



Contes de Loire-Atlantique

Loire
Atlantique

Sommaire

La fille aux écailles de poisson.....p.4

Le lutin au Rouet.....p.13

Le Pou.....p.17

Les Sorciers.....p.26

Les trois petites poulettes.....p.48

Les petites coudées.....p.55

A la pêche.....p.64

Ravache ou le garde-chasse du diable.....p.69

La bête à sept têtes.....	p.79
L'ermite du Saint-Laurent.....	p.97
Barbe Rouge.....	p.101
Le tombeau d'Almanzor.....	p.104
Le rat et la râtesse.....	p.117
La borne déplacée.....	p.121
Le géant du monde des morts.....	p.127
Le loup et la chèvre.....	p.129
Le lièvre sorcier.....	p.134

Les fiancés.....p.139

La fille aux écailles de poisson

Un petit soldat s'en revenait de guerre ; quand il avait eu son congé, il avait trois pièces de cent sous dans sa poche.

Voilà qu'il arrive en une ville, il mange une pièce de cent sous.

- Il m'en reste deux pour voyager.

Il passe dans une autre ville, mange une autre pièce de cent sous.

Il dit :

- Faudra bien que j'arrive, avec une seule pièce de cent sous, jusqu'à chez nous !

Mais voilà qu'il passe une troisième ville, il mange la troisième pièce de cent sous : il n'avait pas fait la moitié de son chemin !

Il se dit :

- Je ne reviendrai jamais au pays, je reverrai plus mes parents.

Il se mit à traverser un bois, et là, pour ne pas s'écarter (s'écarter : s'égarer), il monta dans un arbre, vit une lumière au fond du bois.

- Faut que j'aille par là.

Il arrive : c'était un vieux château en ruines, la porte s'est ouverte toute seule ; il y avait du pain sur la table.

- J'ai faim, se dit-il, en voyant la table garnie.

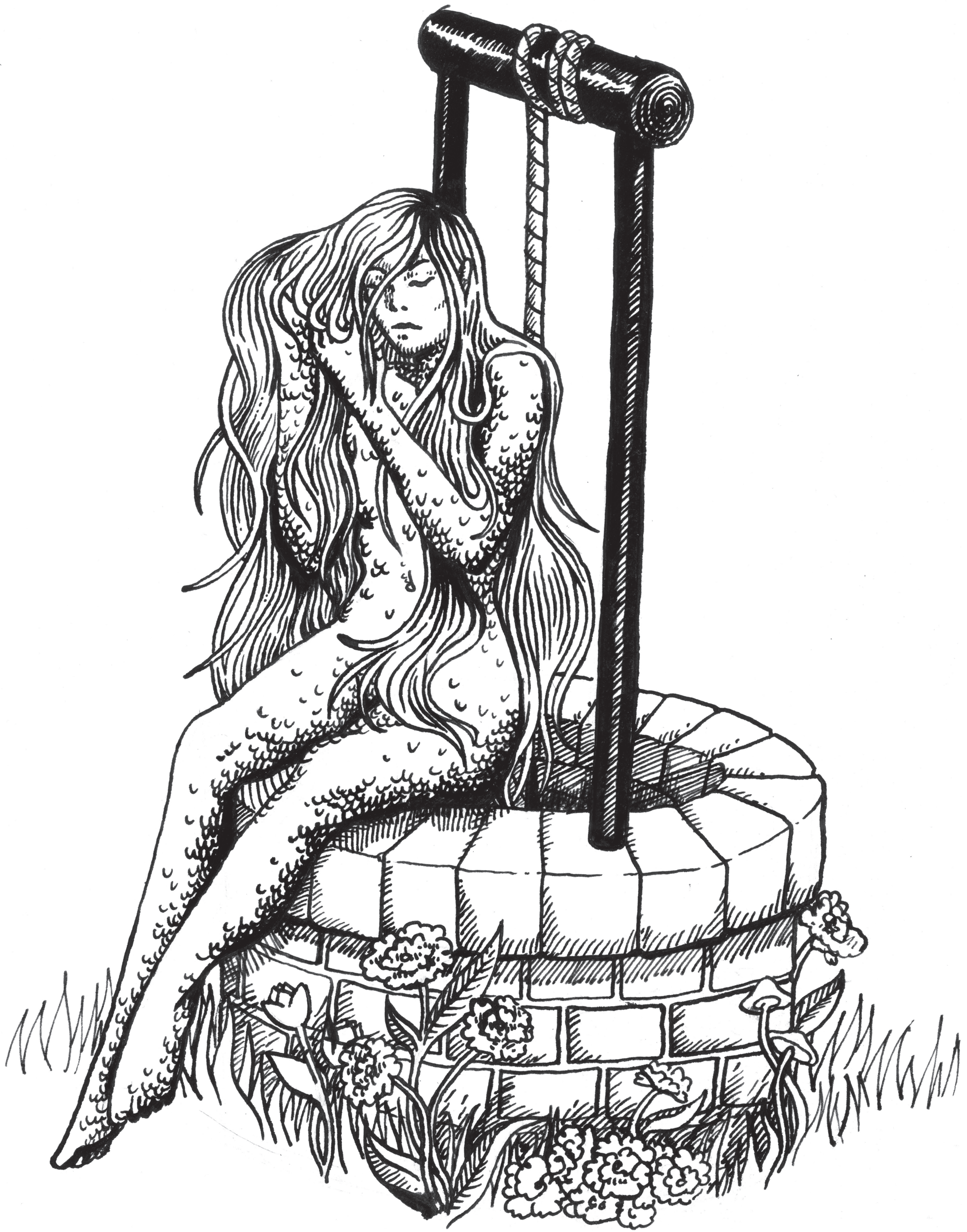
Et il se met à boire et à manger. Personne ne vient. Le petit soldat voit un beau lit, le lit se découvre, et comme il ne voit personne venir, le petit soldat monte se coucher.

Le lendemain, il trouve encore la table garnie. Au même instant, il ouvrit la porte de derrière, et vit un beau jardin ; il voulut voir le jardin, et là, il entendit une voix qui chantait si bien :

- D'où ça chante-t-il ?

Ça venait du puits du jardin, il y va voir la voix : quand il fut à la voix, c'était une jeune demoiselle toute couverte de coquilles (coquilles : écailles) de poisson. Elle ne lui dit point qui elle était, mais :

- Que faites-vous là ? Vous êtes un petit soldat, délivrez-moi.



- Oui, si je peux.
- Vous m'avez délivré cette nuit la moitié de la tête. Cette nuit-ci, vous allez voir une Bête qui va sortir, il va mettre de l'eau à chauffer et sortir un rasoir : ne dites pas un mot, il vous dira rien, mais il vous fera signe de venir le raser quand l'eau sera chaude.

Tout se passe comme la jeune demoiselle avait dit : le petit soldat était assis sur son lit. Quand l'eau fut chaude, la Bête fit signe au soldat ; le soldat descend du lit et se met à le raser. Quand la Bête fut rasée, il ramassa ses affaires, et fit signe au soldat de monter au lit. Le soldat monta dans le lit, le géant disparut.

Le lendemain matin, le soldat se promène encore dans le jardin ; la jeune demoiselle chantait si bien : Cette fois, elle lui dit :

- Mon ami, je suis la fille du Roi d'Espagne.
- Vous êtes la fille au Roi d'Espagne !
- Vous m'avez délivrée cette nuit jusqu'à mi-corps ; encore deux nuits se passeront, vous serez maltraité, mais ne dites rien : cette nuit il va venir deux Bêtes qui feront du bruit, elles n'ont ni tête, ni corps, elles viendront vous réveiller et vous prendre dans votre lit pour vous jeter à bas, vous bouler (bouler : bousculer) ; ne dites pas mot ; ils ne vous tueront pas.

Ça fait que le petit soldat ne leur dit rien. Après s'être promené dans le jardin, il monte dans son lit ; puis les voilà : ils l'ont secoué, boulé, mais il n'a pas eu de mal.

Le lendemain, il va encore voir la jeune demoiselle :

- Encore une nuit de passée, lui dit-elle, je serai reconnaissante à vous.
- Oui, mais comment faire ?
- Il y a encore deux soirs, dit-elle ; ce soir, encore, après souper, ils viendront vous bouler, après souper, toujours deux Bêtes.

Les deux Bêtes l'ont boulit  (boulit  : secoué),  a passa comme ça.

Le lendemain, la jeune demoiselle lui dit :

- Ce soir, vous allez demeurer couché sous l'escalier ; ils seront trois, vous verrez que du poil...

- Mais s'ils vont me tuer ?

- Ils ne vous tueront pas ; je n'ai plus maishui (maishui : désormais) que les pieds couverts d'écailles.

Le soldat regardait la princesse, et il la trouvait à son goût : il voulait l'avoir en mariage.

- Écoutez ce que je vais vous dire : je serai encore là ce soir, mais demain je ne serai plus ici, dit la demoiselle. Je vais vous dire ce que vous aurez à faire. Je viendrai demain vous chercher sur le bord de la fontaine. Mais si vous mangez du fruit de ce jardin, vous tomberez endormi, je ne pourrai pas vous enlever.

Le soldat passa donc la nuit sous l'escalier, puis il alla au jardin ; il avait beau aller au puits en songeant à la belle demoiselle, il trouva le temps long. La sorcière qui était dans le jardin lui fit voir des fraises grosses comme ces poires :

- Mange-les donc !

Il en mangea une, puis s'assit sur la fontaine ; mais il s'endormit.

La princesse arrive :

- Réveille-toi donc, petit soldat ! Voilà une lettre ; j'ai encore deux fois à venir.

Elle partit, le soldat se réveille, vit la lettre et comprit qu'elle était venue.

- Faudrait pas que je m'endormirais la prochaine fois, se dit-il.

Le soir, la table était garnie comme de coutume, il boit et mange au château, puis s'endort.

La deuxième fois, la princesse arrive quand il était sous le poi-

rier, il venait de manger une poire, en l'attendant, puis s'était endormi encore.

- Réveille-toi donc !

Elle lui laisse un mot d'écrit :

- « Je n'ai plus maishui qu'une fois à venir. »

Le soldat se réveille et se dit comme ça :

- Je suis donc bien bête.

La sorcière l'avait ensorcelé.

- Faut que je m'asseye à la fontaine.

Mais voilà, il trouvait le temps long, la sorcière le poussait à se promener ; il prend un fruit, le mange et tombe endormi.

La princesse vint encore à la fontaine ; elle lui fit ses adieux en disant :

- Tiens, voilà un sac d'argent.

Sur une lettre, elle lui disait :

- Je ne peux pas t'enlever et me marier avec toi : trois fois je suis venue, tu n'as pas obéi à ce que je te disais.

Le soldat s'éveille, et la journée se passe encore ; le soir il trouve encore la table garnie ; mais le lendemain, rien à manger ; il se promène dans le jardin : il n'y avait plus de fruits dans le jardin, ni ailleurs.

- Faut que je parte d'ici, se dit-il.

Il avait dans sa poche un bout de pain gardé du soir d'avant. Il part sur la route devant le château, dans la forêt. Quand il fut un peu plus loin :

- Je me reposerai ici un peu.

Un peu plus loin, il rencontre une pauvre bonne femme assise sur le bord de la route.

- Vous vous reposez là ?

- Je suis fatiguée.

- J'ai encore un peu de pain, prenez-en autant comme moi.

- Oui, mon petit soldat, si tu veux.

Il coupe le pain en deux.

- Où vas-tu, petit soldat ?

- Je ne sais pas où je vas aller. J'ai délivré la fille au Roi d'Espagne, qui était retenue dans le château des sorciers. Là, je trouvais de quoi boire et manger. Trois fois, elle venue pour m'emmener avec elle, mais trois fois, j'étais endormi parce que la sorcière du jardin m'avait poussé à manger des fruits ; puis je me suis trouvé sans rien dans le château, et je suis parti.

La bonne femme lui dit :

- Tu avais suivi les avis de la sorcière. Mais si tu veux bien faire comme je m'en vais te dire, tu arriveras chez le Roi d'Espagne avant que la princesse soit mariée.

Il dit :

- Oui, j'ai été trompé dans le jardin des sorciers, je ne serai pas trompé ici.

- Voilà une baguette, voyage avec, tu passeras partout, tu voyageras jour et nuit. Tu vas traverser des bandes de sorciers, ne les regarde pas, mets ta baguette en avant. L'un te dira : « Viens prendre un coup », l'autre : « viens danser ». N'écoute rien, mais suis ton chemin avec ta baguette, ils ne t'enlèveront pas !...

Quand tu vas arriver chez le Roi, ils te mettront à débiter du bois pour le festin des noces. Fais attention aux lettres que la princesse t'a laissées sur le bord du puits.

Quand il arriva chez le Roi d'Espagne, il fut embauché aussitôt, on le mit à débiter du bois sous un escalier. Il faisait chaud, le soldat mit ses effets sur un chabut (chabut : billot), il y avait mis aussi la première lettre de la princesse, disant : « J'ai encore deux fois à venir. »

Les servantes, passant par-là, virent la lettre, la lirent et le dirent à la fille du Roi.

Dans l'après-midi, quand il eut mangé, il mit ses deux autres lettres sur le chabut. Les servantes virent écrit dessus : « J'ai encore une fois à venir, ne t'endors pas... »

Précisément, la fille du Roi dit :

- Je vais aller tantôt voir ça.

Par curiosité, les servantes allaient et venaient, faisant mine de chercher du bois. Le soldat vit la fille du Roi descendre. Il mit la troisième lettre sur le chabut et fit mine de ne pas reconnaître la princesse. Mais elle avait bien reconnu ses lettres :

- Qu'est-ce que c'est que ces lettres ? lui demande-t-elle.

- Ça m'a été laissé par la fille du Roi d'Espagne quand elle était couverte d'écailles de poisson. Je l'ai délivrée, j'ai rasé le géant sans dire un mot, j'ai été jeté à bas, roulé, maltraité à cause d'elle.

- Qui est-ce qui vous a conduit jusqu'ici ? Oui, c'est bien vous qui m'avez délivrée.

- C'est vous la fille du Roi ?

- Oui. Qui vous a conduit ?

- C'est une pauvre bonne femme à qui j'ai donné du pain sur le bord de la route : elle m'a donné une baguette, que je conserve. Fallait voyager jour et nuit, que personne ne m'arrête, puis fallait demander au château à travailler.

- Faites attention, c'est la Sainte-Vierge qui vous a conduit à venir au logis. Soyez tranquille, ne travaillez plus, venez avec moi, je vais aller trouver papa.

La princesse s'en va trouver le Roi avec le soldat et les trois lettres, et lui dit :

- Papa, tu veux me marier à un grand noble, mais c'est le petit soldat qui m'a délivrée que je veux épouser. Vois-tu ces lettres ? C'est celles que je lui ai écrites.

Le petit soldat dit :

- J'ai eu de la misère à cause de votre fille, j'ai été culbuté, mal-traité, j'ai passé une nuit sous un escalier sans bouger.

Le Roi dit :

- Puisque tu as délivré ma fille, que le grand noble aille chercher ailleurs. C'est toi, mon petit soldat, qui vas épouser ma fille.

Le Roi lui avait donné sa fille, et le petit soldat resta au château du Roi.

Conté en 1950 par M. Belliot, dit Pierre Thureau, 88 ans, Mayun, La Chapelle des
Maraïs (Brière).

Le Lutin au Rouet

Il y avait autrefois à Donges, je ne sais plus dans quelle frairie de la paroisse, un bon homme et une bonne femme qui restaient seuls, sans enfants, dans une vieille et faillie maison.

La bonne femme faisait le ménage, s'occupait à tirer les vaches, à préparer la soupe ; puis quand il ne faisait plus jour, allumait une chandelle et filait à son rouet. Le bon homme allait aux champs, cultivait un bout de terre qui lui appartenait, et la journée finie, se mettait au lit de bonne heure, de suite, après souper pour se reposer ; car l'âge l'alourdisait passablement.

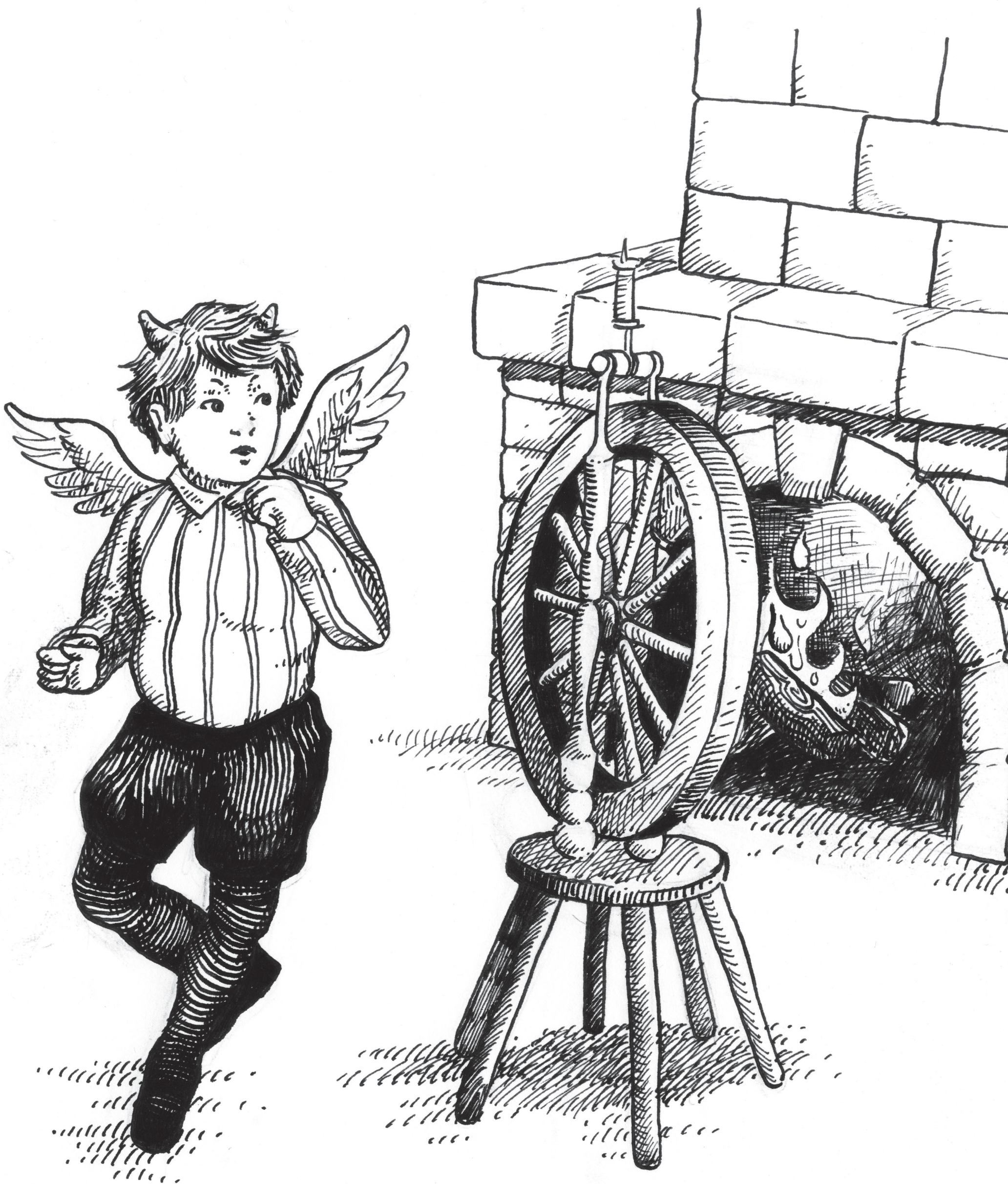
Un soir donc que son homme s'était couché tôt selon son habitude, la bonne femme s'installa près du foyer pour filer au rouet ; mais le sommeil la prit au milieu de son travail, sa tête tomba sur sa poitrine. Allons ! bonsoir, bonsoir la vieille, dormez bien.

Elle ne dormit pas longtemps. Bientôt, en effet, le bruit de son rouet qui tournait la réveilla en sursaut. Elle se frotta les yeux. Son rouet tournait ; oui, il tournait tout seul, seulement il allait en sens contraire, ce qui étonna beaucoup la fileuse comme de juste.

Le lendemain, la bonne femme fila encore après souper, s'endormit de même et se réveilla de nouveau par le bruit que faisait son rouet. Cependant, cette fois, elle crut apercevoir une espèce de fumée légère qui disparut vite au fond de la pièce, dans l'obscurité ; car il n'y avait, vous le savez, qu'une seule et méchante chandelle à éclairer la place.

« Ah ! se dit-elle, il faudra bien que je sache qui me joue un pareil tour ! »

Alors, le soir venant, la vieille fileuse se mit ainsi que chaque jour à son rouet, fit semblant de dormir et même de ronfler, mais ne ferma point complètement les yeux, de sorte qu'elle vit parfaitement descendre par la cheminée une espèce de petit lutin



ayant la forme et l'apparence d'un jeune enfant, tout à fait mignon, joli et rose. Il avait sur son dos deux ailes bleues assez courtes, et sur sa tête, couverte de cheveux blonds frisés, deux cornes d'or courtes, minces, pointues. Ayant regardé tout autour de lui, avec grandes précautions, et n'entendant aucun bruit, il se risqua à marcher, s'approcha doucement, doucement du rouet, et se mit à le faire tourner vivement en sens contraire, le petit gamin ! Ça le mit en joie ; ça avait l'air de l'amuser beaucoup, ce jeu-là qui dura à peu près cinq minutes ; puis il s'envola par la cheminée comme il était venu.

La bonne femme en parla naturellement à son bon homme le lendemain matin. Celui-ci répondit :

- Eh bien ! moi, ce soir, je prendrai ta place : nous verrons ; car je pense que tu as rêvé ce que tu me racontes-là. Oui, dame ! sûrement. N'as-tu pas rêvé ?

- Rêvé ? Non, certainement, dit la vieille ménagère, je n'ai point rêvé du tout, puisque je ne dormais pas ; je faisais seulement semblant de dormir. Je l'ai vu distinctement que je t'aperçois ici devant moi.

- Bon, en ce cas, nous saurons la vérité dès aujourd'hui.

Le bon homme fit ainsi qu'il l'avait dit : lui aussi ferma les yeux à moitié et fit semblant de dormir ; lui aussi vit, au bout de dix minutes d'attente, le petit lutin en personne, descendre par la cheminée et s'avancer vers le rouet. Mais, au moment où il allait le toucher, le vieux se leva et fit mine de vouloir battre le lutin qui, effrayé s'empressa de se sauver par la cheminée et ne reparut plus jamais dans la suite.

Le Pou

Il était une fois un roi qui avait perdu sa femme ; il lui restait une fille unique, de beauté rare. Le roi se faisait peigner chaque matin par sa fille ; un jour, il se trouvait quelque chose de pas ordinaire, et ne faisait que se gratter. Il voulut aussitôt se faire peigner par sa fille ; elle le fit, et trouva un pou d'une taille extraordinaire.

Le roi fut si surpris, qu'au lieu de le tuer, il voulut qu'on le mit dans une boîte pour l'élever. Il était si choyé et si bien nourri, qu'il mourut au bout de quelque temps. Il était tellement gros, que le roi fit tanner sa peau, dont on fit une paire de gants.

La jeune princesse était aimée par un riche et beau prince, qui s'appelaient le prince de Carnos, mais son père ignorait cet amour. Comme la princesse avait près de seize ans, le roi lança un édit, par lequel il disait que celui qui devinerait de quelle peau étaient faits ses gants aurait la princesse en mariage.

La jeune fille fut désolée ; elle supplia en vain son père de renoncer à son projet, car elle aimait le prince de Carnos, qui lui avait juré un amour éternel.

Elle le fit venir secrètement, et lui révéla le nom de la peau des gants, l'autorisant à se présenter pour deviner, mais en disant d'abord de la peau de souris, ensuite de la peau de puce, et enfin de la peau de pou, afin de ne pas avoir l'air instruit d'avance. Le prince la remercia, lui promit de suivre ses conseils, et la princesse espérait le voir paraître un des premiers.

Le jour dit, le roi monta sur son trône, ayant sa fille près de lui, et les gants furent déposés sur un coussin de velours devant lui.

Tous les princes du monde et les fils de roi sont donc accourus pour prendre part au concours. On avait trois coups pour deviner. Mais princes, fils de rois, ducs et comtes, parurent en vain, ils nommèrent toutes sortes de peaux, personne ne devina.

Vinrent ensuite les gentilshommes, puis les bergers... personne ne



devina.

La princesse se désolait, en voyant l'absence du prince, et disait tristement : « Ah ! prince de Carnos que j'aime tant... et que je n'aurai jamais ! »

Et rien ne paraissait, que les gens du peuple à présent, et les artisans, forgerons, tailleurs, savetiers... qui s'en retournaient tous, sans aucun résultat.

Toute la ville et le monde y avait passé, quand il se présenta un chaudronnier ambulant Auvergnat, noir, sale, barbouillé de la tête aux pieds, qui criait dans son patois :

« Chaudron ! chaudron à raccommoda ! »

Il demanda pourquoi les portes du palais étaient ouvertes, et pourquoi les gens en sortaient d'un air si piteux. Les domestiques ne voulaient pas le laisser entrer, mais il dit alors qu'il voulait concourir aussi :

« Puisqu'il y a un édit du roi, dit-il, j'ai le droit d'y venir comme les autres, et vous ne devez pas m'en empêcher. »

Le roi se leva au bruit et dit : « Qu'on laisse entrer cet homme ! »

Les gardes le menèrent en riant dans la grande salle où la princesse était assise auprès de son père. Quand elle vit entrer l'Auvergnat, elle se mit à pleurer, en disant que ce rustre ne devait pas être admis ; mais le roi répondit que le concours était pour tout le monde, et que le chaudronnier avait le droit d'essayer. Quand il fut près du roi, il prit les gants, qu'il regarda de près. « Ce sera pas difficile à deviner ça. Ça doit être de la peau de souris...

- Non, dit le roi.

- Je vais bien deviner, dit-il.

Et tout le monde riait.

- Alors, si ce n'est pas de la peau de souris, c'est de la peau de

puce ! »

- Pas tout à fait, dit le roi.

- Alors, si ce n'est pas d'la peau d'puce, c'est d'la peau de pou !

»

Tout le monde applaudit, et le roi lui dit :

« Vous avez deviné, vous avez la main de ma fille. »

Le chaudronnier s'avança pour prendre la main de la princesse, mais elle le repoussa en pleurant. Son père lui dit alors que puisque c'était écrit, elle devait obéir à sa volonté, de sorte qu'elle se résigna.

Le roi les fit marier aussitôt dans la chapelle du palais, mais on fit des noces tristes, sans robes à grand éclat, sans parures ni bijoux. La princesse avait une robe simple et une simple alliance en or, mais il n'y eut aucune fête au palais.

Dès le jour du mariage, sitôt la cérémonie terminée, le chaudronnier la fit monter dans sa charrette pleine d'affaires à raccommoder, disant qu'il allait gagner sa vie et ne pas rester à ne rien faire.

Ils firent ainsi plus de soixante lieues de route, s'arrêtant dans tous les bourgs qu'ils rencontraient en chemin, pour demande de l'ouvrage. La princesse pleurait tout le long du chemin, et le chaudronnier lui disait rudement qu'une honnête femme ne devait point avoir l'air triste le jour de ses noces.

Pour ne pas l'irriter, car elle en avait peur, elle regardait les champs qu'ils traversaient, et demandait à qui ils appartenaient.

« Au prince dé Carnos, madame. »

Quand elle voyait un château, elle soupirait et demandait :

« A qui est ce beau château ?

- C'est au prince dé Carnos, madame.

- Ah ! prince de Carnos, que j'aimais tant et que je n'aurai jamais ! ... »

Plus loin, ils virent un beau château, bien plus beau encore que l'autre ; et elle demanda encore :

« A qui est ce magnifique château ? »

Et l'Auvergnat répondit :

« C'est au prince dé Carnos, madame.

- Ah ! prince de Carnos, que j'aimais tant et que je n'aurai jamais ! »

Plus loin encore, ils arrivèrent dans un bourg où se trouvait un château, le plus beau de tous. Le chaudronnier dit que c'était celui-là que le prince Carnos habitait.

Et la princesse répétait toujours :

- Ah ! prince de Carnos, que j'aimais tant et que je n'aurai jamais ! »

Quand elle disait cela, il lui répondait durement qu'elle était sa femme à présent.

Arrivé au milieu du bourg, il arrêta sa charrette et dit :

« Madame, il y a longtemps que je ne me suis arrêté ici, je vais y rester. »

Il la conduisit dans une cabane pas trop sale, mais bien pauvre ; il dit alors à la princesse de se coucher, puisqu'elle paraissait fatiguée, et que lui allait à l'écurie soigner son cheval.

Elle dormit à peine et se leva dès le matin ; l'Auvergnat lui dit de lui faire sa soupe ; la princesse répondit qu'elle ne le savait pas.

« Ah ! pardieu ! dit-il, je vois bien que les demoiselles ne savent rien faire ; il faudra bien que vous appreniez, madame. En attendant, je vais voir le pays. Le prince dé Carnos se marie aujourd'hui ; comme je suis connu, et qu'on m'aime au château, je vais demander aux domestiques ; j'aurai de quoi manger aujourd'hui, ce sera inutile de faire la cuisine. »

Il sortit et rapporta dans un panier des mets fort propres ; ils

mangèrent ensemble, mais la pauvre princesse ne pouvait rien prendre, tant elle avait le cœur gros.

Sitôt le déjeuner fini, le chaudronnier monta dans sa carriole et partit avec ses chaudrons en disant qu'il serait peut-être absent deux ou trois jours.

La princesse fut d'abord contente d'en être débarrassée, elle se promena autour de la chaumière ; le soir vint, et son mari ne revenait pas.

Une suivante du château arriva alors avec de bons plats : « Voilà, madame ce que vous envoie le prince de Carnos. »

La princesse ne mangea pas, car depuis qu'elle était partie elle ne mangeait guère et ne faisait que pleurer.

L'Auvergnat ne revenait point. Toute tremblante, elle l'attendait pour dîner, et commençait à s'inquiéter.

A la fin, elle se mit à prendre un peu de nourriture ; pendant qu'elle mangeait, arriva une dame suivante du château, et qui lui dit :

« Comme on connaît votre mari, si vous voulez venir visiter le château, venez le voir pendant qu'il est en fête, pour recevoir Madame la princesse de Carnos, la plus belle princesse qu'on puisse voir. Le prince l'a épousée dans son pays et ils reviennent ce soir. »

Elle se laissa persuader et s'en alla avec la suivante, le cœur bien gros à la pensée d'avoir dit au prince en quoi étaient les gants. Elle se disait que le prince ne l'aimait plus (si même il l'avait jamais aimée), puisqu'il n'était point venu.

Elle se rendit donc au château ; on la mena d'abord voir le salon, puis la salle à manger, où il y avait cent cinquante couverts dressés et un orchestre. C'était beau, magnifique, partout des tapis et des ornements.

Quand elle eut vu tout cela, on lui dit de monter, c'était plus

magnifique encore.

On lui montra les appartements de la princesse.

Sous des rideaux de soie, sur des meubles tout dorés, étaient exposés la robe de mariée et la couronne de princesse, puis des écrins, de grands coffres tout remplis de diamants, de rubis, etc.

Elle soupirait en voyant toutes ces richesses.

La suivante la regardait et pensait :

« Le prince ne trouvera pas une princesse plus jolie que celle-ci. Qui va-t-il nous amener ? » car il avait dit, en partant, qu'il reviendrait avec sa femme, et on l'attendait encore.

Dans le cabinet de toilette, il y avait une parure de nuit ravissante, avec de merveilleuses dentelles, puis des robes de soie de toutes les couleurs, des satins, des broderies, etc.

- Mais enfin, quand donc a lieu ce mariage, dit la princesse.

La suivante répondit qu'il devait être fait et qu'on attendait Monseigneur.

- Il y a encore à voir la chambre à coucher, dit-elle.

Elle lui fit voir alors l'habit de noces du prince, couvert de diamants. Rien n'était plus galant et plus riche que le lit de satin rose, couvert de dentelles, mais la princesse le regardait à peine. Au pied du lit était le portrait en pied du prince de Carnos, qu'on eût dit vivant, et elle ne put s'empêcher de songer, en s'écriant :

- Ah ! prince de Carnos, que j'aimais tant et que je n'aurai jamais ! »

Elle allait tomber sans connaissance, quand une porte s'ouvrit et le prince lui tendit les bras en disant :

- C'est vous qui êtes ma femme ! Si je m'étais déguisé en chaudronnier auvergnat, c'était pour vous éprouver et savoir si vous m'aimiez tant que je vous aimais !

Il se mit alors à ses genoux, en lui demandant pardon de la souf-

france qu'il lui avait causée.« Tout ici est à vous, dit-il ; cette toilette, revêtez-la. »

On l'habilla de splendides habits qu'elle avait vus et admirés ; toutes les cloches carillonnaient et ils se rendirent à l'église. Il y eut une noce splendide, et le prince la présenta à toute la cour.

Marie-Edmée Vaugeois

Les Sorciers

Vous me demandez, monsieur, si je connais des vieilles histoires sur Queniquen ? Les anciens en savaient : j'en ai su quand j'étais jeune ; je les ai oubliées ; pourtant, deux me reviennent à la mémoire.

J'ai entendu raconter, dans ma jeunesse, qu'il y avait à Queniquen, un cultivateur honnête et laborieux nommé Perréon. Il exploitait une ferme, réussissait assez bien et vivait heureux. Ça changea.

Un beau jour, il perdit une génisse ; une semaine après un cheval ; ensuite d'autres animaux encore. C'était terrible, et on ne pouvait savoir, malgré les recherches des vétérinaires, quelle était la maladie qui emportait ainsi ses bestiaux. C'était une désolation, et vous comprenez bien qu'il y avait de quoi se tourmenter.

Une après-midi, Perréon, ayant affaire à Guérande, attela son cheval à sa carriole et partit pour cette ville. En route, il rencontra un nommé Cavalin qui lui demanda où il allait.

- A Guérande, répondit Perréon.

- Tiens ! moi aussi je m'y rends. Est-ce que vous ne pourriez pas me donner une place dans votre carriole ?

- Tout de même : montez.

Cavalin monta ; et en route.

Mais Perréon gardait le silence ; il se défiait un peu de Cavalin qui disait-on dans le pays, était sorcier : et vous savez, on n'aimait guère les sorciers chez nous, on en avait peur à cause des sorts qu'ils pouvaient jeter, et des autres manigances pareilles. La carriole roulait toujours et, tout à coup, Cavalin dit à Perréon :

- Hé ! Vous avez là un bon et beau cheval qui trotte bien : il n'a pas l'air le moins vicieux ; est-il sage à l'écurie ?

- Ma foi, lui assura Perréon, c'est en effet un très bon cheval, facile à atteler, à conduire, très doux. Il n'a peur de rien, trotte très vite, sans se fatiguer et, quand il a parcouru ses cinq lieues,

il est aussi frais que quand il sort de son écurie.

Puis Perréon se tut.

Au bout d'un peu de temps, Cavalin lui dit encore :

- Vous paraissez triste : vous avez l'air d'un homme chagriné.

Est-ce que le malheur se serait abattu sur vous ?

- Ah certes ! répondit Perréon, le malheur s'est abattu sur moi.

Je puis bien vous le raconter, ce n'est pas un secret. Depuis quelque temps, je perds mes bêtes que c'est une pitié. Vous voyez ce cheval qui nous traîne ; il est excellent, n'est-ce pas ? Je serai bien heureux de le conserver, car avant lui j'en ai perdu deux qui le valaient, et à un mois de distance. Que leur est-il advenu ? Je n'en sais, ni personne n'en sait rien.

- Hum ! continua Cavalin. Êtes-vous bien sûr que personne n'en sait rien ? Ecoutez : c'est une mauvaise nouvelle, mais je dois vous en prévenir. N'espérez pas garder votre troisième cheval ; il lui arrivera ce qui est arrivé aux autres. C'est aussi certain qu'il fait jour et que je vous parle en ce moment, car vous êtes sous l'influence d'un sorcier.

- Ah diable ! Sous l'influence d'un sorcier ?

- Oui, qui doit vous en vouloir.

- Ah ! nom d'un chien ! Je suis alors dans de beaux draps ! Mais y a-t-il un moyen de m'en débarrasser ?

- Il y en a un.

- Lequel ?

- Ecoutez. Quand je dis il y en a un, je parle seulement pour l'avenir, car votre cheval est condamné sans rémission, il crèvera ; personne ne pourra l'empêcher ; c'est comme si c'était déjà fait. Il faut vous y résigner, mais vous serez délivré ensuite. Voilà comment vous devrez manœuvrer. C'est simple comme bonjour. Vous allez, votre course faite, rentrer chez vous : mangez comme à l'ordinaire sans vous préoccuper de quoi que ce soit. Puis, le

moment arrivé, vous irez au lit, toujours comme à l'ordinaire, car il ne faudra rien changer à vos habitudes. Le sommeil vous gagnera. Vous dormirez tranquillement. Ensuite, vers les onze heures ou minuit, peu importe, vous serez réveillé par une voix qui criera au dehors, ces paroles : « Lève-toi de suite, lève-toi et viens me parler ». Mais gardez-vous d'obéir, gardez-vous de vous lever ; restez au chaud sous vos draps et vos couvertures. Répondez et faites bien attention à ce que je vous recommande, répondez une fois seulement et pas deux : « Je n'irai point ; je ne me lèverai point ; il n'y a rien, absolument rien à faire ». Eh bien ! cette seule réponse vous délivrera de tous vos ennuis. Vous verrez de quelle façon ; je ne vous en dis pas plus long.

Perréon remercia beaucoup Cavalin de son bon conseil qu'il se promit de suivre exactement, le conduisit jusqu'en face de l'église de Guérande, fit toutes ses commissions, et revint chez lui sans encombre.

Il détela son cheval, le mit soigneusement à l'écurie, l'examina : la bête ne paraissait pas fatiguée de sa course, qui, du reste, n'avait pas été bien longue, car la distance de Queniquen à Guérande n'est pas considérable.

Perréon se rendit parfaitement compte que son cheval n'était pas plus malade que lui. Il lui donna du foin, un peu d'avoine : l'animal les mangea avec appétit ; aussi Perréon se dit en lui-même :
- Ma monture se porte à souhait : ce Cavalin est peut-être un farceur. Pourtant mes autres chevaux avaient comme elle, le poil luisant, l'œil vif, et pourtant le jour suivant ils étaient troussés. Enfin, on verra.

La nuit venue, il soupa comme à l'ordinaire, fit un brin de causerie avec son monde, s'alla mettre au lit vers neuf heures, selon son habitude, et ne tarda guère à s'endormir, après avoir récité ses prières.

Mais voilà-t-il pas, monsieur, que vers le commencement de la nuit, il fut réveillé en sursaut. Douze coups sonnèrent à l'horloge de son logis. Et, à peine le dernier coup avait-il tinté, qu'une voix forte, celle de quelqu'un paraissant avoir grand peur ou grand besoin de secours dans un danger pressant, cria du dehors :

- Lève-toi, lève-toi de suite et viens me parler.

- Ah ! ah ! pensa Perréon, ça y est, ça y est en plein. J'avais mal jugé Cavalin. J'ai vraiment cru qu'il se moquait de moi. Non, non : il m'a conté des choses réelles. Ce n'est pas un farceur. Je le remercierai à la première occasion.

Et il répondit tout haut, comme on le lui avait soigneusement recommandé :

- Je n'irai point ; je ne me lèverai point ; il n'y a rien, absolument rien à faire.

Et, comme de juste, il resta étendu sous ses couvertures, sans se déranger.

Après plusieurs minutes, la voix cria encore les mêmes paroles.

Perréon murmurait tout bas :

- Oui, oui, tu peux crier là-bas ; je ne bougerai pas plus qu'une borne, qui que tu sois.

Enfin, la voix retentit une troisième fois, puis Perréon entendit des gémissements, des plaintes. Et, je ne vous le cacherais pas, mon cher monsieur, que Perréon, étonné, fut sur le point de quitter son lit, oubliant la recommandation de Cavalin. Pourtant, il ne le fit pas.

Le lendemain matin Perréon, debout de bonne heure, on est matinal chez nous, faillit, en sortant, tomber et s'étaler par terre, parce qu'il buta contre un corps étendu au travers de sa porte.

Il le souleva, l'examina, et reconnut celui d'un nommé Durand, qu'on accusait d'être un sorcier de méchante nature. Il avait causé

bien des dommages aux habitants de Quéniquen et d'ailleurs aussi. Il était raide mort. Alors Perréon se rappela qu'il avait eu des raisons avec lui, et courut à son écurie. Ah ! malheur ! son cheval, couché sur sa litière, ne donnait plus signe de vie.

Cependant, depuis ce moment-là, Perréon ne perdit plus ni un seul cheval ni une seule génisse, ni aucune pièce de bétail.

Maintenant, monsieur, je vais vous raconter une autre histoire dans ce genre-là, telle qu'on me l'a rapportée.

Un nommé Païe, natif de Noirmoutier, était venu s'établir à Quéniquen, où il se maria avec une fille du pays. Il avait un caractère sournois, ne parlait guère, et on assurait qu'il prenait part à des assemblées de sorcellerie, dont les bons chrétiens parlent souvent, mais auxquelles ils n'ont jamais assisté, car on ne sait point où elles se tiennent.

A côté de chez Païe demeurait, dans une petite ferme, Joseph Landreau, honnête travailleur très estimé. Un jour, il lui arriva le même sale coup qu'à Perréon. Il perdit d'abord une mule (on en élevait beaucoup en ce temps-là à Guérande et aux environs). Quinze jours passèrent par là-dessus, puis en visitant un matin son étable, il constata encore la perte d'une génisse : huit jours après, ce fut le tour d'un veau.

Ah ! bon sang ! Ces pertes-là le chagrinaient dur. Il n'était pas plus riche que ça : et si les choses continuaient ainsi, il ne lui resterait plus qu'à mendier son pain.

Un soir, il se promenait sur la route menant à Saillé par les marais, lorsqu'il rencontra Henri Jubain, un de ses voisins, jouissant d'une assez bonne réputation, quoique certaines gens l'accusaient d'être, lui aussi, un sorcier.

Les deux hommes marchèrent de compagnie, parvinrent ainsi jusqu'à Saillé et là entrèrent dans une auberge.

Tout en buvant un verre de vin, ils continuèrent leur conversa-

tion. Landreau dit à Jubain :

- Ah ! mon vieux ! J'éprouve chez moi de rudes contrariétés. Je ne sais comment diable finiront toutes affaires-là, mais elles sentent mauvais et je suis assez embêté.

- Qu'est-ce qui se passe donc chez vous ? lui demanda Jubain.

- Qu'est-ce qui se passe ? Il y a que dans l'intervalle d'un mois, j'ai perdu une mule, une génisse et un veau. Ah tonnerre ! Je ne sais comment me retourner. C'est enrageant et désolant. J'ai beau chercher, je ne trouve point la cause de tous ces malheurs, et je soigne toujours très bien mes bêtes pourtant.

Alors Jubain réfléchit pendant quelques minutes et lui expliqua :

- Mon pauvre Landreau, d'après ce que vous m'expliquez, je crois savoir la raison de vos ennuis. Je me doute qu'ils proviennent de votre voisin, Païe, qui est sorcier.

- Ah ! coquin de sort !

- Oui, oui : ce ne peut être que lui. J'en mettrai ma tête à couper. Ecoutez. Je veux vous venir en aide : il ne sera pas dit qu'un digne homme comme vous reste dans une si mauvaise position, dans un pareil pétrin.

- Je vous remercie beaucoup de votre offre obligeante ; mais comment, par quel moyen, me viendrez vous en aide ?

- Par quel moyen ? Oh ! il sera simple. Je vais faire venir Païe chez moi demain à deux heures, et vous viendrez aussi. Soyez exact.

- Certes, je serai exact. Alors, vous allez lui écrire de venir vous voir ?

- Pas du tout. Il viendra de lui-même, contraint et forcé, car j'ai plus de puissance que lui. Il sera incapable de me résister. Il obéira. Je n'aurai pas la peine de le prévenir.

Effectivement le lendemain, un peu avant deux heures, Landreau se présentait chez Jubain. Quelques minutes après, Païe s'amenait

également, les habits en désordre, les cheveux dépeignés, la figure à l'envers. Il suait, soufflait et paraissait accablé.

Enfin il se remit un peu. Jubain lui commanda de s'asseoir, et en fit autant, ainsi que Landeau.

Ensuite Jubain dit comme ça à Païe :

- Je t'ai commandé de me venir visiter, parce que j'ai une question importante à t'adresser. Pourquoi as-tu fait périr les bêtes de Landeau ?

- Ce n'est pas moi qui ait fait périr les bêtes de Landeau.

- Tu le jures ?

- Je le jure.

- Qui donc alors s'est rendu coupable de cette mauvaise action ?

Tu le sais sûrement.

- Oui, mais je refuse de te l'apprendre.

- Ah ! tu refuses de me l'apprendre ? Eh bien ! je t'ordonne de parler, sans mensonge.

En prononçant ces paroles, Jubain fit des gestes avec ses bras, et plaça ses deux mains au-dessus de la tête de Païe, qui trembla de tous ses membres et finit par avouer.

- Bon ! Je cède, n'étant pas le plus fort. Le coupable est mon beau-frère, Pierre Guennec. Il s'est disputé avec Landeau au sujet d'une vente.

- Ah ! dit Landeau, c'est vrai. Je me rappelle maintenant, au sujet d'une vente de fagots.

- Oui, il n'avait pas le bon droit pour lui, et cependant par malice il a voulu se venger de vous, vous causer des torts, des dommages. Dans ce but, mon beau-frère a profité de mon absence pour entrer dans ma maison, et là, il a soustrait et volé mes livres de sorcellerie. Il a étudié la façon de s'en servir : ça lui a demandé beaucoup de temps, beaucoup de peine, car il faut avoir l'habitude de comprendre. Enfin, il a réussi, il n'a que trop réussi, et il a,

dès lors, appliqué tous ses pouvoirs contre les bêtes de Landeau.

- En ce cas, déclara Jubain, ça va bien. Il n'y a qu'une chose, une seule chose à faire pour sortir Landeau d'embarras. Tu vas aller trouver ton vilain beau-frère et lui réclamer tes livres qu'il n'avait pas le droit de chiper, et encore moins de lire.

Mais Païe ne se souciait guère d'exécuter cette corvée-là.

Guennec ne valait pas grand-chose. Il était bien connu comme ivrogne méchant et brutal. Cependant, après avoir longtemps hésité, Païe promit d'essayer.

Il alla donc chez Guennec qui, au commencement, ne voulut pas rendre les livres et menaça Païe de le battre ; mais celui-ci, plus ancien en sorcellerie, fut le plus fort, put reprendre ses livres à Guennec malgré sa résistance, et regagna sa maison.

Puis, quand sa femme l'aperçut, elle lui reprocha :

- Tiens ! te voilà encore avec tes mauvais livres, des livres du démon, des livres de perdition, contenant les mauvais tours à jouer aux chrétiens et aux chrétiennes.

- Oui, je les ai repris à Guennec.

- Ah ! tu devrais bien t'en débarrasser, les jeter au feu, sinon ils t'attireront encore des désagréments.

Païe ne voulut point s'en séparer.

Enfin, sa femme l'asticota tellement qu'il finit par consentir.

- Allons, lui dit-il, puisque tu m'ennuies de la sorte, je cède. Prends les livres : fais-en ce que tu voudras ; brûle-les si c'est ton idée.

Et dame ! la femme de Païe en ayant obtenu la permission, les prit et les jeta au feu.

Vous croyez peut-être, mon cher monsieur, que le feu les détruisit. Non, non. Ils se dressèrent d'eux-mêmes sur le foyer entre les flammes, et sautèrent au milieu de la pièce, sans aucune trace de brûlure, pas la moindre.

Et la femme s'étonna beaucoup d'une chose pareille. Il y avait de quoi aussi.

Mais attendez, je ne vous ai pas dit le plus drôle.

Païe prit ses livres, et sachant bien de quelle manière agir envers eux, les alla jeter dans un marais salant. Aussitôt, l'eau de ce marais se mit à bouillir comme si on l'avait placée dans une bassine sur le feu. Il y eut des sifflements à casser les oreilles ; les livres furent lancés à une énorme hauteur, puis retombèrent au fond du marais, ne reparurent plus jamais et, depuis ce moment-là, Landeau ne perdit plus jamais une seule pièce de bétail.

Conté au Bourg de Batz par Dominique Malenfant, Paludier, âgé de soixante-dix-neuf ans, demeurant à Quéniquen, près Guérande.

Parmi les histoires de sorciers, je crois devoir vous en relater une, chers lecteurs, dont le canevas m'a été fourni par Mélanie Lanoë, couturière, aujourd'hui décédée.

Dans une paroisse de notre région, un honnête cultivateur nommé Louis exploitait avec Jeanne, sa femme, une ferme assez importante. Ils n'avaient pas d'enfants.

Un soir du mois de novembre, la pluie tombait à torrent, le vent soufflait en tempête, la grêle tourbillonnait sur les vitres. Louis, assis près de l'âtre, fumait sa petite pipe courte et noire. Jeanne versait la soupe dans les écuelles brunes. Puis ils se mirent à table.

A peine commençaient-ils leur modeste repas que pan ! pan ! pan ! Trois coups furent frappés à la porte.

- Hé là ! se demanda Louis, qui avalait une belle cuillerée, quel visiteur pressé nous vient donc à cette heure ? Ce n'est pas encore le moment de la veillée.

- Il faudrait tout de même aller voir, hasarda la fermière,

quoique...

- Oui, je vais...

Pan ! pan ! deux nouveaux coups sur la porte interrompirent Louis, qui se levant, s'en fut ouvrir et se trouva vis-à-vis d'une femme grande, vigoureuse, trempée jusqu'aux os. Elle implora, d'une voix enrouée :

- Bonnes gens, ne pourriez-vous pas me recevoir, m'abriter pour cette nuit par charité ? Il fait un temps à ne pas fourrer un chien dehors, et une longue traite m'a fatiguée.

Jadis, dans les fermes, on ne refusait jamais l'hospitalité aux voyageurs ; on les recevait toujours, on pourvoyait à leur subsistance, à charge de revanche.

- Entrez, dit le fermier, entrez ; ne restez pas dehors.

La femme entra. L'eau dégouttait en cascades de ses cheveux blonds, de ses vêtements, usés, défraîchis, indiquant le dénuement. Il y eut bientôt une mare au milieu de la pièce et la ménagère, apitoyée, accueillit avec prévenances cette errante, qui, venant de loin, sans doute, paraissait lassée et âgée d'environ quarante ans. Jeanne lui prêta un corsage et une jupe afin de lui éviter un rhume, et plaça ensuite devant elle une assiettée d'excellente soupe aux choux. L'inconnue mangea d'un appétit prouvant un jeûne prolongé.

Et, sa faim apaisée, ses hôtes s'informèrent d'où elle venait : elle n'habitait pas la paroisse sûrement. La femme satisfit en quelques mots leur curiosité.

Elle s'appelait Marguerite, n'avait plus aucun parent, ni moyen d'existence, arrivait de la Basse-Bretagne, cherchait de l'ouvrage et désirait se placer.

On se couche tôt dans les campagnes. Jeanne conduisit l'étrangère à une petite chambre au grenier, puis redescendit rejoindre son mari. Et la conversation des deux époux roula naturellement

sur cette personne dont la prestance indiquait une robustesse peu commune chez le sexe faible.

- Pourquoi ne la garderions-nous pas ? proposa Louis ; as-tu remarqué sa carrure. Deux bras supplémentaires ne seraient pas de trop ici, où l'ouvrage quotidien réclame des efforts un peu rudes, car nous vieillissons.

- Je ne prétends point le contraire, mon homme, toutefois nous ne la connaissons ni d'Eve ni d'Adam. Est-elle honnête, laborieuse, recommandable ?

Mais Louis tenait à son idée.

- C'est vrai, nous ignorons ses tenants et aboutissants. Son aide nous soulagerait pourtant : elle ne doit pas craindre la besogne, et deviendrait une servante fort utile certainement.

- Je l'admets. Eh bien ! agis à ta guise.

- Bah ! Engageons-là toujours ; on verra plus tard.

Aussi, dès le lendemain, Louis offrit-il à Marguerite de se gager à leur service.

Elle accepta immédiatement et ne fit aucune observation sur le salaire qu'on lui proposait.

Au début, on n'eut qu'à se louer de ses services. La fermière, néanmoins plus méfiante, plus clairvoyante que son homme, remarqua plusieurs particularités ne la satisfaisant guère. Marguerite avait des yeux verts brillants, dont les regards aigus vous fixaient d'une façon parfois gênante. Elle ne parlait jamais de son existence passée, ni de son pays, ni de sa famille, et ceux qui en sont éloignés aiment généralement à en parler. Son visage affectait souvent une apparence singulière, une expression où se lisaient la fourberie, la méchanceté. Oh ! cela ne durait qu'un instant, et elle reprenait aussitôt son allure, ses attitudes coutumières.

Les soupçons, les craintes de Jeanne augmentèrent d'ailleurs bientôt.

Un matin que Marguerite baratait en compagnie de Jeanne, elle lui dit à brûle-pourpoint :

- Eh ! patronne ! Point n'est besoin de s'esquinter ainsi à un travail inutile. Je vais le terminer rapidement, sans aucun effort.

A ces mots, elle se leva, fit avec sa main droite des gestes étranges, prononça quelques paroles inintelligibles et, presque tout de suite, le beurre s'échappait du récipient, en telle abondance qu'il fallut prendre pour le contenir, cinq ou six jattes en renfort, où il s'entassa en masse considérable : provision à revendre.

Un pareil accroissement stupéfia la fermière : elle crut rêver.

Or, le lendemain elle apprit qu'une grande quantité de beurre avait soudain disparu de plusieurs métairies voisines, sans qu'on ne sut ni pourquoi ni comment.

Une semaine se passa.

Un mardi, le déjeuner terminé, Louis fit des reproches à sa servante au sujet de je ne sais plus quelle négligence. Marguerite ne répliqua rien, mais son patron ayant tourné les talons, elle lui souffla sur le dos, sans qu'il s'en aperçut. Le lendemain, exactement à la même heure, le fermier ressentit un violent mal de tête, des picotements fulgurants aux reins, se mit au lit et dut le garder quarante-huit heures, assez mal en train.

S'étant guéri, il eut à mettre dans sa charrette, du fumier destiné à un champ en jachère, et pria Marguerite de l'aider : elle refusa, sous prétexte que cela ne concernait point ses attributions.

- Quoi ! protesta Louis, cela ne concerne pas vos attributions ? Éainéante, propre à rien, paresseuse ! Gagnez-vous seulement le pain de chaque jour ?

Ces injures ne semblaient guère la toucher ; elle garda le silence et se contenta de hausser les épaules en les levant les mains, dont elle remua successivement les dix doigts.

Louis, maugréant, partit avec sa charrette pleine, se dirigea vers son champ. Un accident se produisit durant le trajet. Le véhicule passa sur une grosse pierre, versa au fond d'un fossé et on eut mille peines à l'en retirer ; ses deux roues étaient brisées.

Le jeudi suivant Louis labourait un autre champ.

Parvenus au milieu, les bœufs s'arrêtèrent soudain, incapables d'avancer et commencèrent à trembler violemment du bout de la queue à la naissance des cornes. Ils meuglèrent sans discontinuer, leurs jambes fléchissaient. Quant à leur maître, un froid intense lui envahit le corps entier, une sueur glacée mouilla son front, ses mâchoires s'entre-choquèrent, ses membres devenaient aussi raides qu'une barre de fer.

Cet état persista pendant une heure environ, et Louis ramena son équipage vaille que vaille, au petit bonheur. Pendant la nuit il éprouva des frissons intenses, puis des bouffées de chaleur lui montant à la tête.

Jeanne, de son côté, fut en proie à un phénomène non moins inexplicable.

Un dimanche, elle morigéna sa servante qui s'était absentée sans autorisation pour courir le guilledou probablement, et lui décocha une verte semonce bien méritée.

La délinquante ne se permit aucune observation, baissa le nez, telle une écolière prise en faute, passa derrière sa patronne et lui tira deux fois la langue. Puis, le soir, Jeanne, curieuse des nouvelles, des commérages, des petits potins du crû, et un tantinet bavarde, qui n'a pas ses défauts ? se rendit chez des amis, où se pressait une réunion assez nombreuse. Jeanne tint le dé de la conversation et, tout à coup, elle se tut, ouvrit la bouche et se mit à tirer une langue énorme sans la pouvoir rentrer malgré ses efforts.

Cette situation plutôt gênante, elle se prolongea plusieurs mi-

nutes, prêtait à la pauvre fermière une touche si grotesque, si ridicule, que les assistants éclatèrent en chœur. Un fou rire inextinguible les secouait. Ils se tenaient les côtes.

Et les désagréments auxquels se trouvait exposé le ménage augmentèrent sensiblement : leur gravité devenait inquiétante.

Louis possédait une jument, Bichette, d'une sagesse exemplaire : un véritable agneau. Eh bien ! un jour qu'il se rendait au marché d'une paroisse limitrophe, Bichette commença, sans motif apparent, à manifester les signes d'une gaieté intempestive, fit plusieurs écarts ; sa surexcitation augmenta : la bonne bête levant la croupe d'un mouvement convulsif, rua entre les brancards, à croire qu'on lui boutait le feu sous la queue, se mâta, s'enleva d'un bond immense, retomba et Louis, arraché de son siège, s'aplatit sur le sol. Sa chute lui valut une double fracture du poignet gauche.

La série à la noire persévéra, inexorable.

Au mois de février, Jeanne se rendit un matin à l'étable y traire ses vaches, et constata, non sans effarement, qu'elles lui donnaient un lait détestable, trouble, d'un vilain gris sale rappelant l'eau de savon après la lessive, et pourtant elles ne paraissaient nullement malades. Il était impossible de boire un pareil breuvage, encore moins d'en fabriquer du beurre.

La fermière, au surplus, ne s'en préoccupa point outre mesure : elle crut à une mauvaise influence passagère s'attaquant à ses vaches, qui avaient dû brouter une herbe malsaine ne leur convenant guère. Hélas ! son illusion fut courte, car le temps n'apporta pas la moindre amélioration à cet étrange état de choses. Loin de là, il empira. Les pis des vaches rendaient maintenant, à la pression, une boue liquide, grasse, d'un aspect et d'une odeur dégoûtants. Cette singulière maladie, si on n'y portait pas remède amènerait des conséquences lamentables, une quasi ruine. Une ferme ne produisant ni lait ni beurre, denrées si indispensables,



perdrait les trois-quarts de sa valeur.

Louis et Jeanne eurent alors un entretien sérieux. Ils envisagèrent l'avenir avec pessimisme, avec épouvante. Ils démêlaient clairement l'origine des événements successifs, des malheurs s'accumulant sur eux... Il fallait aviser à tout prix.

Or, à trois lieues de la ferme résidait un vieillard dont la réputation rayonnait aux alentours. Ayant voyagé, ayant visité maintes contrées, il jouissait d'une expérience, d'un savoir précieux dont profitaient ceux qui le venaient consulter, et ils étaient légion. Qui sait ? Il indiquerait vraisemblablement un remède à l'inextricable réseau enserrant le ménage désorienté.

Louis s'empressa de l'aller voir. Le vénérable savant le reçut un sourire sur les lèvres, et sa bienveillance encouragea la timidité de notre métayer qui lui exposa minutieusement ses infortunes : leur fréquence prenait les proportions d'un désastre.

Et le vénérable savant lui déclara :

- Mon ami, votre récit détaillé me le montre suffisamment : votre cas est caractéristique. Vous vous débattiez sous la puissance, sous le joug d'un sorcier ou d'une sorcière.

- Je le pense aussi, acquiesça Louis.

- Par conséquent, si on ne réagit pas, si on ne tente pas un effort énergique, votre existence deviendra intenable : mieux vaudrait mourir.

- Oui, certes, monsieur.

- Soupçonnez-vous d'où proviennent vos malheurs ?

- Oh monsieur ! Je ne le soupçonne pas seulement, j'en connais l'auteur. C'est notre servante Marguerite.

- Oh ! oh ! votre servante ?

- C'est sûr, monsieur, car avant son arrivée à notre ferme il ne se passait rien d'extraordinaire : nous menions une vie paisible, et à présent ! !

- Fâcheuse circonstance ; l'ennemi est dans la place, mais ne vous découragez pas. Si la difficulté est plus grande, nous parviendrons quand même à la surmonter.

Puis, après avoir mûrement réfléchi, le vieillard poursuivit :

- Je vais vous fournir le moyen de vous débarrasser d'une influence terrible pour vous, et aux conséquences redoutables. Il y a un boucher dans la paroisse. Il demeure au bourg ?

- Oui, monsieur.

- Courez donc chez lui sans perdre un instant, le plus tôt sera le mieux ; achetez-lui deux gigots de mouton.

- C'est facile, monsieur.

- Vous vous procurerez ensuite un cent d'épingles. Regagnez votre logis, allumez un bon feu ; faites cuire les deux gigots. Ensuite vous rangerez devant votre foyer tous les pots à lait que vous possédez.

- Vides ?

- Oui, vides. Pendant la cuisson des gigots vous récitez cinq fois la formule suivante :

« Puisque dans ta rage

« Tu nous fait dommage

« Quitte la maison.

« Parcours les buissons,

« Foule les sillons

« Mais nous te tiendrons ».

Cela fait, vous piquerez cinquante épingles dans un gigot et cinquante dans l'autre.

Cette cérémonie vous attirera, je préfère vous en prévenir d'avance, plusieurs désagréments. Ne craignez rien cependant ; ils sont nécessaires à votre délivrance. Au revoir, mon ami, au revoir. Tranquillisez-vous.

Louis remercia chaleureusement le docte vieillard, achetant deux

gigots chez le boucher, découvrit un cent d'épingles dans l'armoire de sa « bourgeoise », alluma un grand feu, rangea tous les pots à lait devant le foyer, puis récita cinq fois sans s'arrêter la formule prescrite, qu'il avait soigneusement apprise par cœur. Cela fait, il planta les épingles dans les gigots.

Dès qu'elle vit les premières manœuvres libératrices, Marguerite s'étonna et s'agita. Son malaise s'accrut rapidement. Et quand Louis planta les épingles dans les gigots, elle tressaillit, se démena. Elle eut des soubresauts, poussa des soupirs et des plaintes, son sein se soulevait péniblement. Elle gémit, la gorge serrée d'angoisse.

- Oh ! oh ! assez ! par pitié. Mon corps, mon pauvre corps, est déchiré ; cessez ce supplice atroce.

Elle ressentait, en effet, mais vingt fois plus fort, la même souffrance que si on lui avait enfoncé les épingles dans les cuisses. Et, à mesure que l'opération se poursuivait, ses douleurs devenaient intolérables.

A peine la dernière épingle était-elle plantée dans le second gigot, que les pots à lait volèrent en éclats, fracassés par quelqu'un qu'on ne voyait pas. Il s'éleva, dans la pièce, un tapage infernal, des bruits de luttes, de chocs, de batailles, de combats acharnés. Louis et Jeanne bousculés, heurtés, frappés, se sentirent précipités à terre et piétinés. Ce joli jeu dura un quart d'heure, au bout duquel il leur fut possible de se relever, meurtris, les vêtements souillés : la fermière eut sa coiffe entièrement déchirée.

Enfin, Marguerite, d'une pâleur livide, le visage convulsé, se tordit les mains. La bave lui coulait entre les lèvres : ses dents grinçaient. Elle s'écria, frémissante :

- Ah ! malédiction ! La victoire vous reste ! Ah ! mort de ma vie, terme de ma puissance, anéantissement de mon esprit, perte de mes facultés. Que le diable vous emporte. Vous ne me reverrez

jamais.

Et elle bondit dehors, plus prompte que l'éclair.

La croyance aux sorciers subsiste encore assez vivace parmi certaines populations rurales, particulièrement en Bretagne, terre classique du merveilleux.

Cette croyance est d'ailleurs aussi vieille que le monde.

La sorcellerie est la fille, disons mieux, une parente pauvre de la magie.

« La magie, nous apprend Bouillet, est l'art de soumettre à sa volonté les puissances supérieures, esprits, génies, de les évoquer ou de les conjurer par des charmes, des enchantements, de changer avec leur aide les lois naturelles, de commander aux éléments, d'opérer des faits extraordinaires tels que divinations, apparitions, transformations, guérisons subites, maladies mortelles, sentiments irrésistibles de haine ou d'amour... »

Pour accomplir ces prodiges, les anciens mages venus de la Médie et répandus postérieurement en Chaldée, employaient des procédés ésotériques. Ils pratiquaient les envoûtements, opération qui consiste à piquer l'image représentant une personne, et cette personne souffre à l'endroit que représente l'image et qui a été piqué. Si c'est au cœur, la mort en résulte fatalement.

Les sorciers, successeurs, modestes successeurs des mages, naquirent avec l'ère chrétienne. C'étaient et ce sont encore, d'après les crédulités populaires, des hommes, des femmes, nantis de facultés spéciales dépassant celles des autres humains : elles proviennent du Démon qui a remplacé les génies. Les sorciers du christianisme remplacent donc, avec moins de valeur, les mages du paganisme.

« Ils jettent des sorts, encore aujourd'hui, vous affirment de

naïves matrones, des sorts toujours néfastes, jamais favorables ». Ils les distribuent soit de près soit de loin avec la même efficacité et emploient, à l'instar des mages, différents moyens, gestes, passes, regards, envoûtements, chants, incantations, paroles mystérieuses et « sortigènes », excusez ce barbarisme.

Ils ont, en outre, à leur disposition, plusieurs vieux bouquins qui constituent leurs bréviaires laïques et impies, où sont inscrites les formules idoines à invoquer le roi des enfers, à engendrer la séquelle des maléfices. Ces bouquins, nommés grimoires, sont rédigés en une sorte d'argot cabalistique composé de mots hétéroclytes écrits eux-mêmes en caractères non moins bizarres.

Mais, ne nous effrayons pas trop. A côté des sorciers on rencontre leurs « conjureurs », leurs ennemis acharnés, défenseurs des opprimés. Ils paralysent, ils détruisent même les méfaits de ces êtres indésirables par des contre-attaques, des contre-envoûtements. Je vous ai décrit plus haut les différentes phases d'entre eux.

Les sorts, ajoutons-le, sévissent tantôt sur les gens, tantôt sur leurs biens, tantôt sur les deux à la fois. Louis et Jeanne eurent à déplorer le second cas.

Les sorciers et les sorcières se rendent, à des époques fixes, aux sabbats, assemblées nocturnes qui, selon les superstitions légendaires, se tiennent le samedi à minuit sous la présidence effective du Démon (le protecteur, le guide des adeptes de la sorcellerie) ou d'un de ses peu recommandables lieutenants.

Dans quel endroit ont lieu ces réunions troublantes ? Insoluble énigme pour les profanes. On pense pourtant que le théâtre en est un emplacement désert : bois retiré, lande inculte, vallon sauvage, ruines d'une abbaye ou d'un château fort, et on affirme que ces messieurs et ces dames y affluent, montés sur des boucs, des ânes, sur des manches à balais, sur des pelles en feu. Une foule de hiboux, de chauve-souris, de crapauds volants les escortent :

une garde d'honneur. Que se passe-t-il dans ces convents impurs ? D'ignobles rites d'une effrayante immoralité, des cérémonies infâmes que l'imagination se refuse à concevoir et la plume à décrire. Brr ! brr !

Les Trois Petites Poulettes

Il était une fois trois petites poulettes, une noire, une grise et une blanche, qui avaient quitté leur poulailler pour aller courir le monde.

Elles arrivèrent dans une grande forêt, et la petite poulette noire dit aux deux autres :

- Aidez-moi donc à ramasser de l'herbe et des feuilles, pour faire une petite maison, où nous logerons toutes les trois, pour ne pas que le loup nous mange.

Les trois petites poulettes se mirent alors à ramasser de l'herbe et des feuilles, avec leurs petites pattes et leurs petits becs.

Quand la maison fut terminée, la poulette noire y entra, pour voir si elle était bien faite ; mais, quand elle fut dedans elle ferma la porte aux nez des deux autres, en disant :

- Cette maison-là est à moi, et je la garde ; allez demeurer où vous voudrez.

Les deux petites poulettes qui restaient se mirent à pleurer, car elles avaient grand peur du loup, mais la méchante petite noire ne voulut pas leur ouvrir.

Alors, la petite poulette grise dit à sa petite sœur :

- Aide-moi donc à ramasser des brins de paille ; nous en ferons une petite maison pour nous ramasser toutes les deux, de peur que le loup ne nous mange.

La petite poulette blanche accepta, et elles se mirent à ramasser des brins de paille, dont elles firent une petite maison.

Dès qu'elle fut finie, la petite poulette grise y entra, en disant :

- Je vais voir si elle est bien faite.

Mais, dès qu'elle fut entrée, elle ferma la porte au nez de la petite poulette blanche, disant :

- Va loger où tu voudras, maintenant ; la maison est à moi et je la garde.

La petite poulette blanche se trouva donc toute seule dans la fo-

rêt, et elle pleurait, elle pleurait ! car elle pensait, à tout instant voir arriver Compère le Loup pour la manger.

Pendant qu'elle pleurait si fort, il passa un homme qui traînait une brouette, et qui dit à la petite poulette :

- Qu'as-tu donc à pleurer comme ça, ma petite poulette ?

- Je suis bien malheureuse, dit-elle ; j'ai aidé mes deux petites sœurs à se faire des maisons de feuilles et de paille ; quand les maisons ont été finies, elles m'ont mise à la porte, et Compère le Loup va me manger.

- Ne pleure pas, ma petite poulette, dit l'homme ; je suis maçon, et je vais te faire une maison bien plus belle que celles de tes sœurs.

Il prit dans sa brouette des pierres, du sable et de la chaux ; il bâtit une jolie petite maison, qui avait une chambre à coucher, un salon et une cuisine, avec une grande cheminée, et qui était couverte en ardoises.

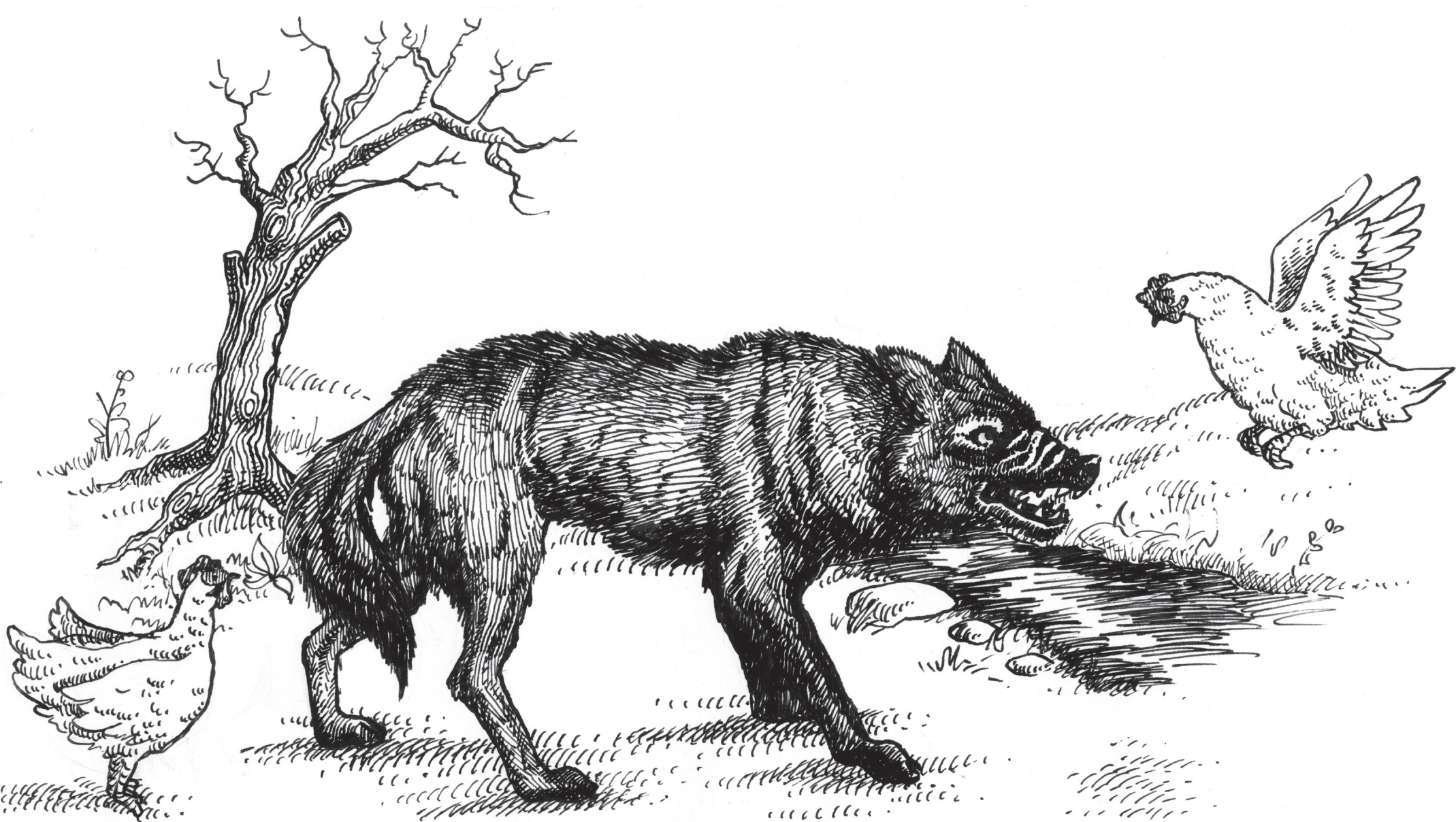
Quand la maison fut terminée, le maçon partit avec sa brouette ; la petite poulette blanche le remercia beaucoup, et lui donna un œuf qu'elle avait pondu ; puis elle s'enferma dans sa jolie maison. Or, Compère le Loup était à se promener dans la forêt ; il avait bien vu arriver les trois petites poulettes, sur lesquelles il comptait pour faire de bons repas.

Il alla frapper d'abord à la porte de la maison de la petite poulette noire, en disant tout doucement :

- Petite poulette noire, petite poulette noire, ouvre-moi la porte ; j'ai quelque chose à te dire.

- Non, non, Compère le Loup, répondit la poulette ; je ne veux pas t'ouvrir la porte, parce que tu me mangerais.

- Si tu ne veux pas m'ouvrir la porte, cria le loup en colère, je vais monter sur le toit ; et je vais tant péter, tant roter, que la maison va défoncer !



La petite poulette ne répondit rien, tant elle avait grand peur. Alors le gros loup monta sur la maison, qui, étant toute en feuilles, n'était pas bien solide. Elle défonça sous son poids, le loup sauta sur la poulette noire, et n'en fit qu'une bouchée. Le jour suivant, Compère le Loup alla frapper à la porte de la petite poulette grise, et dit :

- Petite poulette grise, petite poulette grise, ouvre-moi ta porte ; j'ai quelque chose à te dire.
- Non, non, Compère le Loup, dit la poulette ; je ne t'ouvrirai point, car tu me mangerais.
- Si tu ne veux pas m'ouvrir la porte, cria le loup en colère, je vais monter sur le toit ; et je vais tant péter, tant roter, que la maison va défoncer !

La petite poulette grise n'ayant rien répondu, le méchant loup grimpa sur la petite maison de paille, qui n'était pas plus solide que la première ; elle s'effondra, et le gros vilain méchant loup croqua la petite poulette grise, d'une seule goulée.

Le lendemain, il se rendit à la porte de la maison de la petite poulette blanche ; et frappa tout doucement !

- Pan, pan !
- Qui est là,
- C'est moi, Compère le Loup ; ouvre-moi ta porte, ma petite poulette blanche, j'ai quelque chose à te dire.
- Non, non. Compère le Loup ; je n'ouvrirai point ma porte, car tu me mangerais.
- Si tu ne m'ouvres pas tout de suite, cria le gros loup furieux, je vais monter sur le toit, et je vais tant péter, tant roter, que la maison va défoncer !
- Monte si tu veux Compère le Loup, répondit la poulette, qui savait bien que sa maison était plus solide que celle de ses sœurs. Le loup grimpa sur le toit de la maison ; mais il eut beau pé-

ter de toutes ses forces, le toit d'ardoises tenait bon, et ne faisait point mine de vouloir se défoncer. Le loup avait beau faire des pets comme des coups de canon, la petite poulette blanche ne faisait qu'en rire, ce qui le rendait encore bien plus furieux.

A la fin, voyant qu'il ne réussissait pas à démolir la maison, il se mit à crier :

- Gare à toi, petite poulette ! je vais descendre par la cheminée, et je te mangerai !

- Descends si tu veux, gros loup, dit la poulette, en riant aux éclats.

Dès qu'elle avait entendu le loup grimper sur la toiture, elle avait mis un chaudron plein sur le feu et son eau était bouillante.

Compère le Loup descendit par la cheminée, mais il tomba dans l'eau bouillante, qui le brûla bien dur. Il se mit alors à crier :

- Je brûle, je brûle, petite poulette ! tire-moi de là, et je ne te mangerai pas.

- Tu es bien là, dit la petite poulette blanche, tu as voulu y venir, restes-y !

Elle ne retira son chaudron du feu que lorsque le loup fut mort et bien cuit ; elle mit alors son chaudron par terre, et fendit le ventre du loup avec un couteau.

Les deux petites poulettes en sortirent toutes vivantes, mais très honteuses de leur méchanceté ; elles demandèrent pardon à leur petite sœur, qui les embrassa. Puis, après avoir jeté le loup crevé sur le fumier, elles rentrèrent ensemble dans la maison de la petite poulette blanche ; et, si elles ne l'ont pas quittée, elles y sont encore.

J'ai passé par Paris,
Mon p'tit conte est fini,
J'ai passé par Bordeaux,

Mon p'tit conte est tombé dans l'eau.

Ce conte, très connu à Nantes, est ordinairement le premier que l'on raconte aux tout petits enfants. Il a toujours le plus grand succès auprès des babys, soit qu'on le dise en les habillant ou en les faisant manger. Les mamans et les nourrices ajoutent des détails très variés aux maisons, et l'on change aussi la couleur des poulettes, mais le fond reste toujours le même.

Les Petites Coudées

Il était une fois un roi et une reine qui avaient deux filles : l'une se nommait Aurore et l'autre Crépuscule. Aurore, qui était la plus jolie, avait toutes les préférences de ses parents et ils l'aimaient bien mieux que sa sœur.

Quand les deux princesses furent grandes et en âge de se marier, le roi et la reine donnèrent un bal magnifique où furent invités tous les princes et les seigneurs des environs. Au commencement de la soirée tous les jeunes gens demandaient à danser avec Aurore parce qu'elle était la plus belle ; comme elle n'était point aimable, ils ne dansaient qu'une fois avec elle ; mais ils ne pouvaient se lasser de la société de Crépuscule, qui avait tant de grâce et d'esprit qu'à la fin du bal chacun s'empressait autour d'elle, et la belle Aurore restait presque seule.

Le roi fut fâché de cette préférence, et il résolut de se débarrasser cette nuit même de Crépuscule, afin que ses galants fussent obligés de courtoiser Aurore. A la fin du bal, il la fit venir et lui dit :

- Ma fille, vous allez partir à l'instant pour aller voir votre marraine la fée.

- Mais, mon père, répondit-elle ; il est nuit noire, je vais avoir peur toute seule par les chemins, et je suis lassée. Permettez-moi d'attendre à demain.

- Non, dit le roi, il faut que vous partiez tout de suite ; je vais vous donner pour la route un panier de provisions, et un de mes écuyers vous escortera.

Crépuscule monta à cheval, et l'écuyer l'accompagna.

Quand ils eurent fait un bon bout de chemin, Crépuscule qui était fatiguée d'avoir dansé, dit à son conducteur :

- Je voudrais bien dormir un peu, car je n'en puis plus.

Elle descendit de cheval, et comme ils étaient dans une forêt,

l'écuyer ramassa de la mousse pour faire un lit à la princesse, et il mit sous sa tête le panier aux provisions pour lui servir d'oreiller.

Quand elle fut bien endormie, l'écuyer, auquel le roi avait ordonné d'égarer sa fille, monta à cheval et s'enfuit au galop.

En se réveillant, Crépuscule fut bien surprise de se trouver seule au milieu de la forêt ; elle appela son conducteur, mais il était bien loin et ne pouvait entendre ses cris. Pendant toute la journée elle essaya de retrouver sa route, mais le soir arriva avant qu'elle fût parvenue à sortir de la forêt. Quand elle avait faim, elle mangeait les provisions de son panier, et à la tombée de la nuit, elle monta dans un arbre pour voir si elle n'apercevrait pas quelque lumière ; mais elle ne vit rien, et, de peur des bêtes féroces, elle resta dans l'arbre jusqu'au jour.

Le lendemain elle marcha encore pour essayer de sortir de la forêt, mais elle ne put en trouver le bout ; au soir elle monta de nouveau dans un arbre pour tâcher de découvrir au loin quelque lumière ; mais elle n'en vit point, et, plus désolée encore que la veille, elle passa la nuit sur l'arbre.

En s'éveillant le matin, elle aperçut tout au loin quelque chose qui brillait ; elle prit son panier et se mit en route ; plus elle approchait, plus cela devenait brillant ; cela paraissait comme un feu d'artifice de toutes couleurs et si éclatant qu'elle avait peine à le regarder.

Elle finit par arriver auprès d'un beau château en cristal ; elle resta émerveillée à le considérer et elle s'écria :

- Ah ! le beau château !

Elle frappa à la porte ; mais personne ne vint lui ouvrir ; elle frappa une seconde fois et ne vit rien ; mais la troisième fois elle entendit un petit bruit et de petites voix qui parlaient comme

une musique.

A travers la porte de cristal, elle vit venir douze petites Coudées (c'étaient de mignonnes petites personnes qui n'étaient pas plus hautes que le coude). Six petites Coudées soulevèrent la clanche (le loquet) et six autres tirèrent la porte en dedans pour l'ouvrir.

- Laissez-moi entrer dans votre château, leur dit Crépuscule ; je suis la fille d'un roi, et je me suis égarée dans la forêt.

- Entrez, répondirent les petites Coudées, et venez demander à notre maîtresse la permission de rester chez elle.

Elles lui firent traverser une longue suite d'appartements, et l'amènèrent devant leur maîtresse : c'était une belle Chatte blanche qui lui dit :

- Je veux bien vous recevoir dans mon château, mais à la condition que vous ne chercherez pas à en sortir et que jamais vous ne me désobéirez.

- Je le promets, répondit Crépuscule.

La Chatte blanche, qui pensait que la princesse devait avoir faim, donna l'ordre de servir un repas, et les petites Coudées allèrent chercher tout ce qu'il fallait pour manger : il y en avait quatre qui soutenaient un plat sur leurs épaules, trois qui portaient une bouteille de vin, et deux qui apportaient un verre. Et auprès de la Chatte blanche, il y avait beaucoup d'autres petites Coudées qui attendaient ses ordres.

Crépuscule se mit à table, et quand elle eut mangé tout à son aise, la Chatte blanche lui demanda si elle se trouvait bien.

- Ah ! oui Madame, répondit-elle.

- Hé bien, tous les jours vous serez servie ainsi ; maintenant, je vais vous montrer mon jardin.

Elle la conduisit dans un vaste enclos où se trouvaient les arbres les plus beaux qu'on pût voir et des fleurs de toute espèce :



- Vous voyez, dit la Chatte blanche, que mon jardin est grand ; vous pourrez vous promener partout à votre guise et y cueillir des fleurs et des fruits ; seulement je vous défends d'approcher de la pièce d'eau qu'on voit là-bas. Si vous me désobéissez, je le saurais, et vous ne tarderiez pas à vous en repentir.

Crépuscule assura qu'elle s'en garderait bien, et tous les jours elle se promenait dans le jardin.

Parfois pourtant elle ne pouvait s'empêcher de regarder du côté de la pièce d'eau, et la pensée même que c'était un endroit interdit lui donnait envie d'y aller ; mais elle n'osait.

Un jour que la Chatte blanche était en voyage, Crépuscule descendit au jardin suivant sa coutume, et en s'y promenant, elle se trouva, sans trop y avoir pensé, à peu de distance de la pièce d'eau.

- Ah ! se dit-elle, je vais la voir aujourd'hui puisque j'en suis si près ; il n'y a ici que les petites Coudées qui sont occupées dans le château, et la Chatte blanche n'en saura rien.

Elle s'approcha de la pièce d'eau, et dès qu'elle fut sur le bord elle vit des feuilles de nénuphar qui remuaient ; un serpent vert sortit de l'eau et vint se mettre à côté d'elle.

Elle eut peur et se recula ; mais le Serpent lui dit d'une voix douce :

- Belle princesse, avez-vous peur de moi ? Soyez sans crainte, je ne vous ferai point de mal. Je vous en prie, ne vous en allez pas et restez à me parler : il y a si longtemps que je n'ai pu causer avec personne !

Crépuscule fut rassurée par ces paroles : elle resta, et même longtemps, à parler avec le Serpent. Elle s'aperçut enfin qu'il était temps de partir, et elle lui dit :

- Adieu, Serpent vert, il faut que je rentre ; je ne suis que trop

restée avec vous.

Le Serpent la supplia de revenir une autre fois, et quand elle eut disparu, il se replongea dans son étang.

Au moment où Crépuscule rentrait au château de cristal, la Chatte blanche se montra devant elle :

- D'où venez-vous mademoiselle ? lui demanda-t-elle ?

- De me promener dans le jardin, répondit Crépuscule.

- Oui, dit la Chatte blanche, vous venez du jardin ; mais malgré ma défense, vous êtes allée sur le bord de la pièce d'eau. Pour votre punition on va vous plonger dans un bain de lait bouillant. Aussitôt les petites Coudées accoururent ; en un clin d'œil elles déshabillèrent la pauvre Crépuscule, et la mirent dans un bain de lait bouillant qui la cuisit fort bien ; mais elles ne l'y laissèrent pas longtemps, et quand elle fut retirée, elles la soignèrent de leur mieux et elle ne tarda pas à être guérie.

Crépuscule avait de nouveau promis à la Chatte blanche de ne plus retourner à l'étang ; mais malgré elle, elle pensait souvent au Serpent vert ; un jour que la Chatte blanche n'était plus au château, elle ne put résister à l'envie de le revoir, et elle alla sur le bord de la pièce d'eau. Elle vit le Serpent vert qui était étendu sur l'herbe ; il avait bien maigri, et il lui dit d'une voix dolente :

- Belle Princesse, je croyais que vous m'aviez abandonné, et j'en avais bien du chagrin.

- Non, répondit Crépuscule, je pensais souvent à vous, mais j'ai été si punie de vous avoir vu que je n'osais revenir.

Elle s'oublia encore à causer avec le serpent, et quand elle rentra au château, la Chatte blanche se présenta devant elle, et lui dit d'une voix irritée :

- Vous m'avez encore désobéi, malgré vos promesses ; cette fois-ci vous allez être plongée dans de l'huile bouillante.

Les petites Coudées déshabillèrent Crépuscule et la mirent jusqu'au cou dans un bain d'huile bouillante, puis elles la portèrent dans sa chambre et la soignèrent de leur mieux.

Cette fois elle fut longtemps à se guérir ; un jour qu'elle était seule, elle entendit un frôlement, et elle vit paraître devant elle le Serpent vert, plus maigre encore que d'habitude.

- Je suis bien malade, lui dit-il, mais si vous vouliez m'épouser, je guérirais.

Crépuscule aimait bien le Serpent vert, mais elle ne pouvait se décider à le prendre pour mari.

Tous les jours il venait la voir et lui demandait si elle consentait à l'épouser ; mais tous les jours elle refusait.

Il finit par ne plus venir, car il était trop malade pour se traîner jusqu'au château. Alors Crépuscule, qui était guérie, se décida à retourner au bord de la pièce d'eau, malgré les menaces que la Chatte blanche lui avait faites. Elle vit son pauvre Serpent vert qui était mourant et pouvait à peine remuer ; elle eut tant de pitié de le trouver en cet état qu'elle lui dit :

- Je vous épouserai quand vous voudrez, si cela peut vous guérir. Aussitôt le Serpent vert cessa d'être malade ; Crépuscule revint au château, tremblant d'être punie ; mais quand la Chatte blanche la vit, elle ne lui adressa pas même un reproche.

La Chatte blanche ordonna aux petites Coudées de tout préparer pour la noce. Il y en avait des centaines, hommes et femmes, dans le château de cristal, et elles s'y employèrent de leur mieux.

On invita beaucoup de monde, des rois et des reines et parmi eux les parents de Crépuscule et la belle Aurore. Le jour du mariage Crépuscule avait une robe couleur de la voûte du ciel et une couronne d'étoiles que le Serpent lui avait donnée. Elle se mit en route dans ce beau costume pour se rendre à la chapelle, et le Serpent vert rampait à côté d'elle. Tous les invités disaient :

- Quel dommage qu'une aussi belle princesse ait un serpent pour mari !

Cependant, on entra à la chapelle, et l'évêque qui devait bénir le mariage demanda au Serpent s'il consentait à épouser la princesse. Il s'empessa de dire oui. L'évêque demanda ensuite à Crépuscule si elle voulait prendre le Serpent vert pour son légitime époux.

- Oui, répondit-elle.

Dès qu'elle eut prononcé cette parole, au lieu du Serpent qui était à ses côtés, se montra le plus beau prince que l'on pût voir ; les petites Coudées qui assistaient au mariage reprirent aussitôt leur taille naturelle, et la Chatte blanche devint une belle princesse.

Elle avait été métamorphosée en même temps que les petites Coudées qui étaient des seigneurs et des dames, et le Serpent vert était un roi puissant qu'une fée avait condamné à rester sous cette forme jusqu'à ce qu'il eût trouvé une jeune fille qui voulût bien se marier avec lui.

Il y eut de grandes réjouissances au château de cristal, des repas superbes et un bal où chacun se divertit et dansa de son mieux.

La belle Aurore trouva un mari parmi les princes qui avaient été métamorphosés en petites Coudées ; tout le monde fut content, et Crépuscule et son mari n'eurent que du bonheur jusqu'à la fin de leurs jours.

Conté en 1880, par Madame veuve Louis Texier, de Loudéac, qui dans son enfance a entendu conter « les petites Coudées » à sa bonne, paysanne illettrée des environs de Trévé,
partie française des Côtes du Nord.

A la Pêche

Mon grand-père m'a souvent raconté, quand j'étais petit, une histoire impayable qui lui arriva dans sa jeunesse. La voici. Il faut vous dire que son plus grand plaisir était d'aller à la pêche. C'était un pêcheur enragé. Presque tous les dimanches, et même sur la semaine, quand il avait un moment de libre, il prenait sa ligne et partait pour le marais de Ros, son endroit préféré, qui renfermait à cette époque des quantités et des quantités d'anguilles dont quelques-unes aussi grosses que mon poignet. Aussi, un jour de plein hiver, mon grand-père s'en fut par un terrible froid de canards, sur le marais Ros, dans son blain car il possédait un blain pour visiter tous les moindres recoins de ce marais où il pourrait rencontrer du poisson. L'endroit fut bientôt trouvé (son coup d'œil là-dessus ne le trompait jamais) et le blain amaré convenablement. Sa ligne n'était peut-être pas lancée depuis cinq minutes, lorsqu'il entendit, proche de lui, une espèce de petit clapotement fait par une petite bestiole de la taille d'un gros rat nageant rapidement. Cette petite bestiole fit le tour du bateau, se redressa, et plouf ! d'un vigoureux coup de reins, sauta à l'avant de l'embarcation, où elle s'assit tout bonnement sur son derrière, sauf votre respect.

Elle avait un poil épais, tout blanc, des yeux rouges, des oreilles pointues assez grandes ; et surtout une longue queue très belle, relevée, recourbée en haut. Mon grand-père fut fort surpris de cette visite qu'il n'attendait pas et regarda curieusement ce visiteur, qui était un chien, et qui ne bougeait pas plus qu'un chien de bois. Mais bientôt son attention se porta ailleurs : vrrou... vrrou... la ligne se tendait puis gigotait raide : une grosse anguille prise par la gueule ! Il leva vivement sa gaule dans un grand mouvement tournant ; l'anguille enlevée passa en l'air derrière le petit chien, et celui-ci cria tout haut :

« En voilà une qui passe sous ma queue ».

Dame ! mon grand-père, tout en déferrant le poisson s'étonna encore plus d'entendre parler un chien. Sans répondre, il rejeta sa ligne dehors : vrrou... vrrou... seconde secousse, seconde anguille prise à l'hameçon, et le même mouvement tournant : et le petit chien qui crie de nouveau :

« Voilà encore une qui passe sous ma queue ».

Six anguilles se trouvèrent ainsi amenées. Six fois la singulière petite bête prononça les mêmes paroles.

A la fin le pêcheur impatienté se leva du banc d'arrière, marcha vers le petit parleur et lui envoya un coup de pied au derrière, sauf votre respect, en disant :

« Tiens, vaurien, c'est un coup de pied qui te passe sous la queue cette fois-ci ».

Alors la mazette de petite bête n'en remua pas davantage pour autant ; mais, sans changer de place, commença aussitôt à grandir, à épaissir, à grossir, à grandir, à épaissir, à grossir, d'une manière furieuse. Sa taille et sa conséquence arrivèrent d'abord à celles d'un chien ordinaire, puis d'un gros chien, puis d'un très gros chien, puis d'un lion, puis d'un ours. Enfin, en moins de cinq minutes, son corps égala celui d'un fort cheval breton. Ah ! il en faisait une tête mon grand-père en voyant tous ces changements ! Oh ! il ne pensait plus guère à sa ligne ni à la pêche. Il tâchait de se faire le plus léger, le moins lourd possible, serrant à sa force le bordage du blain ; ses doigts y crochaient comme des crampons de fer. Il se soulevait à bras tendus, comprenant maintenant, mais trop tard, à qui il avait affaire, et criant :

« La Levrette blanche ! j'ai devant moi la Levrette blanche ! Ah ! imbécile, sot que je suis ! Et moi qui ai cogné dessus dans un moment de colère. Ça va être du propre... sapristi ! J'aimerais mieux être sur la terre ferme à cette heure-ci : ouf... là... là ! ouf... là... là ! !



En effet, le pauvre homme n'était pas rendu au bout de ses peines et ennuis car, si la faillie chienne grandissait tant que bénédiction, son poids augmentait de même, naturellement. Dès lors le bateau s'enfonça par son avant, s'inclina sur le côté et... batabaouf... chavira entièrement. Toutes les anguilles s'échappèrent et regagnèrent leur trou, fort aises de l'accident, pendant que mon grand-père piquait un superbe plongeon au milieu de l'eau, en plein marais. Il put cependant atteindre le bord, étant excellent nageur. Autrement, il se fut noyé sans erreur ; et je ne serais pas ici à vous raconter ce naufrage.

A tout coup, il eût passablement de mal à s'en tirer, parce que l'endroit de la chavirade était fort profond, rempli d'herbes et longs roseaux poussant grâce à une vase épaisse, sentant mauvais, collante, s'attachant à ses pieds. Il n'en sortit qu'avec de grands efforts, et dans quel état, nom de de là ! dans quel état... indigne ! Mais, tout en tirant des brassées, il regardait partout, cherchant à voir s'il ne découvrait pas la Levrette blanche, craignant qu'elle ne lui fît du mal. Quelle défense peut avoir quelqu'un dans l'eau ? Bien peu, aucune même, on peut le dire, surtout quand on se trouve empêtré, gêné par les herbes et par les roseaux. Non, la mâtine ne parut heureusement point. Elle était probablement satisfaite de son aimable farce ; ça lui suffisait. Tant mieux donc ! Finalement, mon grand-père s'en sauva encore à bon compte quitte de la vie, c'était le principal, et rentra à la maison sans sabots ni casquette, alourdi par la boue, trempé comme une soupe, grelottant, crevant de froid. Pensez-vous ! Un bain en hiver, par un temps de canards, n'est pas chose bien agréable. Il s'estima du reste très heureux de n'en avoir attrapé qu'un gros rhume et un fameux sermon de ma grand'mère.

Ravage
ou
Le Garde-Chasse du Diable

Il était une fois, entre le bourg de Sion et celui de Saint-Sulpice-des-Landes, au milieu de grands bois de Teillay, un vieux et sombre manoir où vivait un seigneur fort redouté dans tout le pays. Il n'avait jamais été marié et ce n'est pas étonnant, car le sire de Teillay était aussi laid que méchant ; grand, maigre, borgne et toujours aviné, le farouche châtelain n'avait qu'une idée, la chasse ; qu'une passion, le vin.

Pourtant le garde du bois de F'lorange, un vieux rude qui m'a raconté cette histoire, assurait que Messire Robert de Teillay, dans sa jeunesse, avait eu velléité de prendre femme, et qu'un jour, ayant habillé l'un de ses valets en baz-valan, comme disent les bas-bretons, il était allé frapper à la porte du château de Derval, où il y avait fille à marier. Par malheur, on avait oublié dans l'antichambre où le sire attendait, une bouteille d'eau-de-vie, laquelle était tombée sous sa patte, avait été promptement mise à sec par notre amateur ; si bien que, quand on ouvrit la porte du salon pour le recevoir, le sire Robert alla tomber, tout de son long, aux pieds de la demoiselle épouvantée, sur le coin d'un tabouret où il laissa un de ses yeux... Après une telle aventure, notre doux sire, pestant contre toutes les jupes de Bretagne, avait juré de ne plus épouser que... les bouteilles de sa cave. En outre, le seigneur de Teillay était très-jaloux de ses droits de chasse, et faisait faire bonne garde sur ses domaines et dans ses bois. Aucun de ses nombreux gardes ne réussissait à préserver son gibier au gré de sa fantaisie. Voilà qu'un soir, ayant appris qu'un cerf avait été tué dans l'un de ses bois, il se rendit furieux chez le garde soupçonné de négligence, et lui ordonna de déguerpir à l'instant. Il faut vous dire franchement que, selon son habitude, le sire avait la tête un peu allumée et les jambes tremblantes, et que son petit œil unique avait l'air d'un charbon ardent. Cet homme-là devait être cousin-germain du diable lui-même, et ce

n'est pas impossible, vu la fin de mon histoire. Or donc, il ordonne au garde délinquant de filer sans retard.

- A moins d'être le diable en personne, répondit le malheureux, il est impossible de protéger tous vos cerfs et chevreuils contre les maudits braconniers.

- Par l'enfer, s'écria le sire ; pour sauver mon gibier de ces malandrins, je prendrais volontiers Satan à mon service.

- Dieu nous protège ! murmura le pauvre homme, puis il s'éloigna, en se signant, de la maison forestière où le châtelain resta seul absorbé dans ses méchantes réflexions.

Au même instant la porte s'ouvrit d'elle-même en grinçant sur ses gonds rouillés. On entendit au loin, sous la voûte de la forêt, le son terrible d'un cor qui sonnait une fanfare inconnue... Le sire de Teillay frissonna malgré lui, et un coup de vent ayant éteint la lampe, Robert le borgne s'écria :

- Qui donc ose chasser dans mes bois à pareille heure ?

Alors une lueur rouge éclaira les murs de la maison, avec un bruit de ferraille pas trop rassurant, et une odeur de brûlé qui devait venir d'une cheminée où les damnés font de la suie, comme disait le vieux Florange, qui était un maître pour en conter des plus carabinés... et Robert le borgne, dont le petit œil flambait rudement, vit entrer un grand chasseur, aussi long et aussi maigre que lui, et si décharné, que ses os jouaient de la crécelle en remuant ; et puis il avait un bonnet rouge fumant et un pourpoint noir percé à jour, si bien qu'on voyait par les trous, sa chair rouge comme braise. De larges guêtres de peau de sanglier cachaient ses pieds énormes. Il portait sur l'épaule une carabine de quatre aunes de long, et un cor dont le pavillon ressemblait à la gueule ouverte d'un dragon. Ah ! ah ! c'était un crâne chasseur, comme vous voyez, et bien d'autres auraient filé ou renoncé à l'aventure en demandant grâce ; mais Robert le borgne était un fier luron, et dès

qu'il eut aperçu la figure éclatante du grand squelette, il alla le regarder sous le nez, afin de le mieux dévisager, et se mit à éclater de rire.

- Par la mort bleue, s'écria-t-il, en voilà un qui me ressemble.

Que veux-tu, mon joli garçon ?

- Ce que je veux, fit l'autre d'une voix à casser les vitres, je veux la place de garde que tu as offerte au Diable, si j'ai bien entendu de là-bas ?

- Ah ! ah ! tu es donc Belzébuth ou son fils ?

- Je n'ai point tout-à-fait cet honneur, mais on me nomme Ravage, et je suis garde des forêts de l'enfer.

- Diable, fit le sire Robert, à ce titre tu me plais infiniment. Et quel gibier avez-vous donc dans vos bois infernaux ?

- De toutes sortes : nous avons des daims, des antilopes, des cerfs, des rennes, errant autour de pâturages semés d'herbes brûlantes.

Ces animaux sont si maigres qu'on voit le jour, ou plutôt le feu, à travers leurs os. C'étaient des lâches, des vaniteux, des présomptueux sur la terre. Nous avons des renards, des chacals décharnés, condamnés à guetter sans fin des proies insaisissables. Ce furent des fourbes, des envieux dans votre monde pervers. Nous avons encore des loups affamés, des tigres altérés, des lions à la crinière de flammes, tous privés d'ongles et de dents, et condamnés à mourir de faim pendant l'éternité. C'était autrefois des hommes avides, cruels et orgueilleux. Nous avons de plus...

- Assez ! assez ! maître démon, interrompit le sire de Teillay.

Je vois que vous possédez là-bas vrai gibier d'enfer. Satan, ton maître, est donc un chasseur distingué ?

- Mais un peu, Messire, reprit le garde infernal. Eh ! ne l'as-tu jamais rencontré dans tes courses ?

- Jamais, je pense, dit Robert qui commençait à regarder le hideux compère avec une certaine inquiétude, effet de sa conscience

bourrelée.

- Jamais ! tu te trompes, s'écria le suppôt de l'enfer en agitant ses ferrailles et ses os ; ainsi dans tes jours de colère, d'injustice, de rapine, c'est mon maître qui t'accompagne et qui excite lui-même la meute de tes passions. Il court, il combat, il chasse avec toi. Il est ton garde, ton génie, ta monture. Tu ne le vois pas, mais tu presses sa main, tu respères son haleine... Ah ! c'est un habile veneur que mon maître ! ! ! Mais ce n'est point là ce qui m'amène ici : je suis venu à ton appel pour garder tes domaines, et cela à une condition...

- Voyons laquelle ?

- C'est que mon maître aura l'âme de tous les braconniers et malfaiteurs que je prendrai en état de péché mortel, et qui seront pendus sans rémission... Et de plus...

- Achève, par la mort, achève !

- La tienne... qui, du reste, lui appartient déjà au trois quarts.

- Oh ! oh ! voilà qui me semble un peu dur, double fripon, mon ami... Est-ce que tu ne pourrais en rabattre ?

- Franchement, c'est difficile... Pourtant je suis bon diable. Donc, si j'avais un jour la griffe assez malheureuse (que Satan m'en préserve !) pour arrêter un juste, pris chassant en fraude ou volant ton bois, alors j'aurais perdu la partie.

- C'est toujours une chance, dit Robert le borgne en débouchant une bouteille. Tope-là, j'accepte et buvons un coup, car j'ai une soif...

- De damné, fit le nouveau garde qui exécuta une pirouette, et brisa son verre contre le mur après l'avoir vidé...

Au même instant, une fanfare sonnée par douze cors de démoniaques pour le moins, joua une gavotte à tout rompre. L'homme rouge saisit Robert le borgne par la main, et voilà que tous les deux se mirent à danser une ronde en mesure, avec une chaîne de

plus de cent démons qui tournaient autour d'eux comme la roue d'un moulin.

- Allons, plus fort, plus fort, seigneur borgne, criait le grand Ravage ! En enfer, on danse mieux que cela. Allons, saute pour ta convoitise, saute pour ton orgueil : hop ! hop ! Bravo ! saute pour ta gourmandise, saute pour ton ivresse, hop ! hop ! ah ! tu as encore du jarret pour ton âge...

Et il fallait voir le démon rire à se tordre, et Robert le borgne faire des contorsions et des sauts à se rompre le cou ; si bien qu'à bout de forces, il tomba raide sur le dos, et une meute de plus de cent démons lui passa, en trépignant, sur la poitrine...

Ouf ! comme disait F'lorange, lequel était un rude pour conter des histoires où le diable n'y voyait que du feu : ouf ! voilà une menée d'enfer, un vrai bal infernal ; faites-en part à ces messieurs et à ces dames, pour sûr que la danse et la musique seront de leur goût.

Allons, pas tant de raisons, ne faisons pas long feu et continuons bellement notre randonnée ; car la fin est triste et lugubre, quasi à pleurer.

Voilà donc notre démon installé garde en chef des domaines du sire de Teillay... Hélas ! mes amis, que de gens en ce monde qui font comme lui, et qui livrent le domaine de leur conscience à la garde de l'esprit du mal ; que de gens qui courent à l'appel de ses fanfares, et qui ne songent qu'à chasser le gibier du diable. Hein, camarades ! faites-y attention ; amorcez bien, ne ratez pas, car le chasseur rouge vous guette, et son fusil ne rate jamais, jamais... Cela dura longtemps, trop longtemps au manoir de Teillay. Le nouveau garde faisait ample moisson de braconniers ou voleurs, lesquels étaient pendus sans rémission, et Ravage empochait leurs méchantes âmes qu'il jetait dans la gueule du four, dont le boulanger s'appelle Satan. La besogne allait bien, trop bien pour lui,

comme vous voyez.

Pourtant Robert le borgne commençait à s'effrayer de tant de pendaïsons ; il s'enivrait moins souvent ; mais l'inquiétude de tomber lui-même dans les griffes du diable, le rendait encore plus morne et plus sombre qu'autrefois. Franchement, il faisait peur à voir, et se serait peut-être corrigé de son amour du vin, si chaque soir Ravage, en lui rendant compte de ses captures, ne lui avait versé à boire après son souper.

Le temps passait, et l'affreux garde n'avait pas fait la moindre erreur ; pas le moindre juste, pas le plus simple maraudeur, un peu repentant, ne lui était tombé sous la main. Comment faire ? Enfin, un soir d'hiver que le châtelain réfléchissait avant l'arrivée du maudit limier, un vieux pauvre, nommé Job, vint demander l'aumône au château. Les valets commencèrent par le chasser à coups de fouet, mais Robert le fit rappeler et amener devant lui, dans la grande salle. Job eut une peur épouvantable en se trouvant seul avec cet affreux borgne qu'il prit pour le terrible garde de la forêt, vu leur ressemblance.

- Je n'ai jamais volé de bois, s'écria-t-il, ayez pitié de moi.

- C'est justement, reprit le sire, parce que tu n'as pas volé que je vais te faire pendre : tu es trop honnête pour un pauvre ; allons, je vais préparer ta potence, ainsi repens-toi !

- Me repentir, fit Job ; de quoi faut-il me repentir ?

- Eh ! par la mort bleue ! c'est de ne pas avoir volé.

- De ne pas avoir volé ; murmura Job en tombant à genoux ! Que voulez-vous donc que je fasse ?

- Je veux que tu voles mon bois, imbécile ; je suis le maître apparemment ; je t'y autorise, je te l'ordonne ; et si ce soir même, en t'en allant, tu ne me voles pas un beau fagot de bon bois, demain tu seras pendu.

- Pendu, répéta Job, pendu si je ne vole pas son bois !

Là-dessus, Robert le borgne le poussa à la porte, en lui faisant un signe terrible, comme celui de serrer une corde autour du cou. Franchement, comme disait le brave Florange, c'était un peu dur d'être pendu, parce qu'on était pas voleur. Voilà qui ne s'est peut-être jamais vu.

N'importe, une demi-heure après, Job arrivé dans la forêt, se dit naturellement que puisque le maître l'avait autorisé, ce ne serait plus voler que de prendre un fagot, dont il avait d'ailleurs grand besoin. Le voilà donc à l'ouvrage.

- Halte-là, maraudeur ! cria tout-à-coup une voix terrible, tout près de lui. Et notre pauvre homme vit avec épouvante comme un spectre rouge se dresser devant lui.

- Suis-moi au manoir, double malandrín, ajouta le limier ; au manoir, où tu seras pendu pour avoir volé du bois.

- Pendu, fit Job ahuri ! pendu si je vole ! pendu si je ne vole pas ! c'est à confondre.

Chemin faisant, le garde au toquet rouge s'aiguísait les ongles, en songeant qu'il tenait une âme de plus.

Quand ils arrivèrent près du manoir, il faisait nuit noire, mais les yeux de Ravage éclairaient la route comme deux lanternes. Alors il sonna une fanfare à réveiller les morts ; des nuées de hiboux, chauves-souris et chats-huants sortirent, en criant, des trous, des créneaux et des toits pointus.

Robert le borgne arriva dans la cour en même temps, et les valets du château s'assemblèrent pour voir ce qui allait se passer.

En reconnaissant le pauvre Job, Robert éprouva un moment de joie.

- Ah ! ah ! suppôt d'enfer, s'écria-t-il, tu as perdu la partie, car le malheureux que tu as pris est le plus saint homme de la paroisse.

- Tu mens ! vociféra le limier, d'ailleurs il volait du bois.

- Non pas, non pas, reprit le sire, il en prenait avec ma permission ; je la lui ai donnée ici même, il n'y a pas une heure. Te voilà pris à ton tour, et tu vas être pendu. Allons, camarades, une corde, et une solide, à pendre un diable.

Pendre un diable ! et franchement voilà du nouveau, comme disait E'lorange, et c'eût été une fameuse affaire ; mais hélas ! on ne sait que trop sur la terre que le diable, pour encore, n'a pas été pendu.

La corde de la potence fut donc passée autour du cou de maître Ravage, qui allait faire sa dernière randonnée. Son corps lançait des étincelles, et trois hommes des plus forts se mirent en train de le hisser. Oui, allez donc voir ; Ravage ne bougeait pas plus qu'un poids de dix mille. Trois autres lurons et trois autres encore vinrent tirer sur la corde. Bah ! peines perdues ! la poulie grinçait, grinçait comme trente-six damnés ; la corde cassa ; tous les pendeurs roulèrent les uns sur les autres, et le mal pendu se mit à ricaner tout haut, si bien que Robert le borgne entra dans une fureur abominable, et qu'il cherchait déjà le pauvre Job pour le pendre bel et bien à la place du maudit, lorsque Job tout essoufflé s'avança au pied de la potence.

D'où venait-il si agité ? Vous allez le savoir, et la fin ne sera pas longue. Le pauvre Job venait de la chapelle du château ; il tenait à la main une branche de buis mouillée, et aussitôt s'approchant du démon brûlant, il l'aspergea tant et tant, que la fumée n'empêchait de rien voir. Finalement, quand la fumée se fut dissipée, à la place où l'on avait vu la potence, la corde et le garde-chasse du diable, il n'y avait plus rien, rien qu'un petit tas de cendre rouge où l'eau bénite fumait encore un peu... Et puis, dans le lointain, sous la forêt sombre, on entendit les sons étouffés d'une fanfare infernale.

Voilà mon histoire finie, et Robert le borgne, passablement

converti ou détourné, comme disait Florange, le roi des gardes bretons. Et il ajoutait encore en manière de conseil à la jeunesse :

- Chasseurs imprudents, cavaliers téméraires, je vous le dis franchement, craignez de rencontrer le garde-chasse du diable, le terrible Ravage, qui court souvent dans les grands bois.

Comanna, 1er septembre 1877
Du Laurens De La Barre.

La Bête à Sept Têtes

Conteur : Cric !
Auditeurs : Crac !
Conteur : Plus j'vous dirai,
Plus j'mentirai.
Je n'suis pas payé
Pour vous dire la vérité.

Dans le temps, il y avait un homme et une femme qui étaient mariés ensemble. Ils n'étaient pas bien riches. L'homme était pêcheur de son état et la femme vendait le poisson. Un beau jour, il s'en allait à la pêche. Pose ses filets dans l'étang. Quand il fut pour lever ses filets :

- Oh, oh, qu'il dit, voilà une bonne prise !

Retire ses filets : il y avait un beau poisson dedans. Le beau poisson lui dit :

- Si tu veux me laisser vivre, je vais t'indiquer un endroit où tu trouveras une fortune. Tu prendras tout ce que tu voudras, moyennant que c'est du secret : que tu ne le dises à personne, pas même à ta femme !

Bon. Le lendemain, s'en va dans la maison que le poisson lui avait indiquée : il y avait de l'or, de l'argent, des vêtements, des biens de toute espèce au monde. Se charge de tout ce qu'il pouvait. S'en va chez lui, dépose ça, retourne encore. Il y aurait mille jours à vivre, c'est mille jours qu'il aurait apporté sa charge. Il ne savait plus qu'en faire. Sa femme lui disait :

- Mais je ne vois pas où ce que tu vas chercher toute cette argent !

Quand il a vu que sa fortune était faite, il a tout dit à sa femme. Retourne à l'endroit du trésor : plus rien. Allons, bon ! Après ce coup-là, s'en vont en Amérique, font des voyages très conséquents à l'étranger, ça leur coûtait énormément d'argent ! Ils

partaient pour quinze jours, pour un mois, laissant un domestique à la maison pour nourrir leur cheval et leur chien : il n'y avait pas d'autre bête chez eux.

Mais à force que de faire des voyages, l'argent commençait à manquer : fallait retourner à la pêche. Prend ses filets et s'en va encore pêcher à l'étang où il avait trouvé le poisson. Voilà le beau poisson qui vient encore dans ses filets. Mais le pêcheur lui dit :

- Je ne veux pas vous emporter, qu'il dit, vous m'avez fait trop de bien.

Le beau poisson lui répond :

- Non, dit-il, tu vas m'emporter chez toi et me manger. Je veux t'indiquer la manière que tu me mangeras !

Tu donneras la tête à ta chienne,
Tu donneras la tripaille à ta jument,
Et le restant du poisson, une fois bien nettoyé,
Tu le mangeras entre toi et ta femme.

Emporte le poisson, fait comme il lui avait dit. Au bout d'un an, La jument fit deux poulains qui se ressemblaient tous les deux, la chienne fit deux p'tits chiens qui se ressemblaient tous les deux.

Ils eurent deux enfants qui se ressemblaient tous les deux.

Y avait deux puits auprès de la maison qui se ressemblaient de la même manière, deux épées dedans.

Les voilà montés !

(rires dans l'auditoire)

Les deux enfants grandissaient :

Quand ils avaient un jour, c'était comme s'ils avaient un an,

Quand ils avaient deux jours, ils avaient deux ans,

Quand ils avaient trois jours, ils avaient trois ans...

Ils n'ont pas été longtemps à aller à l'école. Ils apprenaient très

bien : autant en un jour comme les autres en savaient en dix ans. Au bout de huit jours, ils en savaient plus que l'instituteur. Leur père était allé payer pour un mois d'école. Mais l'instituteur a dit que ce n'était pas la peine qu'ils aillent à l'école, qu'il n'avait plus rien à leur apprendre, qu'ils en savaient autant comme lui. Les deux individus, au lieu d'aller à l'école, ils s'en allaient faire des duels d'épées dans une carrière tous les deux. Ca fait que leur papa se demandait où ils allaient comme ça. Il va trouver l'instituteur :

- Bonjour, monsieur, il dit, je viens vous payer pour un mois d'école.

- Mais, il dit, il y a longtemps qu'ils ne viennent plus à l'école, vos enfants !

- Comment ça se fait ? Je me demande où ils vont comme ça !

Mais l'instituteur lui dit :

- Mon ami, faut pas les contrarier, faut rien leur dire. Ecoutez, il dit, je vais vous indiquer un moyen : faut les suivre un matin sans qu'ils s'aperçoivent.

Le lendemain matin, les deux frères partent pour l'école. Leur père se met à les suivre, assez loin, qu'ils ne le voient pas. Tout à coup, les perd de vue. S'en va à l'endroit où ils avaient disparu ; il y avait une grande carrière, elle faisait bien cinquante mètres de long : voit ses deux enfants, tout nus, en train de se battre à l'arme blanche. Ah !

Le père s'en va trouver l'instituteur :

- Venez voir mes deux enfants, qu'il dit, ils sont dans un état pitoyable, au fond d'une carrière, à se battre à l'arme blanche.

Mais l'instituteur lui dit :

- Mon ami, c'est pas la peine d'y aller. Il n'y a rien à faire, il dit. Il n'y a personne sur la terre pour les arrêter, vos enfants.

Ils seront vainqueurs de tout.

Quand les enfants furent rentrés à la maison, leur père leur dit :

- Mes enfants, il paraît que vous n'allez plus à l'école. Je trouve ça drôle que vous partiez comme ça tous les matins. Ben, où allez-vous ?

Il y en a un des deux, ça l'avait gêné. Un beau jour, le voilà qui dit à son frère :

- Mon frère, je vais partir faire mon tour de France. Comme jamais je n'écris, pour avoir de mes nouvelles, je m'en vais te dire la manière :

Mon frère, il dit, voilà ton puits et voilà le mien.

Tu regarderas l'eau de mon puits :

Tu regarderas le matin,

Tu regarderas à midi,

Tu regarderas le soir,

Tu regarderas quand tu voudras.

Si l'eau est claire, c'est que je serai bien portant,

Si l'eau est trouble, je serai malade,

Si l'eau est rouge, tu pourras dire que je suis mort.

Monte sur son cheval, prend son épée et son chien et s'en va faire le tour de France. En cours de route, trouve un lion. Le lion lui demande :

- Y aurait-il moyen d'aller partir avec toi ?

- Qu'est-ce que je vais faire de toi, il dit, une grosse bête pareille ? Tu vas charger mon cheval.

- Oh ! il dit, emmène-moi donc, je te rendrai peut-être service un jour.

- Monte donc derrière moi sur mon cheval et partons !

Un peu plus loin, trouve un renard en train de manger des poules.

Le renard lui demande de partir avec lui.

- Toi, ma petite bête, qu'est-ce que je vais faire de toi ? Tu ne me serviras pas à grand'chose !

- Peut-être que si. Emmène-moi donc !

- Monte donc derrière moi sur mon cheval et partons.

Marchent aujourd'hui,
Marchent demain,
Marchent en pleine main,
Pour en finir, faisaient beaucoup d'chemin.

Arrivent, le soir, dans une grande ville. Trouvent la ville tout en deuil, des draps noirs aux portes, aux fenêtres, partout. Le jeune homme frappe à la porte d'un hôtel :

- Pardon, monsieur, qu'il dit. N'auriez-vous pas la bonté de me loger ce soir, moi et mes bêtes ?

- Ah ! il dit, pour vous, on vous trouvera bien une chambre, mais c'est pour vos bêtes : faudra mettre ça dans une écurie à part, une écurie pour bêtes sauvages.

Mène les bêtes dans une écurie à part. Donne une chambre au jeune homme. Quand il fut à souper, il demande comment s'appelait le pays où il était. On lui répondit :

- Monsieur, vous êtes dans la ville de Paris.

- Mais, j'ai entendu dire, quand j'étais à l'école, que Paris était la plus belle ville de France. C'est bien la ville la plus triste que je connaisse. On ne voit que des draps noirs tendus partout. Comment ça se fait, il dit, que tout le monde est en deuil ?

- Ah, vous ne savez pas, monsieur ? Le roi de France fait tirer les jeunes filles au sort tous les ans, dans la ville de Paris, pour savoir laquelle doit être mangée par la Bête à sept têtes. Et c'est la fille du roi qui a eu le numéro pour être mangée demain.

Le roi avait fait endeuiller toute la ville pour la mort de sa fille.

Le jeune homme demande encore :

- Pardon, monsieur, il dit, auriez-vous la bonté de me dire à quel endroit elle doit être mangée par la Bête à sept têtes ?

- Oui, il dit, je vais vous le dire. Elle doit être mangée dans le Bois de Boulogne.

L'autre ne dit rien. Va se coucher.

Le lendemain matin, quand il eut déjeuné, monte sur son cheval, prend ses animaux avec lui et s'en va dans la direction du Bois de Boulogne. En arrivant dans le Bois de Boulogne rencontre la fille du roi qui s'en allait se faire manger. Il lui dit :

- Pardon, mademoiselle, voudriez-vous monter derrière moi, sur mon cheval ?

- Non, je m'en vais me faire manger par la Bête à sept têtes.

- Montez donc !

Elle a hésité. Puis il l'a prise en selle, avec le lion et le renard. S'en va à l'avenue où se trouvait la Bête à sept têtes, au milieu du Bois. Quand la Bête l'a vu arriver avec son chargement, elle dit :

- Je croyais faire un petit repas, mais je vais faire un grand festin !

Il arrivait avec tous ses animaux et avec la fille du roi : Il y avait de quoi manger ! Elle les comptait : un, deux, trois, quatre, cinq ! Le jeune homme répond :

- Peut-être ! on verra ! il dit. En attendant, on va toujours travailler.

Les voilà à se battre. Lui, dessus son cheval, avec son épée, faisait des moulinets en veux-tu en voilà (le conteur accompagne de gestes son récit et fait, lui aussi, des moulinets.) puis, frappe et

frappe et frappe !... Coupe une tête, coupe deux têtes, mais à mesure qu'il les coupait, la Bête avait un ingrédient, un bassin, quoi ! rempli de colle à côté d'elle ; elle se baissait : c'était comme s'il n'eût rien fait, elle avait tout de suite la tête en place.

Mais à force que de se battre, que de se battre, la Bête avait demandé trêve, elle commençait à mollir. Lui, il (ne) fatiguait pas :

- Pas de trêve qui tienne ! Je me bats jusqu'à la mort !

Les voilà encore à se battre. Frappe, frappe ! Il jetait les têtes, mais les têtes se remplaçaient aussitôt. La Bête lui demanda encore grâce, encore une autre fois. Comme le cavalier commençait à mollir, lui aussi, il dit :

- Bon, trêve ! il dit. Mais, demain, on recommence, il n'y aura plus de grâce. C'est toi qu'auras ma vie ou j'aurai la tienne !

- Ah ! ben, c'est entendu. A demain.

Bon. Les voilà qui s'en vont. Avant de sortir de la forêt, la jeune fille descend du cheval. Elle voulait emmener le jeune homme au palais du roi mais il n'a pas voulu.

Il lui dit :

- Mademoiselle, n'en parlez à personne, ne dites à personne ce qui s'est passé. Demain matin, vous me trouverez encore dans l'avenue.

Le soir, le voilà retourné à l'hôtel où il avait couché la veille. Met ses animaux sous clef, dans l'écurie. Monte dans sa chambre et se couche.

Le lendemain matin, quand il eut pris son déjeuner, il emmène encore ses animaux avec lui, monte sur son cheval et s'en va vers le Bois de Boulogne. Quand il fut dans le bois, rencontre une vieille sorcière. La vieille sorcière lui demanda :

- Où allez-vous monsieur ?

- Je m'en vais pour délivrer la fille du roi : elle devait être mangée hier par la Bête à sept têtes. On a attaqué : la bataille est commencée mais elle n'est pas finie.

La vieille sorcière lui dit :

- Oh mon ami, qu'elle dit, je crois bien que vous ne réussirez pas à tuer la Bête. Je connais un secret : si vous ne l'exécutez pas, jamais vous n'en viendrez à bout. Si vous n'atteignez pas la tête du milieu, la quatrième tête, c'est comme si vous ne faisiez rien.

Quand la quatrième tête sera tombée, vous direz à vos animaux :

« Défends ton maître ! » Si les animaux prennent la tête avant elle, entre leurs dents, de cette façon vous pourrez la tuer.

Bon. En arrivant dans l'avenue, trouve la jeune demoiselle.

Cette fois-là, il n'eut pas besoin de lui dire deux fois, la monte en selle. Aussitôt, voilà la Bête qui s'amène : elle cassait tous les arbres de fureur. Lui s'en vient, faisant des moulinets avec son épée, et frappe, et frappe toujours, frappe, frappe ! Il se battait, il se battait. Il jetait bien la troisième tête, la deuxième tête, la cinquième, la première, mais la quatrième tête, jamais ne l'atteignait.

Redouble ses coups. Voilà la Bête qui demande :

- Trêve !

- Je t'avais bien dit, hier, qu'aujourd'hui, il n'y aurait pas de trêve : il faut que tu t'abats vive !

Frappait toujours, frappait toujours. Essayait toujours de retirer la quatrième tête, pouvait pas la trouver.

- Oh ! elle est bien difficile à prendre, celle-là !

Frappe de retour. Enfin, à force que d'aller, mon ami, à force que de redoubler ses coups avec son sabre, coupe toutes les têtes. L'affaire est faite ! Aussitôt, il dit à ses animaux :

- Défends ton maître !

Les animaux se jettent sur les têtes et les prennent dans leur

gueule. Il avait tué la Bête à sept têtes.

Quand la Bête à sept têtes fut tuée, il demanda à la fille du roi si elle n'avait pas un mouchoir dans sa poche. Prend le mouchoir de poche de la fille du roi pour mettre les sept langues de la Bête, parce que chaque tête avait une langue. La jeune demoiselle lui avait promis la foi de mariage :

Puisque vous m'avez délivrée, qu'elle dit, je veux vous remettre la foi de mariage.

Elle voulut tout de suite l'emmener au palais du roi pour se marier avec lui, mais il lui dit :

- Je ne veux pas me marier maintenant. Je pars faire mon tour de France. Dans un an et un jour, je reviens à Paris pour me marier avec vous. N'en parlez pas à la maison : ne dites rien de ce qui s'est passé.

- C'est entendu.

S'en va faire son tour de France, lui et ses animaux. Les voilà partis.

En s'en retournant, la jeune demoiselle rencontre un charbonnier, avec son sac de charbon sur l'épaule. Il était étonné de voir la fille du roi :

- Comment, il dit, vous êtes ici, vous, encore ? Il y a déjà deux jours que vous devriez être mangée par la Bête à sept têtes !

- C'est un cavalier qui m'a délivrée. Il a tué la Bête à sept têtes.

- Il a tué la Bête à sept têtes ? Eh bien, si vous ne me dites pas où est la Bête, je vais vous tuer tout de suite.

La fille du roi, épouvantée sur le coup, alla mener le charbonnier à l'endroit où était la Bête. Le charbonnier prend les sept têtes, les met dans son sac de charbon :

- Maintenant, il dit, nous allons aller au château.

En arrivant à la cour de France, il dit au roi :

- Il n'en sera plus tué, des jeunes filles, dans la ville de Paris. La Bête à sept têtes est morte. Sire, il dit, c'est moi qui ai délivré votre fille, c'est moi qui ai tué la Bête à sept têtes. C'est une chose de vérité. Regardez. Voilà les sept têtes de la Bête.

Le roi lui dit :

- Puisque vous avez délivré ma fille, vous méritez de l'avoir en mariage.

Mais la fille du roi lui dit :

- Papa, je ne veux pas me marier avant un an et un jour.

Alors, il dit au charbonnier :

- Monsieur, vous resterez au château d'ici un an. Vous n'aurez pas à vous occuper de rien. Les noces se feront dans un an et un jour.

- Oui, c'est entendu.

Dans un conte, un an et un jour est vite passé. Voilà un an et un jour d'approchés. Le jeune homme se dit : « Faut que je me rende à Paris ».

Voilà mon cavalier qui apparaît dans la ville de Paris. Paris n'était plus en deuil. Les rues étaient toutes pavoisées : des rubans, des dentelles, des drapeaux, à chaque fenêtre. Le roi avait fait orner la ville de Paris de son mieux pour les noces de sa fille.

Le jeune homme s'en va directement à la même maison où il avait logé la dernière fois, frappe à la porte.

- Bonjour, monsieur, il dit, auriez-vous la bonté de me loger moi et mes animaux ?

- Oui, monsieur.

Mène ses animaux dans une écurie à part. Quand il fut après à souper :

Je suis venu ici il y a un an aujourd'hui. C'est changé beaucoup. Comment que ça se fait, il dit, que la ville de Paris, qui était si triste il y a un an, est si gaie aujourd'hui, que c'est des

oriflammes et des drapeaux aux portes, aux fenêtres, partout ?

- Mais, monsieur, vous ne savez pas ? Ce sont demain les noces de la fille du roi. C'est un charbonnier qui l'a délivrée, elle se marie demain avec lui.

- Ah oui, eh ben, ça vaut la peine ! C'est un charbonnier qui a délivré la fille du roi ?

Le roi faisait tuer plein d'animaux pour le repas de noces, des veaux, des moutons, des bœufs, des animaux de toute espèce pour le festin. Le cavalier avait dit à son lion :

- Va donc, toi, gros lion, va, apporte sur ton dos un bœuf ou deux bœufs, tant que tu voudras.

Voilà le lion de parti, il rapporte quatre bœufs.

- Tu pourrais bien en chercher quatre autres, il dit. Pour en finir, tu peux bien en chercher quatre autres tout de suite.

A telle fin que tout était dévalisé.

Dit encore à son renard :

- Va donc, toi, chercher le vin, dix barriques si tu veux.

Ensuite, il dit à son petit chien :

- Va donc, toi, petit chien, trouver la fille du roi. Tu lui sauteras au cou. Elle va te donner une belle bouteille de champagne. (Parce que la fille connaissait le chien.)

Voilà le petit chien de parti. La fille du roi l'a reconnu et lui a donné une bouteille de champagne.

Le roi, voyant que l'installation avait été emportée, il mobilise la troupe. C'était un régiment de dragons, le colonel allait partout, dans la ville, dans tous les hôtels, dans toutes les auberges. Il demandait :

- Avez-vous un logeur qui a des bêtes féroces qui ont tout emporté l'installation du roi ?

- Non, non, nous n'avons pas ça.

Arrive à la maison où le cavalier logeait. Le colonel demande :

- Avez-vous un logeur qui a des bêtes féroces qui ont tout dévasté et tout emporté dans le palais du roi ?

- Oui, j'en ai un en ce moment.

- Pourriez-vous le faire descendre ?

- Je vais lui demander toujours.

L'homme va trouver le cavalier :

- Parole du roi, qu'il dit, le colonel des dragons demande que vous descendiez tout de suite.

- Qu'il vienne me trouver lui-même !

Voilà le colonel qui monte dans la chambre, entre sans frapper :

- C'est vous qui avez des bêtes féroces ?

- Oui, c'est moi.

Prend son sabre, tue le colonel des dragons.

Voilà le commandant de la troupe qui rentre dans sa chambre.

Il lui en fait autant, il lui fait passer le pas ! Il les tuait tous au fur et à mesure.

Sort de sa chambre :

- Dites donc, lieutenant, dites-lui, au roi, que, s'il veut venir me parler lui-même, qu'il vienne, mais qu'il n'envoie pas sa troupe. Je vas la tuer toute.

Le roi n'était pas trop mignon : avait peur aussi d'être tué comme les autres. En arrivant à la chambre, frappe à la porte :

- Rentrez !

- Pardon, dit le roi, c'est vous qui avez envoyé vos bêtes piller dans mon palais ?

- Oui, c'est moi et mes bêtes. S'ils ont fait dommage, ils l'ont bien gagné.

- Comment ça, ils l'ont bien gagné ?

- Oui, ils l'ont bien gagné. C'est moi qui ai tué la Bête à sept têtes, avec mes animaux. C'est moi qui ai délivré votre fille.

Le roi lui répondit :

- Non, c'est un charbonnier. C'est un charbonnier qui est là, au château, depuis un an. Il a les sept têtes de la Bête dans son sac. C'est lui qui a tué la Bête : la preuve en est faite !

- Oui, il vous a donné les têtes, mais les sept langues n'y sont pas. Allez donc voir si dans les sept têtes les langues y sont et vous allez me faire réponse aussitôt.

Voilà le roi qui s'en va au château, demande où étaient les têtes, regarde la première, la deuxième, la troisième... regarde toutes les têtes... Pas de langues !

- Ca c'est curieux, dit-il.

S'en va trouver le cavalier :

- Mon ami, qu'il dit, j'ai bien vérifié les sept têtes : je n'ai pas trouvé de langues.

- Tenez, je vais vous faire voir.

Il ouvre son mouchoir : les sept langues étaient dedans. Le mouchoir était inscrit au nom du roi et au nom de sa fille.

- Puisque c'est ainsi, dit le roi, tout le mal est réparé. Venez avec moi au château. C'est vous qui aurez ma fille en mariage. Ils s'en retournent. Alors le roi réunit une équipe de bonhommes, il leur dit :

- Vous allez faire un tas de fagots, vous mettrez le charbonnier dessus et vous mettrez le feu aux quatre coins du tas.

Les fagots ont brûlé avec le charbonnier. Les préparatifs se sont faits pour les noces et le lendemain se sont mariés.

Il est bon de vous dire que le jour du mariage, le frère de mon cavalier avait regardé l'eau du puits. Ce jour là, l'eau était bien plus claire que les autres jours. Le frère se disait en lui-même :

- Ca doit être son plus beau jour. Il se marie peut-être aujourd'hui.

Les noces se font. Quelques jours après, mon cavalier allait chas-

ser, sa femme lui dit :

- Mais, mon mari, qu'elle dit, ne va donc jamais à la chasse dans le bois de mon papa, parce que tous ceux qui y sont allés ont trouvé la mort.

(Il y avait une autre Bête, dans la forêt du roi.)

Après la noce, le lion et le renard avaient disparu.

Voilà donc le lendemain matin, sans rien dire, prend son cheval et son chien et s'en va à la chasse dans le bois du roi. Quand il fut dans le milieu de l'allée, voilà une grosse Bête qui s'amène sans hésiter et le tue tout d'un coup, tue son cheval, tue son chien, les coupe par morceaux et les met à pendre dans une remise qui se trouvait là.

Et aussitôt qu'il fut mort, l'eau du puits de son frère avait tourné toute rouge. Son frère se dit en lui-même :

« Hier, il dit, l'eau était très belle. C'était son plus beau jour. Ben, aujourd'hui, il dit, il est mort. Faut que je le trouve mort ou en vie ».

Prend son cheval, qui ressemblait à celui de son frère, prend son chien, qui ressemblait à celui de son frère ; avait un habit fait de même manière, de sorte qu'il ne pouvait se reconnaître l'un de l'autre. Le voilà parti.

Marche aujourd'hui,
Marche demain,
Plus il allait,
Plus il faisait d'chemin.

Arrive au château du roi. Sa belle-sœur était sur le bord de l'avenue :

- Ah ! mon mari, qu'elle dit, vous voilà de retour ?

- Oui, je suis de retour.

Le garçon met le cheval à l'écurie. Lui, il s'en va, comme si c'était son frère, souper et se coucher. Quand il fut pour se coucher, met son épée entre sa belle-sœur et lui. Sa belle-sœur était pas trop gaie, elle lui dit :

- Mais je t'avais dit qu'il ne fallait pas aller dans le bois parce que tu serais tué.

- Tiens, il dit, c'est là que mon frère a dû se faire tuer. On va y aller aujourd'hui.

Le matin, quand il eut bien déjeuné, prend son cheval et son chien et s'en va dans le bois du beau-père de son frère.

Dans l'avenue, trouve une vieille sorcière :

- Où allez-vous mon ami ?

Il lui répond :

Je vais à la recherche de mon frère. Faut que je le trouve mort ou vivant.

- Oui, qu'elle dit, ton frère est mort, pas loin d'ici et toi tu vas encore être tué pareil... Ecoute, elle dit, pour tuer la Bête, je m'en vais t'indiquer un moyen. La Bête a le pouvoir de recoller sa tête, mais si tu envoies la tête à ton chien, à cinq mètres de d'là, faut que ton chien soit rendu avant elle et prenne la tête dans sa gueule.

- Oui, entendu.

Bon. Le jeune homme s'en va. Arrive à la Bête. La Bête lui dit :

- Où vas-tu, ver de terre, que te je mange ?

Il répond :

- On verra bien.

Prend son épée, lui coupe la tête. Aussitôt il dit à son chien :

- Défends ton maître.

Le chien saute dessus. Voilà la Bête de tuée. Descend de son cheval, va à la remise : qu'est-ce qu'il voit là ?

- C'est de la chair humaine : c'est mon frère ! il dit. Si je ferais (je faisais) comme la Bête ? Si je me mettais à rassembler les morceaux ?

Rassemble les morceaux. Il dit à son frère :

- Lève-toi maintenant.

Son frère, qui se met à frotter ses yeux, ouvre les yeux !

- C'est toi, mon frère ?

- Oui, il dit, regarde ton cheval et ton chien comme ils sont !

T'étais pareil, par morceaux, comme ça ! Je m'en vais revenir (ressusciter) ton cheval et ton chien comme je t'ai revenu, toi, pareil.

Le voilà qui colle le cheval et le chien. Les voilà d'arrivés tels qu'ils étaient. Son frère lui demande en ces moments là :

- Comment t'as fait pour venir me délivrer ?

- Comme tu l'avais demandé, j'ai regardé dans ton puits. Quand l'eau était rouge, je me suis dit que tu étais mort.

- Comment t'as fait pour savoir où j'étais ?

- J'ai couché avec ta femme.

- Tu as couché avec ma femme ?

Prend son sabre, le coupe par la moitié. En fait autant de son cheval et de son chien. Prend son cheval et son chien à lui et s'en va.

Oui. Ce soir-là, en se couchant il n'avait pas mis de sabre entre lui et sa femme : c'était sa femme à lui. Ca fait que le matin, avant de se lever :

- Mon mari, elle dit, cette nuit, j'ai eu bien peur de toi.

- Pourquoi ?

- Parce que tu as mis ton sabre entre nous, je trouve pas que c'était naturel.

Alors il s'est dit en lui-même :

« Mon frère (ne) voulait pas toucher à ma femme. C'est pour ça

qu'il avait mis son sabre entre eux deux. J'ai bien eu tort de le tuer mais, à présent, je m'en vais essayer de le revenir comme il a fait lui-même de moi.

Quand il eut déjeuné, prend son cheval et son petit chien.

S'en vont dans la forêt directement.

Arrivent à l'endroit où il avait tué son frère.

Descend de cheval.

Prend la colle qui était là, revient son frère, voilà son frère revenu !

Il en fait autant avec le cheval : voilà le cheval de revenu !

En fait autant avec le chien : voilà le chien de revenu !

S'en vont au château tous les deux, sur deux montures qui se ressemblaient toutes les deux

avec deux chiens pareils

deux hommes pareils, quoi !

Ils sont arrivés au château. Alors, celui qui était marié a dit à son frère :

- Mon frère, tu peux rester avec nous au château jusqu'à ta mort.

Le conte est fini !

S'ils sont pas morts,

Ils vivent encore !

Ce conte m'a été raconté par Pierre Lelièvre, âgé de 73 ans, vannier à Mayun, commune de La Chapelle-des-Marais, le 16 octobre 1947. « C'est un conte d'ancienneté, me dit-il, je l'ai appris par la parole quand j'avais douze ou treize ans. »

« Les anciens prétendaient qu'on ne pouvait pas dire de contes plus longs que celui-là. Ah ! cette histoire-là a été écoutée par bien des gens ! Vous comprenez, c'est le coup de l'attaque de la bête qui les intéressait. » Extrait de : « Contes merveilleux des provinces de France,

Contes de Haute-Bretagne »

Ariane de Félice

L'Ermite du Saint-Laurent

Dans le temps des guerres des Anglais, le fils du seigneur de Vouvantes cheminait pour retourner chez lui, quand il se perdit dans la forêt. Comme son cheval avait soif, il tirait toujours du côté de l'eau, si bien qu'il l'amena au bord de l'étang de la Poitevine. Pendant que le cheval s'abreuvait, le cavalier vit une belle dame, tout en blanc, qui se baignait au-dessous des branches. Le voilà qui pousse son cheval par là ; mais comme la demoiselle avait grand peur, elle se sauva dans l'eau, à la nage. Voilà mon cavalier qui laisse son cheval et qui se jette dans l'eau après elle. Il nageait si vite, si vite que l'eau en volait.

Arrivée au milieu de l'étang, la demoiselle voyant qu'elle allait être prise, se laissa couler au fond de l'eau. Alors le jeune homme allonge la main, mais il ne peut empoigner que le bout de ses cheveux. Il se met à tirer et rien ne venait, car la demoiselle s'était cramponnée aux herbes du fond de l'eau, et c'était lui qui commençait à couler. Il lâche prise et tâche de revenir, mais comme il avait gardé ses armes sur lui, il s'alourdissait et l'eau lui venait jusqu'au menton. Alors il demande à Saint-Laurent, son patron, de le tirer de là pour qu'il ne mourût pas sans confession, et le voilà qui se sent ramené sur l'eau et poussé jusqu'au bord. Quand il fut à terre, il avait tant de chagrin d'avoir fait noyer la demoiselle qu'il rattrape son cheval, court le vendre à la ville, avec ses armes et tout ce qu'il avait et tout le long du chemin en revenant, il jetait son argent aux pauvres gens. Après cela, il retourne dans la forêt et se bâtit une cabane en branchage, comme les charbonniers.

Tout le jour il faisait des prières et ne mangeait que des herbes, des fênes et des lussès, il ne buvait que l'eau de la fontaine qui est auprès de sa cabane. Comme il priait toujours Saint-Laurent, on l'appelait l'ermite de Saint-Laurent, et les gens qui avaient les fièvres venaient le trouver pour qu'il les fasse passer.

Voilà qu'une nuit un grand orage arrive sur la forêt ; le tonnerre tonne, la grêle grelonne, et le vent bougonne, si bien que la cabane s'envole en morceaux et l'ermite se sauve dans les bois. Il arrive par une petite voyette tout contre un gros chêne, qui était le chêne à la gland, et comme l'arbre était creux, il se gîte dedans et se met à l'abri. Toute la nuit le vent faisait craquer l'arbre et secouait les branches. Au matin, il veut sortir de son arbre, mais le vent l'avait si bien tordu que le trou s'était refermé et qu'il ne pouvait plus passer. Alors il se met à gratter la terre au fond de l'arbre, et en grattant il trouve un degré, puis un autre et le voilà descendu dans un souterrain noir comme terre. On voyait seulement comme une petite lumière au bout. Il allait toujours, tant qu'à la fin le voilà sorti en plein soleil dans un beau jardin, juste au beau milieu de l'étang. Il y avait partout des bouquets, des sentes fleuries, et dans une allée la belle dame en blanc qui se promenait.

Bien vite, il va lui demander son pardon, et que si elle veut l'épouser, il l'amènera chez son père à Vouvantes. Celle-ci lui dit qu'elle veut bien, mais qu'il faut qu'il fasse encore sept ans de pénitence.

Le voilà revenu dans son bois, qui se met à refaire sa cabane ; comme il savait que c'était pour longtemps, il la bâtit cette fois en pierre, pour que le vent ne l'emporte pas, avec une petite chapelle au côté.

Il y avait sept ans qu'il était là, quand une nuit la clochette se mit à tinter. Il ouvre la porte, et il trouve la dame en blanc qui lui dit qu'elle amène un moine de l'abbaye qui va les marier. Les voilà tous deux dans la chapelle : les cierges étaient en cire jaune, le moine habillé de noir, et il chantait des miserere et des de profundis. Pendant la messe, l'ermite pleurait que le pavé en était mouillé. Enfin, au dernier oremus, il prend son anneau bénit

pour le passer au doigt de la dame ; mais au lieu de sa main, il ne trouve qu'une manière de fumée chaude. Alors, il tomba raide mort.

Le moine se mit à dire son enterrement, et après, il l'enterra au pied de la chapelle. Il a poussé au-dessus une grande bouée d'épine blanche. On dit que quand la buée se lève au matin sur l'étang, elle reste longtemps accrochée à l'épine du Saint-Laurent.

(1) La forêt d'Ancenis, située à près de sept lieues de cette ville, descend en pente sur l'étang de la Poitevinière qu'elle entoure de ses bois. Le versant au-dessus de l'étang s'appelle la Bauche du Saint Laurent, à cause d'un petit ermitage caché sous les arbres et dont les ruines paraissent encore, auprès d'un ruisseau jadis traversé par une jetée. Les gens du pays y viennent souvent en pèlerinage pour les fièvres.

Extrait de : « Revue des Traditions Populaires »
12ème année, tome XII, n° 6, juin 1897
Emile Lechevalier et Ernest Leroux

Conté par un métivier de la Bauche, à Villechoux,
08 octobre 1872

Barbe-Rouge

Barbe-Rouge s'était marié sept fois, et avait perdu successivement ses femmes au bout de peu de temps de ménage. Il vécut dix ans en bonne intelligence avec la huitième, dont il eut deux filles et un garçon. Mais, à cette époque, Barbe-Rouge prit sa femme en telle haine, qu'il résolut de se débarrasser d'elle.

Un dimanche, au moment où elle revenait de la messe, il lui dit :

- Jeanne-Marie, c'est aujourd'hui que je vais te tuer.

- Permettez-moi, répondit la femme, de prendre mes habits de noces, ceux avec lesquels je fus mariée avec vous.

- Alors, monte dans ta chambre, et dépêche-toi, car je suis pressé.

Elle ouvrit, avant de commencer à s'habiller, la porte de la maison à son petit chien, auquel elle mit dans l'oreille une lettre pour ses frères qui demeuraient à quelques lieues de là.

Barbe-Rouge, pendant ce temps, aiguïsait son sabre en répétant :

J'aiguise, j'aiguise mon couteau,

Pour tuer ma femme qu'est en haut.

- Es-tu prête, Jeanne-Marie ? lui cria-t-il.

- Non, je n'ai encore mis que mon cotillon de dessous.

Quelques instants après, son mari, tout en répétant :

J'aiguise, j'aiguise mon couteau,

Pour tuer ma femme qu'est en haut,

lui demanda pour la seconde fois si elle était habillée.

- Non, dit-elle, je suis à chausser mes bas.

- Es-tu prête ? répéta-t-il au bout d'un quart d'heure.

- Non, je peigne mes cheveux.

Une demi-heure après, Barbe-Rouge s'écria :

- Mon couteau est bien affilé ; descends, ou je vais te chercher.

- Attendez encore un peu ; je vais prendre ma grande coiffe.

Comme elle y attachait des épingles, elle regarda par la fenêtre, et vit sur la route plusieurs hommes à cheval auxquels elle fit

des signes.

- Pour cette fois, s'écria Barbe-Rouge, je vais monter et te faire ton affaire là-haut.

- Je n'ai plus qu'une épingle à placer, et je descends.

Une minute après, elle dit :

- Je suis prête.

Et elle se mit lentement à descendre l'escalier. Au moment où elle arrivait au bas, on frappa à la porte, et Barbe-Rouge se cacha dans le corridor ; mais les chefs de la troupe le découvrirent et le tuèrent.

Jeanne-Marie sortit de la maison avec ses enfants, et, au bout de son deuil, elle se maria avec un des militaires qui l'avaient délivrée.

Extrait de : « Littérature orale de la Haute Bretagne »

P. Sébillot

Conté en 1878 par Jean Bouchery, de Dourdain,
garçon de ferme à Ercé.

Le tombeau d'Almanzor

C'était au mois de juillet de l'année 1248. Une troupe de cavaliers, le casque en tête et la lance au poing, suivait le grand chemin rocailleux qui conduisait du château de l'Auvergnac au petit port de Piriac. Les gonfanons blancs, ornés d'une croix rouge, flottaient aux bouts des piques, les cuirasses et les casques étincelaient sous les rayons d'un soleil ardent ; les chevaux, richement caparaçonnés et tout bardés de fer, mordaient leurs freins blancs d'écume, et produisaient à chaque mouvement un peu brusque un bruit d'acier qui s'entendait au loin. A la tête de cette troupe d'élite s'avancait, sur son cheval de bataille, un cavalier de haute stature et de fière mine : c'était Almanzor de Kervin, seigneur de l'Auvergnac et de Kerjurion.

Âme vaillante et généreuse, Almanzor, avait répondu un des premiers à l'appel du saint roi Louis IX ; il devait s'embarquer, ce jour-là même au petit port de Piriac, voisin de son château, pour se rendre par mer à Aigues-Mortes, d'où il ferait ensuite voile pour l'Égypte avec toute l'armée des croisés réunis. Cependant le noble comte était marié depuis trois ans à peine. Il avait épousé la belle Yseult de Campsillon qu'il aimait et qui lui avait donné un fils. Yseult avait voulu accompagner son mari jusqu'au vaisseau qui devait pour si longtemps, pour toujours peut-être, l'emporter loin d'elle. Elle s'avancait donc portée dans une litière et tenant son jeune enfant sur ses genoux. Almanzor marchait près d'elle et, pour la consoler, lui adressait de douces paroles. Yseult sentait les larmes lui venir aux yeux ; mais elle les refoulait et s'efforçait de sourire à son noble époux pour ne point abattre son courage et ne point rendre plus pénible encore leur séparation.

Almanzor et sa troupe débouchèrent sur la place de l'église, tout près du port. Une foule de peuple la remplissait. Dès qu'ils parurent, une vive acclamation les accueillit : Noël au vaillant

comte Almanzor de Kervin, criait la foule ; Noël aux croisés ! Les femmes agitaient en l'air leurs mouchoirs, les hommes leurs chapeaux à larges bords : l'enthousiasme était à son comble !

Dressé sur ses étriers, Almanzor remerciait le peuple de la voix et du geste. Il s'avança au milieu d'une double haie d'hommes qui l'acclamaient sur son passage. Un vaisseau de guerre l'attendait sur le port ; il était à l'ancre tout près de la jetée. Le ciel était pur, la mer était calme, tout contribuait à rendre l'embarquement facile. On n'eut de peine que pour conduire à bord les chevaux ; mais enfin l'on y parvint. Le pont du navire était encombré de cuirasses, d'épées, de lances d'armes de toute espèce. Les matelots s'agitaient en tout sens, ardents à la manœuvre : les poulies grinçaient, les cordages se tendaient, déjà les voiles en partie hissées, se gonflaient au souffle de la brise ; pour lever l'ancre, on n'attendait plus qu'Almanzor.

Le noble croisé se tourna vers sa jeune épouse : « Adieu ! adieu ! ma bien aimée Yseult, lui dit-il ; je pars, Dieu le veut ! ». Le cœur d'Yseult battait à se rompre. Pour toute réponse, elle tendit son enfant à son cher époux. Celui-ci déposa sur son front un long baiser, puis tenant toujours son fils dans sa main vaillante, il attira de l'autre son épouse sur son cœur, et tous deux un instant confondirent leurs larmes dans une suprême et douloureuse étreinte.

La cruelle séparation était accomplie. Le vaisseau partit, salué par les cris mille fois répétés de la foule. Déjà il avance dans la haute mer ; bientôt ces larges voiles blanches n'apparaissent plus de loin que comme les ailes d'une mouette qui rase les flots. Pour l'apercevoir plus longtemps, Yseult qui maintenant donnait un libre cours à ses larmes, avait couru à la pointe du Castelli, d'où l'on embrasse la vaste mer. Elle le suivit longtemps des yeux jusqu'à ce qu'il disparût enfin à l'horizon brumeux du soir,

dans la direction de Belle-Isle.

Yseult reprit alors le chemin de son château de l'Auvergnac. Lorsqu'elle se vit seule dans la chambre nuptiale où tout lui parlait du noble époux qui venait de la quitter, elle éprouva une telle douleur qu'elle crut un moment qu'elle allait en mourir. Elle demeura longtemps affaissée sur son prie-Dieu, abîmée dans ses angoisses comme la Vierge au pied du Calvaire. Ses larmes enfin coulèrent avec abondance et la soulagèrent. Elle se releva plus forte : la résignation était entrée dans son âme. Son fils qui dormait dans son berceau, poussa un léger soupir. Yseult courut à lui. L'enfant se réveilla ; avec un doux sourire, il tendit vers elle ses petites mains. La pauvre mère lui sourit elle-même à travers ses larmes, le prit dans ses bras, le pressa sur son cœur et déposa sur son front un long baiser. Non, elle n'était pas seule, elle avait son enfant, précieux gage de la tendresse de son époux bien aimé !

Depuis lors Yseult tout entière au souvenir d'Almanzor et aux soins que réclamait son fils, vécut dans la solitude la plus profonde. Elle ne quittait guère son château que pour se rendre, lorsque le temps le lui permettait, au bord de la mer. Elle passait parfois de longues heures à la pointe du Castelli, le regard perdu sur l'océan sans limite, comme si elle eût voulu retrouver dans ses flots mouvants le sillage effacé du vaisseau qui avait emporté le tendre objet de son amour. Le rivage, sur ce point, est d'ailleurs un des plus pittoresques que l'on puisse voir. L'œil découvre au loin la côte du Morbihan depuis l'embouchure de la Vilaine jusqu'à Saint-Gildas de Ruys, abbaye alors florissante que le grand Abélard avait illustrée de sa présence quelques années auparavant. Yseult aimait à considérer cette côte, dont elle apercevait de loin les noirs récifs ou les plages sablonneuses brillant au soleil comme de vastes nappes d'argent. Lorsqu'elle reportait ses

yeux vers la haute mer, elle voyait les grands vaisseaux qui entraient dans le port du Croisic, ou qui en sortaient, toutes voiles au vent, pour aller trafiquer jusque dans les contrées les plus éloignées. Plus près du rivage, les nombreuses barques de pêche glissaient sur les flots, et le soir, rentraient au port, comme une nuée d'oiseaux de mer qui, à l'approche de la nuit, vont chercher un abri dans les grottes paisibles du rivage.

Lorsque la mer était basse, Yseult longeait le pied de la falaise escarpée qui s'élève à pic comme un mur à plus de soixante coudées. Elle admirait les rochers énormes, aux formes bizarres, incessamment battus par le flot qui les ronge. Les vagues bondissantes se heurtaient avec furie contre les récifs et rejaillissaient en nappes d'écume jusqu'à ses pieds. La noble dame aimait ce spectacle à la fois grandiose et sauvage. Parfois elle se réfugiait dans une grotte élevée, creusée dans la falaise, que la mer, au reflux, laisse à sec. Là, abritée contre les ardeurs du soleil aussi bien que contre les souffles glacés du vent de mer, elle demeurerait de longues heures, absorbée dans sa rêverie, écoutant le sourd grondement de l'océan, l'œil perdu sur la vaste étendue des flots qui sans trêve ni repos, s'entr'ouvrent, se heurtent, se poussent et se repoussent.

Cependant cinq ans déjà s'étaient écoulés depuis le départ d'Almanzor. Sa noble épouse avait appris, avec une anxiété toujours croissante, le désastre de Mansourah, la destruction de l'armée chrétienne, la captivité du roi. Son mari n'était point mort, il était, comme tant d'autres nobles gentilhommes retenu dans les fers. Elle lui avait envoyé pour rançon une forte somme d'argent, il était donc libre maintenant, du moins elle l'espérait. Mais fidèle jusqu'au bout, il lui avait fait savoir qu'il était résolu à partager le sort du roi et ne rentrerait qu'avec lui en France.

Yseult, partagée entre l'espérance et la crainte, attendait

son retour avec la plus vive impatience. Enfin au mois de juillet 1254, elle apprit le retour du roi. Son mari lui-même faisait voile vers les côtes de Bretagne, mais une avarie l'avait forcé de relâcher à Bordeaux : dans quelques jours il serait dans ses bras. La joie d'Yseult en apprenant ces heureuses nouvelles, fut d'autant plus vive que son attente avait été longue. Elle allait donc enfin revoir cet époux si cher qui depuis son absence n'avait jamais un seul jour cessé d'occuper sa pensée ! Elle le reverrait couvert de nobles cicatrices, fatigué sans doute des rudes travaux de cette guerre lointaine, mais fier de les avoir supportés pour le Christ. Avec quelle ivresse elle le presserait sur son cœur ! Avec quelle joie elle lui montrerait son fils, si petit à son départ, mais maintenant grandi, déjà fort et annonçant qu'il serait le vivant portrait de son père. Pauvre enfant, le reconnaîtra-t-il ce père qu'il n'a fait qu'entrevoir, et dans un âge si tendre ! Oh ! maintenant, comme ils vont être heureux ensemble ! Son cher seigneur oubliera près d'elle ses fatigues et ses longues souffrances.

Yseult plus que jamais aime à errer sur le rivage. Elle s'y rend dès le matin pour y retourner encore le soir. Elle est heureuse, et la joie de son âme semble communiquer un charme nouveau à tout ce qui l'entoure. L'aspect de la mer est plus riant, la brise plus caressante, le murmure de la vague plus doux. Non, non, ces flots paisibles ne cachent point d'écueil ; cette mer polie comme une glace de miroir, va s'entr'ouvrir sous la proue du vaisseau qui porte son mari. Déjà elle le voit par la pensée fendre les ondes, un vent favorable gonfle ses voiles et frémit dans les cordages, il vole sur les flots azurés et laisse derrière lui un long sillage d'argent frangé d'écume. Il approche : debout sur le pont. Almanzor lui tend les bras.

Hélas ! ce n'est qu'une illusion, qu'un rêve de son imagination ! Chaque barque qui apparaît à l'horizon fait battre son cœur

et met sur ses lèvres un cri, toujours le même : c'est lui ! c'est son vaisseau ! Elle se lève, elle monte sur le rocher, elle regarde avec une telle intensité que les yeux lui font mal, que son regard fatigué se trouble. Mais ce n'est pas lui ! Elle se rassied pour se relever bientôt ; ce n'est qu'une déception de plus !

Huit jours se sont écoulés. La pauvre femme commence à se désespérer. Le soir approche, le soleil va plonger dans les flots son disque agrandi, ardent, qui embrase l'horizon. Malgré la brise du soir, l'air est lourd, chargé d'électricité ; l'on respire à peine. De gros nuages cuivrés roulent dans un ciel morne. Les goëlands regagnent la côte à tire d'ailes avec des cris aigus. Les barques s'empressent de rentrer au port. Tout présage un orage. Yseult cependant demeure à sa place comme rivée au rocher. Son fils est avec elle. Il a froid, il a faim, il le lui dit en pleurant : il lui demande de partir. Sa mère ne semble pas l'entendre. Les yeux fixés sur la mer, elle regarde. Elle a vu, du moins elle a cru voir là-bas, à l'horizon, tout près des îles d'Hoëdic et de Houat, un vaisseau d'une forme particulière. Mais la nuit approche et la tempête aussi. Sans doute, le navire a cargué ses voiles : elle ne l'aperçoit plus. De gros nuages noirs accourent avec rapidité. Le vent s'est levé ; la mer devient houleuse, les vagues déferlent sur les rochers et bondissent en écumant. Les nuées se déchirent, de rapides éclairs zèbrent le ciel, le tonnerre gronde avec fracas. Yseult a quitté le rivage. Elle entraîne son fils avec rapidité. Hélas ! il est trop tard. L'enfant fatigué trébuche et ne peut plus marcher ; sa mère le prend dans ses bras ; mais elle est impuissante à pouvoir porter loin ce cher fardeau ; elle le dépose à terre, et tous deux s'en vont à petits pas dans la nuit noire, sous les rafales de la tempête et la pluie qui tombe à torrent.

L'enfant est enfin dans son berceau. Sa pauvre mère l'a apporté tout tremblant, épuisé, à demi évanoui. Elle a pris à

peine le temps de quitter ses vêtements mouillés, elle est venue s'asseoir près de sa couche. Elle presse sa main glacée tout à l'heure, maintenant brûlante. Son front aussi est brûlant, ses joues sont enflammées, une lueur étrange brille dans ses yeux agrandis. Sa poitrine est en feu, une soif ardente le dévore. Penchée sur son fils, Yseult suit avec angoisse le progrès de la fièvre. S'il allait mourir ! À cette pensée, son cœur bat avec violence ; elle s'accuse d'avoir par son imprudence causé sa mort, et verse des larmes amères. La peur de réveiller son fils l'empêche seule de se livrer à tout l'emportement de sa douleur.

L'enfant s'est assoupi, il dort ; mais son sommeil est agité. Il se remue sur sa couche sans pouvoir trouver le repos. Des visions le fatiguent ; ses mains cherchent dans le vide à saisir des ombres impalpables. Son père ! il voit son père, il lui tend les bras, il veut l'embrasser ! Son pied glisse sur le rocher, il tombe dans l'abîme, le flot l'entraîne ! il se réveille en sursaut, en appelant sa mère.

Au dehors, la tempête se déchaîne avec une violence toujours croissante. La pluie fouette les vitres. La nuit noire s'illumine à chaque instant par la lueur rapide des éclairs. Aux éclats du tonnerre se mêlent les sifflements aigus du vent. Yseult près du berceau de son fils malade, en délire, pense à son mari qui peut-être... Mais non. Ce n'est pas possible ! non, il n'est pas sur la mer par cette nuit de tempête ! Ce n'est pas son vaisseau qu'elle a aperçu au coucher du soleil. Elle s'est trompée, elle n'a rien vu ! Non, ce n'est pas lui !

La pauvre femme s'efforce de se persuader que son époux n'a pas encore quitté Bordeaux, qu'il n'a pas eu le temps de réparer ses avaries, que ce n'est certainement pas son navire qu'elle a vu hier au soir.

La nuit se passe au milieu de ces mortelles angoisses. La

tempête s'est un peu calmée, mais non la fièvre de l'enfant. Aux cauchemars de la nuit a succédé le délire joint à une agitation toujours croissante. Il ne reconnaît plus sa mère. Il bégaye des mots incohérents et sans suite. Une idée fixe tourmente son pauvre cerveau malade : son père l'appelle, il est dans un beau bateau ! Pourquoi l'empêche-t-on d'aller rejoindre son père ? Sa mère s'efforce de le retenir en pleurant et pose sur son front brûlant des baisers qu'il repousse.

La pluie a cessé ainsi que le tonnerre. L'orage s'est dissipé. Le vent cependant est toujours violent. On entend au loin les sourds grondements de la mer qui bat le rivage. Une femme, la nourrice de son fils, veille maintenant près de son berceau. Yseult abattue, épuisée de fatigue, entre un instant dans sa chambre et se laisse choir sur un siège. Mais quel est ce bruit ? Un cavalier vient d'entrer dans la cour ; les gens du château l'entourent, il leur parle avec animation. La noble dame ouvre la fenêtre, elle écoute. Les mots : tempête, navire échoué, frappent son oreille. Un triste pressentiment la saisit ; elle descend, elle arrive tout essoufflée. « Qu'y a-t-il ? qu'est-il arrivé ? » demande-t-elle, haletante, la gorge serrée par l'angoisse. En deux mots, le cavalier lui raconte qu'un navire étranger, poussé par la tempête de la nuit, est venu s'échouer sur les rochers, en face du village de Penharang, non loin de la grotte. La mer est trop grosse, il est impossible de porter secours aux naufragés ; ils courent les plus grands dangers. « C'est lui ! c'est Almanzor ! s'écrie-t-elle. Un cheval ! donnez-moi un cheval ! ». En vain on s'efforce de la rassurer, de la calmer : elle ne veut rien entendre. Le cavalier met pied à terre et lui offre sa monture. Yseult l'accepte et part rapide comme l'éclair.

Le vent souffle avec violence et lui coupe la respiration. Elle n'en ralentit en rien la vitesse de son cheval ; elle le

presse, elle le frappe : l'animal blanc d'écume, inondé de sueur, l'emporte dans une course vertigineuse à travers le chemin rocailleux, raviné par l'orage de la nuit. La voilà sur la falaise ; déjà elle aperçoit le navire et la foule impuissante à lui porter secours.

Yseult a mis pied à terre. A son approche, la foule émue s'écarte avec respect. « Quel est ce vaisseau ? quels sont ces naufragés ? demande-t-elle. « Noble dame, répond un vieillard, ce sont des croisés venant d'Orient. Le flot en a poussé plusieurs au rivage, mais hélas ! ils sont tous morts. Voyez ! ». Trois cadavres sont là sur la grève, gonflés, livides, affreusement mutilés contre les rochers. Yseult jette sur eux un regard, elle reconnaît la livrée de son mari !

Le désespoir lui donne une énergie surhumaine. « C'est mon mari, s'écrie-t-elle, c'est votre seigneur : sauvez-le ! ». Hélas ! les braves gens ont déjà tenté l'impossible. Le navire est échoué sur un long banc de rochers. La mer est furieuse ; des vagues énormes poussées par le vent accourent du large en hurlant avec un fracas horrible ; elles soulèveraient comme un fétu de paille et briseraient contre les écueils la barque téméraire qui tenterait d'accoster le navire. Déjà deux fois les plus habiles nageurs ont voulu porter un câble aux malheureux naufragés. C'est à peine s'ils ont pu faire quelques brasses ; ils ont été rejetés avec violence par la lame, l'un d'eux a failli se briser contre le rocher. Il n'y a rien à faire, rien, sinon attendre que la tempête se calme et que la mer se retire : peut-être, au reflux, pourra-t-on aborder le navire !

Cependant le vaisseau n'est plus qu'une épave. Ses mâts sont brisés, ses flancs sont ouverts, son pont est à chaque instant balayé par la lame. Les vagues en furie le pressent, le heurtent, le frappent, le soulèvent, le précipitent sur les pointes des rochers

; ses membrures craquent, sa quille est emportée : si ce rude assaut se prolonge, de ce fier navire, il ne restera bientôt plus que quelques débris flottants.

Qu'est devenu l'équipage ? Les hommes que l'on voyait sur le pont disparaissent l'un après l'autre emportés par la vague. Il n'en reste plus qu'un seul, un guerrier armé de sa cuirasse comme pour le combat. Doué d'une force prodigieuse, il se tient cramponné avec toute l'énergie du désespoir. C'est pour lui la lutte suprême, il ne veut pas mourir avant d'avoir revu son épouse, embrassé son enfant.

Yseult échappe aux mains qui veulent la retenir. Elle vient d'apercevoir son mari. Profitant du reflux, elle se précipite elle gagne un rocher énorme qui est en cet endroit. Meurtrie, les habits ruisselants et déchirés, les cheveux au vent, elle tend avec désespoir les mains vers son mari. Elle l'appelle à grands cris, mais le bruit des vents et des flots étouffe sa voix. Almanzor, à demi aveuglé par la vague écumante qui sans cesse lui rejaillit au visage, aperçoit cette femme debout sur le rocher au milieu des fureurs de la tempête. C'est Yseult, c'est son épouse chérie : son cœur la devine ! Cette vue ranime son courage, redouble son énergie. Il ira la rejoindre et, s'il doit mourir, c'est à ses pieds qu'il rendra le dernier soupir.

Almanzor se précipite dans les flots. Il nage avec une énergie qui n'a d'égale que la violence de la mer. Une vague le pousse, une autre le repousse. Vingt fois il se serait brisé la tête et la poitrine contre les rochers s'il n'eût été protégé par son casque et sa cuirasse. Hélas ! son armure paralyse ses mouvements, alourdit son corps. Cependant il gagne du terrain ! mais ses forces sont épuisées, il a peine à se soutenir. Va-t-il donc mourir si près du rivage, mourir sans recevoir le baiser de son épouse ? Il pousse un cri de détresse et fait un dernier et vain effort. Yseult l'a enten-

du, Yseult le voit s'agiter un instant, puis disparaître. Un rugissement de terreur et d'angoisse s'échappe de sa poitrine. Elle se précipite, elle veut sauver son mari ou périr avec lui. Mais les braves marins qui l'ont suivie sur le rocher, la retiennent. Touchés de son désespoir, de nouveau les meilleurs nageurs se jettent dans les flots. Leurs efforts sont enfin couronnés de succès. Ils parviennent à saisir Almanzor, ils le ramènent à la surface de l'onde, ils le déposent aux pieds d'Yseult.

Mais hélas ! dans quel état digne de pitié elle le reçoit ! Sa figure est meurtrie, le sang lui jaillit par les narines et la bouche. Cependant son cœur bat encore. Penchée sur son visage, Yseult lui prodigue les noms les plus doux, elle semble vouloir lui communiquer sa chaleur, l'animer de son souffle. Almanzor rouvre enfin les yeux ; son regard mourant rencontre celui de son épouse bien-aimée, et il murmure faiblement : Yseult, Yseult, adieu ! Il n'en peut dire davantage : un flot de sang lui emplit la bouche, une convulsion nerveuse secoue tout son corps, il pousse un soupir et expire.

Après une longue et cruelle attente de cinq années, ne recevoir son mari que pour le voir mourir entre ses bras ! Une telle douleur était au-dessus des forces de la malheureuse Yseult. Elle tomba évanouie sur le corps inanimé de son époux. On l'emporta, on la reconduisit à son château. Elle se recouvra ses sens que dans la soirée. Mais elle paraissait avoir perdu le souvenir de ce qui s'était passé. Ses yeux étaient hagards, son regard était vide. L'âme d'Yseult semblait absente de son beau corps.

A la chute du jour cependant, l'intendant du berceau vint prendre ses ordres pour la funèbre cérémonie du lendemain. Yseult le regarda, hésita quelques instants, puis tout à coup se ressouvenant, elle éclata en sanglots déchirants et versa des larmes abondantes. Lorsque ce premier accès de douleur se fut un

peu calmé, elle pensa à son fils et demanda à le voir. Ses serviteurs ne lui répondirent que par des pleurs. Elle se leva de sa couche, courut en chancelant au berceau de son enfant. Hélas ! il était mort le matin même, il était allé rejoindre son père !

Quand la pauvre mère vit les joues décolorées de son enfant, elle comprit toute l'étendue de son malheur. Son âme était brisée. Une fièvre ardente mit longtemps ses jours en danger, et plutôt à Dieu qu'elle en fût morte ! Lorsqu'elle revint à la santé, elle était folle. Elle passa dès lors ses jours à errer sur le rivage. Elle demeurait de longues heures, morne, immobile, au pied du rocher où elle avait vu son époux expirer entre ses bras. Ce rocher, taillé et poli par la lame, a la forme d'un tombeau légèrement arrondi aux deux extrémités. Les habitants de la côte l'appellent encore aujourd'hui le Tombeau d'Almanzor.

Parfois aussi Yseult se retirait dans la vaste grotte creusée par la mer dans le schiste du rivage. Un jour elle y fut surprise par la marée ; elle y périt. Le lendemain, son cadavre fut trouvé par des gens qui étaient venus cueillir le goémon sur les rochers de la plage. Depuis ce jour, cette grotte porte le nom de Grotte à Madame.

Parfois les pêcheurs voguant sur leurs barques légères aperçoivent vers le soir deux fantômes enlacés courant sur la cime des vagues écumantes. Ce sont, disent-ils, les ombres d'Almanzor et d'Yseult. Ils s'empressent alors de rentrer au port, certains que l'orage n'est pas loin ; car ces spectres effrayants n'apparaissent que dans les jours de tempête.

...

...

...

Le Rat et la Râtesse

Le Rat et la Râtesse se marièrent, et le lendemain de leurs noces, le Rat dit à sa femme :

- Iras-tu dehors ou resteras-tu à la maison ?

- Je resterai à la maison pour faire la cuisine pendant que tu travailleras dehors.

- Bien, dit-il ; quand il sera midi, tu m'appelleras.

En faisant de la bouillie de blé noir, la Râtesse tomba dans la casserole, et se brûla si fort qu'elle en mourut.

Le Rat entendit sonner midi, puis une heure, puis deux ; enfin, à trois heures, il rentra à la maison, fort inquiet, et quand il vit que la Râtesse était morte, il se mit à pleurer.

Une bonne femme qui le rencontra lui demanda le sujet de son chagrin.

- C'est, répondit-il, que la Râtesse est morte.

- Je vais, dit la femme, me mettre à chanter.

Et elle entonna à haute voix une chanson.

En apprenant cette nouvelle, la table se mit à danser, la place à se balayer, la porte à sortir de ses gonds et à y rentrer (1) ; la charrette courut les chemins, et elle rencontra un bonhomme qui chauffait son four et qui lui demanda pourquoi elle était si joyeuse.

- C'est dit-elle, que la Râtesse est morte ; la bonne femme s'est mise à chanter, la table à danser, la place à se balayer, la porte à sortir et à rentrer dans ses gonds, et moi à courir les chemins.

- Puisque c'est ainsi, dit le bonhomme, je vais jeter la pelle dans le four.

- Et moi, ajouta sa bonne femme, je jetterai la pâte aux chiens.

- Qu'avez-vous ? demanda une petite fille qui passait par là.

- Tu ne sais pas la nouvelle ? La Râtesse est morte ; la vieille femme chante, la table danse, la place se balaie, la porte sort de ses gonds et y rentre, la charrette court les chemins, le bon-

homme a jeté la pelle au four, et moi ma pâte aux chiens.

- Ah ! dit la petite fille, vous devriez me donner un petit tourterin tourterette pour ma grand'mère Jeannette qui n'en a point mangé depuis sept ans.

Elle prit son tourterin tourterette, et rencontra un lièvre qui lui en demanda à manger ; elle refusa en disant qu'elle allait le porter à sa grand'mère Jeannette qui n'en avait pas mangé depuis sept ans.

Plus loin elle vit venir un loup qui lui demanda la permission d'y goûter ; la petite fille ne voulut pas, et dit au loup qu'elle gardait son tourterin tourterette pour sa grand'mère Jeannette qui n'en avait pas mangé depuis sept ans.

- Où demeure-t-elle ? dit-il.

- Au village, là-bas, répondit l'enfant.

- Iras-tu par les sentiers ou par le grand chemin ?

- Par les sentiers, car les routes sont trop crottées.

Le loup arriva en toute hâte à la maison et croqua la bonne femme dont il prit les hardes, et se coucha dans le lit.

Quand la petite fille fut entrée dans la maison, elle dit :

- Ma grand'mère Jeannette, je suis venue vous apporter un petit tourterin tourterette.

- C'est bien, répondit le loup.

- Ma grand'mère, on m'a dit de vous faire la soupe.

- C'est bien.

- Ma grand'mère, mes parents m'ont recommandé de voir si vous aviez des poux dans la tête. Ah ! s'écria t elle, comme vous avez les cheveux rudes !

- C'est l'âge, mon enfant.

- Comme vous avez de grandes dents !

- C'est pour te manger, dit le loup, qui, en disant ces mots, se mit à la croquer.

(1) mon conteur disait : « à se gonter et à se dégonter ».

Extrait de : « Littérature orale de la Haute Bretagne »

P. Sébillot

Conté en 1878 par Constant Joulot, de Gosné.

La première partie de ce récit, qui se compose de deux contes soudés, se trouve sous une forme plus vive dans la Mort du Rat, Contes populaires de la Haute-Bretagne, n° LV. On peut comparer à ces deux contes : Ce qu'il faut pour coudre la peau d'un rat, conte recueilli dans l'Ardèche par M. V. Smith, et publié en patois dans Mélusine, col. 426, et un conte italien d'Imbriani, analysé par M. Marc Monnier, Contes populaires en Italie, p.96. La seconde n'est autre qu'une version campagnarde du Petit Chaperon Rouge.

La Borne déplacée

Entre Pornic et Bourgneuf, près de La Bernerie, vivait un vieux fermier très avare. Il possédait plusieurs champs dont l'un, le plus fertile, était située en bordure de la route.

Ay lieu d'en être très satisfait, cette fertilité lui causait de l'amertume parce que ce champ ne lui appartenait pas en entier. Il n'en avait que la moitié et le fermier possesseur de l'autre refusait de la lui vendre, bien qu'à plusieurs reprises il lui en eut offert un bon prix. Cette mitoyenneté lui était d'autant plus pénible que nul fossé planté de chênes ou de rigoles, ne séparait les deux moitiés du champ. Seule une borne, enfoncée en terre non loin de la route, délimitait la part de chacun. Et quand le vieux fermier voyait les sillons de son voisin en bordure des siens produire de belles gerbes de blé, aussi bien fournies en grains que celles qu'il récoltait lui-même, il en concevait un cruel dépit. Cela était devenue une sorte d'obsession, d'idée fixe qui le rendait très malheureux.

Il conçut donc le coupable projet d'augmenter, de façon illicite, la moitié du champ qui lui appartenait. Il choisit une nuit d'hiver étoilée mais sans lune, qui lui permettait de voir de près ce qu'il comptait faire sans risquer d'être aperçu de loin. Une pioche sur l'épaule, il sortit de sa ferme sans faire de bruit et se rendit à la limite de son champ.

Des deux côtés de la borne, depuis la coupe des blés, le terrain avait le même aspect. Le lieu était désert, nul passant ne s'avancait sur la route. Tous les habitants du voisinage dormaient depuis longtemps.

Il put donc tout à son aise, mais non sans que le cœur ne lui battît plus fort dans la crainte d'être surpris, piocher autour de la borne jusqu'à ce qu'il parvînt à la déterrer. Ensuite il creusa un trou à un pied plus loin dans le terrain du voisin, et s'arrêta pour reprendre haleine car il avait une hâte fébrile à accomplir ce tra-

vail.

La borne en granit était lourde. Il parvint cependant à la sortir péniblement du trou puis à la porter jusqu'à son nouvel emplacement. Il l'avait bien examinée, et mesuré avec sa main entre l'ongle du pouce et celui du petit doigt, la hauteur de la partie qui dépassait le sol.

A ce moment il se mit à trembler. Un bruit grandissant de pas de cheval sur la route, reconnaissable dans le silence de la nuit, se précisait.

Serait-ce la charrette de l'Ankou (la mort) qui la nuit parcourt les campagnes et frappe à la porte de ceux qui doivent mourir le jour suivant ? ...

- « Si l'Ankou me voit, c'en est fait de moi ! Jésus-Marie, protégez-moi ! » murmura-t-il, et il esqua un signe de croix...

En prêtant l'oreille il reconnut distinctement que, s'il y avait un bruit de fers de chevaux, on entendait grincer aucune roue. Cela le rassura. Ce ne pouvait être la sinistre charrette.

Mais soudain une autre crainte le saisit : si c'étaient les gendarmes ? Eux seuls pouvaient parcourir les routes à pareille heure ! Car, eux, ils ne redoutent pas les revenants !

Des Gouttes de sueur perlèrent à son front, en hâte il s'étendit sur la terre et, tout en rampant, traînant sa pioche, il s'éloigna de la route, puis s'arrêta.

Il regarda en levant un peu la tête et vit passer les silhouettes de trois chevaux dont un seul était monté.

« C'est un maquignon qui se rend à quelque foire. Eux aussi n'ont pas peur des revenants, pas plus que du diable, leur saint patron ! » pensa-t-il.

Les paysans ne les aiment pas, estimant toujours qu'ils leur vendent leurs bêtes trop chers ou qu'ils les leur achètent trop bon marché...

Les chevaux passés, il retourna à son travail, put non sans peine placer la borne dans son nouveau trou et mesura de ses doigts écartés la partie qui émergeait de la terre.

« C'est bien ça », se dit-il.

En marchant avec lenteur, accroupi il effaça de ses mains la trace de ses pas et aplatit le sol autour de la borne. Quand il jugea que la besogne était bien faite, il reprit sa pioche, descendit sur la route et regagna sa ferme sans faire aucune rencontre.

Le lendemain matin, 'un pas traînant, sans avoir l'air de rien, il s'en fut sur la route de Pornic et passa devant la borne déplacée. Il regarda et fut satisfait. Réellement on aurait dit qu'elle avait toujours été là. Pour ne point avoir l'air de s'y intéresser, il continua son chemin pendant une cinquantaine de pas, puis il s'arrêta, fit demi-tour et jeta au passage un nouveau regard furtif vers la borne.

« C'est du bon travail, se dit-il, surtout pour avoir été fait la nuit. »

En rentrant il s'offrit un grand verre d'eau-de-vie comme récompense et pour se remettre aussi des émotions de ce pénible labeur. Pendant les jours suivants, toutefois, il était inquiet chaque fois que son chien aboyait. Ne serait-ce pas le voisin frustré qui, ayant remarqué le déplacement de la borne, venait lui en parler, lui dire ses soupçons, en vertu de l'agade : « Le coupable est le profiteux », et parler de la remettre à sa vraie place ?...

Mais non, l'autre ne s'était aperçu de rien, et lors des labours de printemps, le vieux fermier put tracer deux sillons de plus sur le terrain ainsi annexé frauduleusement au sien. Quand vint la récolte, il calcula en se frottant les mains combien cela représentait d'écus. Et puisque tout s'était si bien passé, il se promit de recommencer l'hiver suivant.

Il mena à bien ce deuxième déplacement, puis un autre au cours

du troisième hiver. Mais il jugea prudent de s'arrêter pour ne point risquer de tout perdre en coulant trop gagner.

Et cela ne l'empêcha point de trépasser, quatre ans plus tard, sans pouvoir emporter avec lui aucun de ses écus.

Quelques jours après son enterrement une rumeur circula dans La Bernerie. Des paysans attardés, passant la nuit venue sur la route de Pornic, avaient été effrayés de voir le champ du défunt, à l'endroit où il était mitoyen avec le voisin, un revenant couvert d'un long suaire, un peu courbé, semblant porter un lourd fardeau et criant sans cesse :

- C'est la borne, où faut-il la mettre ?

Et, terrifiés, ils s'étaient sauvés en courant.

L'un d'eux était allé trouver, pour l'en avertir, le fermier qui possédait l'autre moitié du champ.

Celui-ci ne croyait guère aux histoires de revenants.

- Ce doit être quelques mauvais plaisant qui s'amuse à effrayer les passants crédules, dit-il.

Et il résolut d'aller la nuit suivante, armé d'un solide gourdin, voir ce qu'il en était et mettre en fuite l'auteur de cette macabre plaisanterie.

- À sa grande stupéfaction, il dut constater qu'en effet, le spectre était là ; et il l'entendit répéter sans cesse d'une voix plaintive : « C'est la borne, où faut-il la mettre ? »

Alors il lui cria :

- Veux-tu bien te taire ! ou gare à mon bâton !

Mais aussitôt le champ fut couert de flammes et le revenant lui-même avait un corps paraissant fait d'un assemblage de charbons ardents qui éclairaient de lueurs pourpres, sans le brûler, le suaire dont il était vêtu...

Alors le fermier s'enfuit épouvanté en faisant le vœu, si le revenant ne le poursuivait pas et ne lui faisait aucun mal, d'aller en

pèlerinage à pied à Sainte-Anne-d'Auray.

L'apparition terrifiante avait encore été vue par un paysan une des nuits qui suivirent, et nul n'osait plus approcher de ce champ après le coucher du soleil. Mais un soir, un ivrogne qui s'était attardé dans les cabarets de La Bernerie et habitait assez loin du bourg sur la route de Pornic, fut bien obligé de passer devant le champ. Il ne songeait guère au revenant, il titubait et avait bien de la peine à regagner son logis. Arrivé devant le lieu hanté il entendit le spectre qui répétait inlassablement d'un ton plaintif :
« C'est la borne ! Où faut-il la mettre ? »

L'ivrogne, comme si la question lui eut été posée par un simple mortel, lui répondit :

- Qu'est-ce que cela peut me faire ? Mets-la où tu l'as prise !
Alors le revenant fit quelques pas, posa la borne juste à l'endroit d'où elle avait été frauduleusement enlevée, et d'un ton de vive gratitude dit à l'ivrogne :

- O sois béni, toi qui as mis fin à ma peine !
« Pour n'avoir pas respecté le bien d'autrui en déplaçant cette borne de mon vivant, j'avais été condamné par le Très-Haut à revenir pendant cent ans, toutes les nuits, en portant cette lourde pierre, répéter la phrase que tu as entendue jusqu'à ce qu'un mortel me répondit en m'indiquant ce que je devais en faire.
« Grâce à toi je vais enfin pouvoir goûter le repos éternel. »
Et jamais plus, sur le champ en bordure de cette route, on ne revit, la nuit, le spectre plaintif du déplaceur de la borne...

Extrait de : Contes de mon menhir
Contes et légendes de Bretagne
Paul-Yves Sébillot

Le géant du monde des morts

À la pointe orientale du lac, à sept ou huit cents toises de sa rive, se trouve une petite île abandonnée, de forme à peu près ronde, et de cinq à six cents pas de diamètre ; elle se nomme l'île de Dun. Il y a au milieu une pierre debout d'environ cinq pieds de hauteur sur deux à trois de largeur à sa base. Cette pierre paraît profondément enfoncée en terre, et est percée d'un trou rond, de six pouces de diamètre, à environ deux pieds du sol. Elle sert, suivant une vieille tradition, à boucher l'entrée du gouffre qui a vomie l'eau du lac. Ce gouffre renferme un géant énorme, qui, par les efforts qu'il fait pour se délivrer de sa prison, excite les tempêtes. Ce géant doit rester enfermé jusqu'à ce qu'une jeune fille vierge puisse embrasser cette pierre. Elle devra pour cela passer le bras gauche dans le trou de la pierre et pratiquer un nœud coulant qu'elle tâchera de passer au cou du géant qui, ainsi lié, deviendra souple, et qui plus est un fervent chrétien. Alors plus de tempête à craindre. Aucune jeune fille que je sache ne s'est encore présentée pour tenter la délivrance du géant. Près de la pierre qui clôt la prison, se voit le tronc d'un vieil arbre qui paraît avoir été un vieux chêne. Ce géant était l'antagoniste de Saint-Martin et détruisait tout le fruit de ses prédications dans la cité d'Herbage (anonyme du XVIII^e siècle).

Le loup et la chèvre

Y avait ine foué, ine chèvre, qu'avait deux petits bicots. A vivait dans une ine petite cabane, au pied de la montagne, bé piassaïe peur aller paître tos les jours ; ine bique, tch'aime bé grignoter. Alors, a trouvait, au long de tcha montagne, do serpolet, pis totes espèces d'herbes qu'alle aimait : même des petites branches d'arbres qu'à grignottait.

Avant de s'en aller, alle avait dit à ses petits biquets :

- Eësez bé attention au loup ! ouvrez-y pas la porte surtout ! Si o vaï tcheuqu'un taper à la porte, vous li direz : « passe ta patte de bas la porte, nous verrons si c'est maman ; pasque maman alle a la patte blanche et pis le loup il a la patte noire ».

Bé oui ! a revouër, pis s'en va dans la montagne.

Mais le loup, i s'avait cachaï darrère la cabane, et il avait tot entendu ce que la chèvre alle avait dit à ses biquets. Il a laissé la bique partir assez loin et i s'a amené à la porte.

-Ouvre vite, biquet ! C'est ta maman qui revient des champs.

Y a alors un des biquets qui dit :

-passe ta patte de bas la porte, nous verrons si c'est maman.

Pasque maman alla a la patte blanche pis le loup, il a la patte noire.

Pis, il aviant trouvé aussi qu'alle avait ine grouse voix. Alors ils ouvrirant pas la porte.

Le loup passit din sapatte.

-Ah, non ! c'est pas maman ! pasque maman alle a la patte blanche et pis le loup il a la patte noire.

Ils ouvrirant din pas la porte !

Le loup, il avait peurtant bé envie de les manger. Alors, i s'en va, en cherchant ce qu'i pourrait bé faire. Trouve ine boune femme qu'était en trian de brasser son beurre. I li dit :

-Boune femme, doune que je mets ma patte dans ta crème. Si t'o veux pas, je te mange !

La boune femme, alla ésut pour d'être mangeaïe, a dit :

- Sauce, sauce, grand loup !

Le loup, i sauce bé la patte dans la crème : il avait la patte tote blanche. Mais, quand i fut rendu un petit bout, tcha crème, a sentiat tellement bien, qu'i passit un peti tsa langue dessus. Et pis, liche, liche, i finit par tot licher tcha crème.

Quand il aa-t'arrivaï chez les petits biquets, il afaire : « Pan ! Pan ! »

- Tch'est là ,

- C'est voter maman qui revient des champs. Ouvrez-vite, biquets !

- Passe ta patte de bas la porte, nous verrons si c'est maman !

Le loup passe sa patte, et pi sle loup il a la patte noite !

- Zut, qu'i dit le loup ! Faut peurtant que j'arrive à les manger.

Pis i repartit.

Tot d'un coup, il vouet un boulanger qu'était à brasser sa pâte peur faire son pain. Rentre chez le boulanger.

- Boulanger, veux-tu que je mets ma patte dans ta pâte ?

- Nin, qu'i di tle boulanger.

- Si t'o veux pas, je te mange !

Le boulange, pas trop rassuraï, i li dit :

- Bé sauce din, grand loup ! Sauce din !

Trempe sa patte dans la pâte et pis se sauve !

Le long do chemin, tch'a été comme peur la crème. Liche un petit ; et pis liche encore, i mange tote la pâte.

Quand i fut à la cabane, sa patte était tote nouère. Tape quand même à la porte :

- Ouvre vite, biquet ! C'est maman qui revient des champs.

- Passe ta patte de bas la porte, je verrons bien si c'est maman.

Pasque maman alle à la patte blanche et pis le loup il a la patte

noire.

Mais la patte, alle était nouère. Pense que les petits biquets, ils ouvrirant pas la porte !

Le loup, il était d'ine colère ! S'en fut din chercher peur là, ine autre idaïe. Vouet ine boune femme qui racommodait un grand morcia blanc : tch'était bé sa queue de chemise !...

- Boune femme, couds un morcia blanc à ma patte !

- Peur que faire, qu'à dit la boune femme ?

- Si tu me couds pas un morcia blanc à ma pattee, je te mange.

A y cousit din ine gueneuille blanche autour de sa patte. V'là à c't'hure mon loup content qui s'en va chez les petits biquets. Passit bé sa langue dessus , mais tho coup, il arrivit avec sa patte blanche. O commençait à vouloir faire nouër ; fallait se dépêcher avant que la bique a rentre. Tape à la porte :

- Tch'est là ?

- C'est maman qui revient des champs. Ouvre vite la porte.

- Passe ta patte de bas de la porte, nous verrons si c'est maman.

Passe la patte ! Le biquet, i vut alors ine patte blanche. Tot content, i dit :

- C'est bien ! C'est maman qui revient des champs : pasque man alle a la patte blanche.

Le biquet, il ouvre la porte, bé vite.

Au même moment, le loup, i saute sus le biquet et pis i l'avale tot brandi, à force qu'il avait faim !

Mais, la maman bquie, qui revenait des champs, alle entendit son biquet qui bressait ; alle accourut bé vite... A dounit un de tchés coups de cor dans le ventre do loup qu'a li fendit le ventre tot do long. A put alors sortir son petit biquet !

Mais, o l'en manquait ien ! Le plu spetit ; où est-i din le pus petit ?

Tot d'un coup, a l'entend : « bêê ! bêê ! »

- Où es-tu din, petit ? Où es-tu din ?

Au moins, il était pas mort ! Bêê, bêê ! A cherche ; finit peur le trouver, devinez iours ? Dans la pendule ! Dans la pendule, qui s'avait cachaï ! il était bé cachaï. D'ailleurs, le loup, il avait pas eu le temps de s'occuper de li.

Mais le loup, il était teurjours là, avec son ventre grand ouvert. Que faire de li ?

La chèvre, alors, a courut chercher des cailloux ; a rempli le ventre do loup, et pis, a cousit tcho ventre ! De même ! pis à le mettait à l'apporte.

Tu penses qu'il avait maou, tcho loup ! la fieuvre, a commençait à monter. A s'en fut quand même.

Il avait soï ! il avait soï !

Trouve une rivière. Mais, i marchait pas facilement ; les cailloux, i remuait dans tcho ventre, le loup il allait d'un bord et d'el'autre. Le v'la rendu à la rivière !

I voulut se pencher peur bouëre un coup dans tcha rivière ; mais les cailloux l'emportirant au find.

I s'y néya

Contes de la voisine

1990

Le lièvre sorcier

M'est avis, bonnes gens, que plus d'un d'entre vous a dû connaître défunt Nicolas Saupin, de la Griffardière, en La Chapelle-des-Maraïs, qu'on appelait le plus souvent GOLUCHE. C'était un bel homme brave et point sottisier, qui aurait rendu très heureuse sa femme Marie-Françoise, si ce n'avait été l'amour qu'il avait d'aller à la chasse, et surtout le dimanche !

A peine le jour avait-il montré sa fine pointe, que mon Goluche sautait du lit, décrochait son fusil, et en v'là pour toute la journée !

Il courait les prés, les bois, les champs, les landes et toujours revenait à son logis la carnassière gonflée de deux ou trois beaux lièvres, gras comme des chanoines, ou de perdrix délicieuses... que Marie-Françoise portait le lendemain à la cure, en priant les messieurs prêtres de dire des messes pour la conversion de Colas. Non pas, pourtant, que Saupin fût impie, bien loin de là : il tirait son chapeau au calvaire et aux bonnes vierges, dès qu'il en trouvait sur sa route, en allant travailler aux champs. Mais quand le dimanche arrivait, semble-t-il que le diable le poussait de partir à la chasse malgré toutes les « dieries » de Marie-Françoise.

V'la donc comm' ça qu'un jour (c'était, ma foi, quelque fête de dévotion, peut-être même celle du patron de la paroisse) la Saupine prêcha toute la matinée pour « opposer » Colas de prendre son fusil.

Le bonhomme promit tout ce qu'elle voulut pour avoir la paix, mais pendant que sa ménagère triomphante s'attifait de son mieux, mon malin de père Saupin décampait par la porte de derrière, et il était bien loin quand la pauvre Marie-Françoise arriva en grande toilette de fête carillonnée, pour le conduire à la grand-messe.

Il faisait ce jour-là un riche temps, comme on dit chez nous, et

Goluche, tout en se sauvant, riait dans sa barbe du bon tour qu'il avait joué à sa femme. Il pensait qu'il valait bien mieux « so-leiller » et humer le bon air dans les prés et les « pièces » que d'aller sentir le renfermé à l'église. Arrivé à l'orée du champ de Mathurin Thibaud, v'là qu'il entend tout à coup : Plouf, plouf ! le bruit d'un lièvre qui part ! Et mon Goluche, regardant par sus la haie, aperçut le plus bel animal qu'il eût jamais vu de sa vie vivante : grand, allongé, les oreilles en chapeau de gendarme, les pattes longues comme le bras, le ventre blanc comme un lait ! Et mon bonhomme le voyant détalier, se mit à courir à sa suite comme un chat maigre.

Mais il avait beau courir, le fi' d'matin de lièvre courait plus vite encore. Et les champs, les haies, les pièces, les « voyettes », tout semblait fondre sous ses grandes pattes comme une pièce de toile neuve qu'on déroule sur la prée...

Après avoir passé les terres de Pelo Labûche et de Joson Maugis, le lièvre courut du côté de La Chaudronnaye, toujours « coursé » par Goluche, qui, ne le perdant pas des yeux, courait si fort qu'il n'avait point le temps de le mettre en joue.

Deux ou trois fois, l'animal parut vouloir ralentir, mais au moment où le père Saupin visait, il repartait comme de plus belle, et courre que je te courre, et il jouait si bien de ses grandes pattes que le chasseur était forcé de se mettre à courir sans avoir pu tirer.

Ceux qui ont connu mon Goluche savent bien qu'il avait la jambe leste, aussi bien à la course qu'à la danse, et qu'il n'était point facile de le lasser. Eh bien ! Mes bonnes gens, n'empêche que le diable d'animal courait cent fois mieux que lui, et qu'il voyait arriver l'instant où ses jambes, raides comme des bouts de bois refuseraient de le porter...

Ils couraient encore et toujours, et courre que je te courre, l'un

suivant l'autre, car Goluche, tout tendu qu'il était, prêt à « terlazer » n'en voulait pas démordre et pensait qu'il ne serait content que lorsqu'il tiendrait dans sa carnassière la bête endiablée qui lui avait déjà fait faire tant de chemin ! Enfin, après avoir passé par tous les champs, « rotes » et prés connus, notre homme arriva, toujours suivant son lièvre, dans la grande pièce à Jacquot Mireille qui, comme vous le savez, a pour finition un grand échalier, si haut, si haut, que les porteuses de coiffes se baissent toutes pour passer dessous, de peur de montrer leurs jambes en grimpant dessus.

Le lièvre, qui courait toujours à bride abattue, enfila le champ qui s'étendait à perte de vue, toujours coursé par Goluche qui soufflait come un jars et ne pouvait quasi plus prendre son respir. Ils approchaient du bout du champ, quand tout à coup le lièvre ralentit et s'arrêta à la cornière. Il sauta sur la dernière barre de l'échalier et se retourna d'un air narquois vers Goluche ahuri. Celui-ci leva doucement son fusil et tira. Comme le lièvre ne bougeait plus, il crut l'avoir tué, et il s'approcha pour le ramasser, en disant : « Ah ! Pourtant, mon fi' d'matin, j't'ai vantiers ben attrapé du coup ».

Mais le lièvre se releva d'un saut, lui passa entre les jambes, et se dressant sur ses pattes de derrière, lui cria par dérision :

- Gnin, gnin, gnin, gnin, du coup ! Tu ferais mieux d'aller à la messe !

Après quoi, il disparut comme un feu follet, en poussant des éclats de rire diaboliques, tandis que Goluche, tout épouvanté, tombait assis par terre en faisant son signe de croix...

Quand il fut un peu revenu de sa frayeur, il s'en retourna tout piteux et la crête basse à la maison, écouta sans souffler mot les

reproches de Marie-Françoise. Depuis cette aventure, il ne manqua pas une seule fois d'assister à la grand-messe, et pour ce qui est de la chasse au lièvre, à la mode, qu'on dit chez nous, il ne la faisait plus qu'au plat.

Raconté par Madeleine Perraud,
La Chapelle-des-Marais,
en 1857.

Les Fiancés

Voici une histoire rappelant la précédente jusqu'à un certain point.

Vivait jadis au Croisic, Clara Dannio, jeune fille d'une taille élégante, aux superbes cheveux blonds, abondants, aux yeux d'un bleu céleste, au teint vermeil, d'une carnation où se mêlaient les couleurs des lys et des roses, aux traits d'une régularité académique. Elle passait, à juste titre, pour une beauté locale, la première sans comparaison ; et si, à cette époque lointaine déjà, il eût été dans les mœurs de choisir, ainsi qu'on le fait aujourd'hui, une reine de la mi-carême, Clara l'eût emporté haut la main sur ses concurrentes croisicaïses.

Elle n'ignorait pas les avantages physiques dont le Créateur s'était plu à la douer ; elle les connaissait bien, les appréciait à leur juste valeur ; et cette connaissance assez dommageable chez certains membres appartenant au beau sexe, avait fait germer, puis croître en son âme, plusieurs sentiments répréhensibles : coquetterie, orgueil, atteignant l'altitude du clocher paroissial.

Clara, d'un sang chaud, d'un tempérament hardi, d'un caractère entier, impérieux, recherchait les plaisirs mondains, s'il m'est permis d'employer ici cet adjectif trop pompeux, eu égard à l'endroit où se déroulèrent les événements ci dessous relatés. Elle ne rêvait que danses, amusements variés, toilette, ébats joyeux. Aussi haïssait elle cordialement les charges, les tristesses, les devoirs, les obligations, souvent lourds, inhérents au « curriculum vitae » humain. Ses goûts, ses instincts, les repoussaient, d'autant que le milieu où s'écoulait son existence n'était ni gai ni agréable. Son père, ancien marin, paralysé, se traînait, impotent, et ne quittant guère son vieux fauteuil. Sa mère, d'une santé assez délicate, as-

sumait, avec sa fille unique, les soins d'un ménage besogneux.

Clara possédait, par contre, plusieurs réelles qualités : énergie, activité, décision, sang froid, maîtrise de soi même. Rendons à chacun ce qui lui est dû.

Or, en Bretagne, en France, et même ailleurs, s'il y a dans n'importe quelle petite ville, une jeune fille plaisante à regarder, les galants, suivant l'expression populaire, ne lui manquent point. Aussi, quand Clara atteignit l'âge nubile, fut elle courtisée, pour le bon motif, par plusieurs adorateurs, malgré le dénûment où se trouvaient ses parents ; elle n'eût que l'embarras du choix.

A son vingt-et-unième printemps, il se porta sur Louis Maroux, jeune homme à la physionomie sympathique, tranquille, un tantinet timide, aimant la vie de famille, doué d'une remarquable vigueur, d'une stature colossale, enfin un doux géant aimable et enjoué. Doit-on attribuer cette préférence à la loi des contrastes moraux ? C'est possible. Toujours est-il que Louis plut à Clara. La demande fut agréée et les fiançailles se firent à la mode croisicaise. Louis fréquenta chaque soir sa promise, destinée à le mener par le bout du nez.

S'il pleuvait, les amoureux se confinaient à la maison, causant, bavardant. Ils élaboraient maints projets d'avenir, d'installation, conçus, imposés, sans discussion, cela va de soi, par Mademoiselle Dannio, dont la volonté impérieuse imposait déjà des ukases, dont les moindres fantaisies devenaient des ordres pour Monsieur Maroux fils. Si le temps invitait à la promenade, on sortait ensemble bras dessus, bras dessous, et la conversation ne changeait guère de thème.

Le mariage devait se célébrer après Pâques, et les accordailles officielles eurent lieu en mars.

Une semaine après, Clara, marchant aux côtés de Louis, lui décocha d'un ton qui n'admettait pas la réplique :

- Tu sais (ils se tutoyaient déjà) tu sais que dans cinq jours arrive le mardi gras.

- Dans cinq jours ? Ma foi, je l'ignorais, répondit Louis.

- Eh bien j'y pense, je m'en souviens, moi... Nous ne devons pas, m'est avis, laisser échapper cette occasion de nous amuser ; elles sont bien rares ici ces occasions. Saisissons-là donc au passage. Il y aura, comme chaque année, un bal public à l'auberge tenue par Pierre Rolier, demeurant dans la Grande Rue, ne manquons pas d'y aller. Je compte bien y danser tout mon saoul, me dégourdir les jambes, échapper pendant de trop courts instants à la vie claustrale et si ennuyeuse que je mène. Oui, nous rirons, nous nous trémousserons ensemble, nous ferons des folies ; ce sera charmant, ce sera un réconfort nous aidant à supporter les rigueurs du carême, ces quarante jours où règnent la pénitence, le jeûne, l'abstinence.

Louis, d'un naturel pacifique, ennemi des distractions bruyantes et mouvementées, crut devoir, par acquit de conscience, présenter quelques timides observations.

- Ah ! tu veux te rendre chez Rolier après le couvre-feu, et sans ta mère ?

- Mais je n'aurai nul besoin de ma mère puisque je serai avec toi ; n'es-tu pas assez robuste pour me protéger et me défendre, le cas échéant ?

- Certes, personne n'osera t'aborder, t'entreprendre ou te lutiner, ni se conduire mal envers toi quand je serai là ; le polisson coupable d'un pareil acte ne le recommencerait pas, je te le jure.

- Eh bien ! il n'est pas nécessaire, par conséquent, que ma mère nous accompagne.

- Heu, heu ! ce serait mieux pourtant, plus convenable.

- Mieux ! plus convenable ! Hé, nous sommes assez grands, je pense, pour nous conduire, nous débrouiller tous seuls et sans la présence de ma mère qui nous gênerait et ne pourrait venir, du reste, vu sa santé précaire.

- Cependant... je ...

- Quoi ! tu insistes ? Tes objections sont inutiles. J'ai dit, ça se fera. Songes-y, la danse nous procurera un plaisir délicieux. Il le sera encore plus, car nous nous déguiserons.

- Nous nous déguiserons !?

- Mais oui, bête, pourquoi cet air ahuri ? Nous nous déguiserons et j'ai même à ce propos une fameuse idée.

- Ah ! une fameuse idée ? Laquelle ?

- Je te la communiquerai bientôt, il me faut la mûrir auparavant.

- Ecoute Clara, ma chère Clara, avant de nous embarquer dans une pareille aventure, il faut obtenir le consentement de ta mère, nous le devons.

L'entreprenante jeune fille se tut pendant quelques instants puis reprit, nerveuse :

- Ah ! tu crois qu'il nous faut la permission de ma mère ?

- Je le crois, j'en suis même sûr.

- Bon ! qu'à cela ne tienne, je la lui demanderai.

- Et si elle refuse ?

- Bah ! il n'y a point à s'en préoccuper outre mesure ; nous nous arrangerons toujours : aie confiance, les choses se passeront au mieux.

Le lendemain, Clara, employant d'habiles précautions oratoires, sollicita l'autorisation de se rendre chez Rolier le soir du mardi gras, avec Louis. Elle essuya un refus catégorique. La femme Dannio morigéna même sa fille.

- Tu veux te rendre mardi prochain à l'auberge Rolier, s'écria-t-elle. Seigneur ! as-tu perdu le sens commun ? Te rendre chez Rolier ! Nenni, nenni, je te le défends formellement.

- Mais Louis m'accompagnera, par conséquent...

- Louis t'accompagnera. Il ne manquait plus que ça. Il n'est point convenable, il est scandaleux que deux jeunes gens participent ainsi à une réunion publique.

- Puisqu'il est mon fiancé !

- Qu'importe ! Non, mille fois non. Ah ! s'il s'agissait d'un bal de famille, de fiançailles en plein jour, je ne m'y opposerais peut-être point, mais je t'interdis expressément ces assemblées nocturnes tumultueuses, où une jeune fille s'expose à maints fâcheux incidents, où elle compromet sa réputation, sa vertu, où se produisent souvent des scènes d'orgies, d'ivrognerie, où l'on voit des spectacles très répréhensibles, où on se laisse entraîner sur une pente dangereuse, aux pires excès, et parfois à l'irréparable. Non, tu ne quitteras point la maison mardi soir.

Un peu déconfite, Clara ne crut pas devoir insister ; elle se heurtait à une prohibition expresse, et annonça au brave Louis l'échec de sa démarche.

Lui, d'un tempérament optimiste, se consola facilement ; cet échec le satisfaisait au contraire. Elle, vexée, désappointée, se regimba ; toute opposition, toute difficulté, l'exaspérait.

- Ah ! bougonna cette jeune personne autoritaire, ma mère veut me priver d'une distraction égayant passagèrement mon existence, qui est d'une si lamentable monotonie, et Dieu sait si j'ai des distractions à revendre, sous le fallacieux prétexte qu'il ne me sied ni peu ni prou de figurer, le soir, dans une réunion publique, dans un bal où pourraient survenir des scènes regrettables... Ah ! ma

mère veut me supprimer un amusement dont je me promets monts et merveilles. A son aise, je passerai outre, et nous honorerons de notre présence la joyeuse assemblée qui se tiendra chez Rolier.

Louis, vaguement inquiet, demanda :

- Tu m'as déjà parlé d'un déguisement extraordinaire. Quel sera-t-il ?

- Voilà, mon petit. Nous nous procurerons chacun un costume rouge, entièrement rouge feu, et sur nos têtes nous en placerons une de mort.

- Hein ? Une tête de mort !

Cette macabre invention déroutait, effarait le pauvre Louis. Il protesta.

- Y songes-tu Clara ? Ce serait une mascarade impie ; on ne doit pas jouer avec les chefs des trépassés, reliques infiniment respectables. Ce serait, je le déclare, une mauvaise action, s'ajoutant à la désobéissance, au mépris de la puissance maternelle.

Hélas ! autant en emportait la brise. Clara, que la contradiction exaspérait au suprême degré, bouillonna comme une soupe au lait.

- Ah ça ! finiras-tu tes sermons, tes idiotes capucinades ? Cesse, s'il te plaît, ces protestations timorées, indignes d'un homme. J'ai décidé que l'expédition s'accomplirait avec tous ses détails ; elle s'accomplira sans faute, à la lettre. Comprends-tu ?

- Oui, oui, je comprends. Je ne comprends même que trop.

- Il est inutile de discuter, d'ergoter ; mes résolutions une fois prises, persévèrent contre vent et marée. Quand j'ai dit : oui, c'est oui ; quand j'ai dit : non, c'est non ! Rien ne me fera renoncer à mes desseins. Je ne reculerai pas devant les plus sérieux obstacles, dût un abîme s'entrouvrir sous moi.

- Cependant, réfléchis avant de te lancer dans...

- Oh ! failli trembleur, poule mouillée, pauvre benêt indécis et veule, tu m'inspires de la pitié.

- Puisque tel est ton désir, je m'y soumets... Encore faudra-t-il aller au cimetière.

- Naturellement, il faudra que nous allions au cimetière.

- Et le soir, car, durant la journée, mon travail me retient ; je ne puis disposer d'une minute et, malgré l'heure tardive...

- Je ne connais ni la crainte ni la peur.

- J'en conviens, néanmoins...

- D'ailleurs, t'imagines-tu, par hasard, que les hôtes du champ de repos nous viendront déranger ou attaquer ?

- Loin de moi cette idée saugrenue, mais...

- Ah ! tais-toi ! Ta pusillanimité me peine.

L'avant-veille du bal, Clara, triomphant aisément, selon sa

louable habitude, des hésitations de son futur mari, gagna, vers la chute du jour, suivie par Louis, qui l'accompagnait sans le moindre enthousiasme, le cimetière de Saint-Goustan. Au centre, s'élevait une vieille chapelle surmontée d'un campanile supportant une cloche, dont la corde pendait à l'extérieur ; nos deux jeunes gens s'emparèrent chacun d'une tête de mort et, au retour, Clara mit dans sa commode son sinistre trophée.

La veille du mardi gras, la maison de Dannio devint le théâtre de faits inexplicables et troublants... Vers les six heures un quart du soir, des plaintes s'élevèrent dans la pièce commune, celle servant à la fois de cuisine et de salle à manger. Ces plaintes, à peine perceptibles, basses, sourdes, au début, plus accentuées ensuite, se propagèrent bientôt à l'intérieur du logis tout entier. Des interjections, des sanglots bruyants, des gémissements s'y mêlèrent, semblant poussés par un être humain en proie à de vives souffrances. Les époux Dannio, très effrayés, demeuraient perplexes. Chose curieuse, Clara n'entendit rien. Sa mère, pensant que des gens peu gênés avaient envahi l'habitation, explora inutilement les chambres, les coins et recoins. Cette audition se prolongea encore vingt-cinq minutes, et fut presque immédiatement remplacée par des pas pesants, pressés : ils martelaient les planches du grenier, comme si un homme de forte corpulence le parcourait en tous sens. Clara n'entendit toujours rien, et la série continua. Les tisons du foyer et la chandelle posée sur la table s'éteignirent sans cause visible, plongeant la pièce commune dans une obscurité profonde. On les ralluma. Peu après une ombre, ou mieux, une silhouette noire, celle d'une femme, se projeta sur les murs, dont elle parcourut lentement la surface, à quatre reprises différentes. Pour terminer ces mystérieuses manifestations, une grande statuette placée sur la cheminée, et représentant la Vierge, les bras

tendus, remua spontanément, et de ses yeux coulèrent de véritables larmes.

Le mardi gras ne s'annonça guère engageant : un temps gris, maussade, brumeux, répandait la tristesse ; une pluie fine, persistante, mouillait le sol. Clara attendit impatiemment le coucher de sa mère et, quand tout reposa, s'affubla de la toilette rouge qu'elle s'était secrètement procurée, descendit à pas de loup et rejoignit à la porte Louis, qui s'y morfondait, revêtu aussi d'un costume rouge. Ils fixèrent, vaille que vaille sur leurs têtes, celles des morts, couvrèrent leurs visages d'un masque noir, et s'éloignèrent rapidement.

Leur apparition à l'auberge Rolier causa une surprise générale. Les assistants entourèrent les nouveaux venus, et les accueillirent par des exclamations admiratives et un chaleureux enthousiasme. Chacun loua, exalta leur travestissement : une trouvaille impayable, sans précédent, une création, etc... Les vins généreux, les liqueurs variées circulaient et s'absorbaient à profusion ; les plaisanteries risquées, les propos grivois, fusèrent nombreux. Les couples aux déguisements multicolores, tournèrent à perdre haleine, aux sons d'un orchestre primitif, plus bruyant qu'harmonieux.

Entre deux danses, un apprenti maçon, Albert Bouande, qu'excitaient plusieurs copieuses libations, s'approchant de Clara, crut devoir considérer en détail la tête de mort. Cet examen le satisfit sans doute, car il proclama en s'inclinant, gouailleur :

- Oh ! les jolies dents, si impeccablement rangées, des perles, mes amis, de véritables perles : on en ferait un collier de reine,

une parure d'impératrice ; la bouche a un dessin non moins exquis, l'ensemble présente une harmonie divine. Cette tête appartient certainement à une ravissante jeune fille ; elle est portée par une non moins suave créature. Oh ! cette bouche, cette bouche ! Elle appelle le baiser comme l'aimant attire le fer !

A ces mots, il se dressa sur ses talons, et promena ses lèvres encore mouillées d'alcool, sur les dents, sur la mâchoire décharnée : et cet acte inqualifiable lui valut des applaudissements prodigieux, frénétiques.

Clara cependant, dont Louis enlaçait la taille, continua ses ébats chorégraphiques, y déployant une légèreté de sylphide. Les compliments, les lumières, cette ambiance où dominaient des parfums, des haleines chaudes, l'entrain, la fièvre du plaisir défendu, l'enivraient. Les minutes s'écoulèrent trop vite : l'aurore se préparait à rayonner sur Le Croisic endormi. Clara quitta avec regrets, non sans tristesse, l'auberge Rolier, un éden, un séjour enchanteur.

Revenue chez ses parents, reconduite par Louis, elle se glissa en catimini dans sa chambrette, remit la tête de mort dans sa commode sans se préoccuper le moins du monde d'un si lugubre voisinage, se faufila sous ses couvertures, et un lourd sommeil répara ses fatigues.

Louis ne partageait point l'insouciance de sa future. Il déposa dans son armoire les débris dont il s'était emparé, non sans répugnance. L'équipée chez Rolier lui laissait un remords, un pénible souvenir et de sombres pressentiments.

Trois jours s'écoulèrent ainsi. Pendant la nuit du quatrième jour, des toc, toc, toc sonores, provenant de la commode, réveillèrent

désagréablement Mademoiselle Dannio. Ils durèrent un quart d'heure et des grondements, des trépidations, des sifflements aigus leur succédèrent : un tapage infernal. Clara, malgré sa vaillance, ressentit un affreux saisissement, une indicible angoisse. Sa gorge se contractait, ses artères battaient à se rompre, ses tempes éclataient ; elle faillit s'évanouir, et s'empressa, dès le lendemain, d'avertir Louis de ces phénomènes d'origine probablement surnaturelle. Il en avait perçu de semblables.

Fort préoccupés, ils convinrent néanmoins d'attendre avant d'aviser. Attendre ? La nuit suivante recommença le même tapage, encore plus accentué. Un seul remède s'imposait à cette situation : s'adresser à quelqu'un d'éclairé, réclamer ses conseils.

Or, demeurait au manoir de Kervaudu un propriétaire âgé déjà, chez qui la femme Dannio avait servi avant son mariage. Ce personnage passait pour un homme sage, bienveillant et prudent : ses avis seraient précieux.

Durant la matinée, les deux coupables, abandonnant leurs occupations habituelles, se présentèrent ensemble chez lui. Le vieillard les reçut aimablement, s'enquit du but de leur visite. Clara prit la parole ; elle exposa, sans rien dissimuler, les événements que nous connaissons : elle ne chercha ni à excuser ni à pallier ses torts, les reconnut volontiers, s'avoua la seule instigatrice du rapt au cimetière, de la fugue à l'auberge Rolier, nonobstant la défense maternelle.

Louis, s'empressa-t-elle de conclure, ne s'était joint à cette blâmable randonnée qu'à contre-cœur, et à son corps défendant, par amour pour elle, dont il se préparait à partager l'existence.

Le vieillard reçut le front barré, la mine sérieuse, ce surprenant aveu, cette quasi confession. Il adressa aux fiancés plusieurs reproches légitimes, paternels.

- On ne saurait certes, vous féliciter, mes chers enfants, d'une conduite dont vous sentez l'inconvenance, la gravité. Vous n'attendez, je pense de ma part aucun compliment ; toi, surtout Clara, qui a mal agi en désobéissant à ta mère, en bravant son opposition dont tu n'as tenu aucun compte, en osant dérober subrepticement, au cimetière, endroit consacré, terre bénite, la relique d'un trépassé et surtout en la promenant dans un lieu où régnaient la dissipation, les beuveries, la débauche, où, d'après ton témoignage, elle devint un sujet de railleries déplacées, scandaleuses, et ce, durant le mardi gras, durant les premières heures du mercredi des cendres, période initiale des mortifications imposées par l'Eglise. Ces désordres, ces actes répréhensibles me peinent. Mais fournissez-moi des détails complémentaires. A quelle heure eut lieu l'enlèvement des têtes ?

- Vers huit heures et demie, répondit Clara.

- Louis se souvient-il de l'endroit exact où il a pris la tête ?

- Parfaitement, elle gisait entre deux tombes.

- Saurait-il les reconnaître ?

- Sans hésitation. Je vois d'ici l'endroit comme si j'y étais.

- Et Clara, où a-t-elle enlevé l'autre tête ?

- Au pied de la vieille croix touchant la chapelle.

- Eh bien, mes enfants, votre conduite me paraît toute tracée d'avance. Retournez ensemble au cimetière avec les têtes que vous déposerez à l'emplacement et à l'heure exacte où vous les avez soustraites. Ensuite Clara la plus fautive, sans contredit, sonnera trois fois la cloche de la chapelle.

Clara et Louis se retirèrent plus tranquilles. Le vieillard leur avait prescrit une tâche nécessaire, une restitution très justifiée. Ils se conformeraient exactement à ses instructions : les négliger, ne point s'y soumettre, aggraverait leurs torts.

Aussi, à huit heures et demie précises, s'introduisaient-ils furtivement dans le cimetière, troublés comme des chrétiens dont le passé laisse à désirer...

Le lendemain matin la femme Dannio, surprise de ne pas voir descendre sa fille, tôt levée d'habitude, l'appela en vain : nulle réponse. Elle monta jusqu'à sa chambre ; la pièce était vide, le lit non défait. Que signifiait cette absence ? Soucieuse, se livrant à mille conjectures, craignant un malheur, la mère se préparait à commencer ses recherches, quand l'irruption chez elle du sacristain-fossoyeur les rendit inutiles. Le bonhomme accouru ému. Traversant dès l'aube le cimetière pour ouvrir et nettoyer la chapelle, il avait aperçu Louis étendu inerte entre deux tombes : plus loin Clara, le visage violacé, les prunelles saillantes, la langue hors de la bouche, se balançait, suspendue à trois pieds en l'air : la corde du campanile lui serrait étroitement le cou.

Des soins empressés sauvèrent Louis, mais il contracta une maladie dont les médecins ignoraient la provenance. Il languit, mélancolique, faible ; lui, si vigoureux auparavant, on l'eût terrassé d'une chiquenaude ; lui, d'une santé si débordante auparavant, languit désormais, valétudinaire, exsangue, et raconta plus tard à ses parents le drame dont il fut à la fois témoin et victime.

- Dès que nous eûmes dépassé la grille du cimetière, expliqua-t-il, des chauves-souris voltigèrent à nous frôler. Les pâles rayons de lune que voilaient plusieurs nuages gris, distribuaient une clarté diffuse, estompant sur les monuments funéraires des silhouettes changeantes, fantômatiques. Perchée sur un arbre voisin, une effraie jetait à la ronde ses sinistres hou, hou. En nous engageant dans l'allée centrale, je remarquai, croyant rêver, que la tête portée par Clara s'animait d'une vie factice. Oui, les mâchoires claquèrent, leur rictus s'élargissait, les orbites vides laissaient jaillir une lumière verdâtre. Immédiatement après commencèrent à sourdre de dessous terre des rumeurs, des grincements de dents, des cliquetis d'ossements, des ricanements caverneux. Nos jambes flageolaient. Je déposai la tête entre les deux tombes. Clara se dirigeait vers la chapelle, et alors retentit un cri terrible, un cri d'agonie. Je me redressai promptement ; un coup formidable sur l'occiput me projeta sur des graviers ; je perdis connaissance...

Comme complément à cette plutôt sombre histoire, je dois vous apprendre que Albert Bouande, l'apprenti maçon qui plaisanta spirituellement et baisa la tête de mort à l'auberge Rolier, fut trouvé, un mois après, décapité près de Pierre Longue.

Extrait de : « Contes et Récits du Croisic »
Comte de Parscau du Plessix

Récit rédigé d'après le canevas que m'en a fourni,
le mardi 18 février 1930, Constante Thibaut, veuve Carahé.

Ce recueil de contes et légendes de Loire-Atlantique a été réalisé par :

Saisie des textes : Françoise Babin-French, ADLA

Mise en page : Émilie Delort, ADLA

Dessins : Sophie Palmer



Département de Loire-Atlantique
3, quai Ceineray – CS 94109
44041 Nantes cedex 1
Tél. : 02 40 99 10 00
loire-atlantique.fr